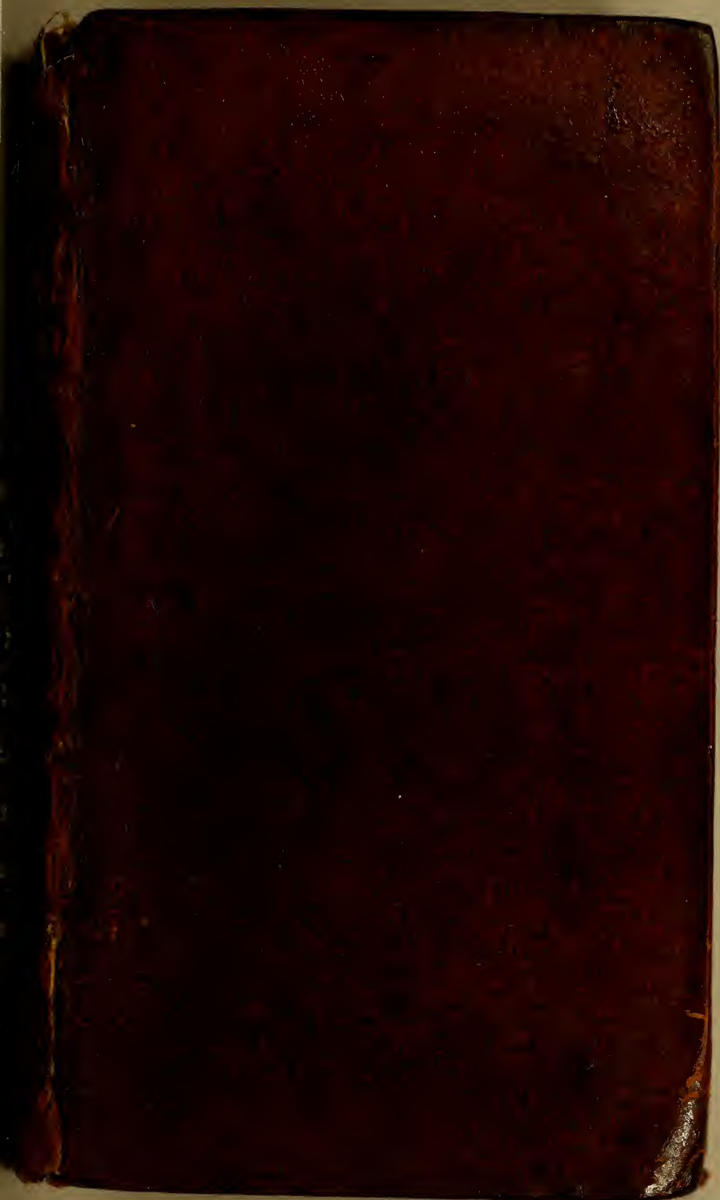
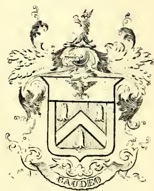



GAUDEO



J: Biscops past: in
Kortrijck

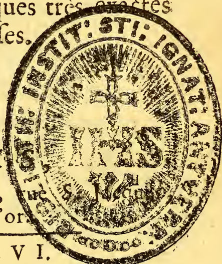
LES VOYAGES DE LIONNEL WAFFER

CONTENANT

UNE DESCRIPTION très-exacte de l'Isthme de l'Amerique & de toute la nouvelle Espagne.

Traduits de l'Anglois par Monsieur DE MONTIRAT *Interprete des Langues.*

Avec des Cartes Geographiques très-exactes & très-curieuses.



A PARIS,
Chez CLAUDE CELLIER, rue [illegible]
à la Toison d'or.

M. D. CC, VI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AVERTISSEMENT.



JE croi que les François me sçauront quelque gré d'avoir traduit en leur Langue les Voyages de Lionnel Vvaffer natif de Londres, & compagnon de Monsieur Dampier, ce voyageur celebre. M. Vvaffer les a écrits lui-même & les a publiez en Angleterre où l'on en a fait plusieurs éditions, & je ne m'étonne point que les Anglois les ayent reçûs favorablement. De fameux Geographes après avoir bien examiné la description qu'il y fait de l'Isthme de l'Amerique, l'ont trouvée si exacte, que cela seul doit donner du prix à cet ouvrage. Mais ce

qui le rend encore plus digne de la curioſité du Lecteur, c'eſt ce qu'il contient de la nouvelle Eſpagne ; c'eſt ce nombre preſque infini de Villes qui y ſont nommées ; ce détail des charges & des emplois que le Viceroy a droit de donner ou de faire remplir par *interim*, & de ceux dont la Cour d'Eſpagne s'eſt reſervée la diſtribution. Enfin il me paroît que notre Auteur nous fait mieux connoître ce Royaume que les autres Auteurs qui en ont parlé. Ce que j'en dis n'eſt pas pour faire valoir ſon Livre, je n'aurois pas pris la peine de le traduire, ſi je ne l'avois pas crû utile au public.

TABLE DES MATIERES.

ẽ

Fin de la Table des Matieres.

LES



LES VOYAGES DE LIONNEL WAFFER.



E ſortis pour la premiere fois d'Angleterre en 1677. dans le Vaiſſeau appellé la grande Anne de Londres. Il étoit commandé par le Capitaine Zacarie Bronwne freté pour Bantam dans l'Iſle de Java aux Indes Orientales. Après un mois de ſéjour à Bantam, nous prîmes la route d'Iambi, dans l'Iſle de Sumatra. La Ville d'Iambi eſt à cent mille au

deſſus de l'embouchure de la riviere qui porte ſon nom, & à quatre ou cinq de la mer. On voit ſur cette riviere un Port de Ville qui conſiſte en quinze ou vingt maiſons ſeulement, bâties ſur des piliers à la façon du païs. Ce Port s'appelle *Quolla* ; mais je croi que c'eſt plutôt un nom appellatif qu'un nom propre, car nos Anglois marins, en ces endroits, pour dire qu'ils ont pris terre, diſent qu'ils ont été à Quolla ; de même que les Portugais pour dire qu'ils ont debarqué, diſent qu'ils ont été à *Barcadero*. Si-tôt que nous eûmes pris notre charge de Poivre à Iambi, nous retournâmes à Bantam pour y achever notre cargaiſon. Ainſi quelque deſir que j'euſſe de faire des obſervations dans les Indes, je n'en eus pas le tems, & je m'en retournai en Angleterre fort peu

content de mon voyage.

L'eſperance de mieux ſatisfaire ma curioſité m'en fit entreprendre un ſecond en l'année 1679. Je m'embarquai, comme la premiere fois en qualité de Chirurgien, dans un Vaiſſeau commandé par le Capitaine Bukenham, freté pour les Indes Occidentales. Lors que nous fûmes arrivez à la Jamaïque, la ſaiſon n'étant pas encore propre pour les ſucres, le Capitaine pendant ce tems-là voulut faire un petit voyage à la Baye de Campeſche pour y prendre du bois. Je refuſai d'être de cette expedition, je reſtai à la Jamaïque, & je n'eus pas lieu de m'en repentir; car le malheureux Bukenham fut pris par les Eſpagnols & conduit à Mexique où on l'a vû depuis, une piece de bois attachée à ſes jambes & un pannier

ſur ſon dos, crier du pain dans les ruës pour un boulanger dont il étoit eſclave. Les Eſpagnols n'ont jamais voulu conſentir à ſa rançon, quoiqu'il fût Gentil-homme, & que ſa famille eût pû donner une groſſe ſomme d'argent pour le racheter.

Je demeurai quelque tems dans la Jamaïque, & j'exerçai la Chirurgie au Port Royal juſqu'à ce que je rencontrai les Capitaines Cook & Link, deux Armateurs qui en ſortoient pour aller vers la côte de Cartagene. Je m'embarquai avec eux. Nous trouvâmes à Baſtimentos pluſieurs autres Armateurs qui avoient été à la priſe de Portobello, & qui s'étoient donné rendez-vous en cet endroit. Ce fut là que je vis pour la premiere fois Monſieur Dampier. Nous allâmes enſemble en l'Iſle dorée paſſer montre de nos

forces ; nous prîmes terre à l'Isthme, & j'étois avec lui à l'expedition de Sainte Marie comme à ces irruptions dans la mer du Midi que Monsieur Ringrosse raporte dans la quatriéme partie de son Histoire des Boucaniers. Histoire des Boucaniers.

Monsieur Dampier dans l'Introduction de son voyage autour du monde dit de quelle maniere la compagnie se sépara. Je fus en cette occasion du sentiment de Monsieur Dampier & du nombre de ceux qui aimerent mieux retourner à l'Isthme dans des bateaux & revenir encore avec des peines horribles, que de demeurer sous la conduite du Capitaine Scharp en qui nous ne trouvions ni courage, ni capacité. Après quelques jours de marche il m'arriva un accident. C'étoit le 5. Mai 1687. J'étois assis sur la terre auprès d'un de nos hommes

qui faiſoit ſécher de la poudre à canon ſur une aſſiete d'argent ; comme il ne ſçavoit pas manier la poudre, le feu y prit & me brûla un genoüil, de ſorte que l'on voyoit l'os à découvert. J'y appliquai tout auſſi-tôt des remedes ; & ne voulant pas demeurer derriere mes compagnons, je les ſuivis durant deux jours malgré les douleurs que je ſoufrois. Mais nos eſclaves s'enfuïrent après nous avoir volez ; & un Negre qui me ſervoit ayant emporté mes drogues avec mes hardes, je me vis par là privé des choſes dont j'avois beſoin pour panſer ma playe. Ainſi mon mal augmenta & me mit bien-tôt hors d'état de ſuivre les autres. Nous avions déja perdu deux perſonnes, Robert Spratlin & Guillaume Bowman : Ils nous avoient quittez à la riviere de Congo, &

toute la compagnie étoit ſi fatiguée du chemin qu'elle avoit fait, que pour s'encourager les uns les autres, on fit une ordonnance, qu'à la premiere deſcente à terre on tuëroit ceux qui ne pourroient pas marcher, de peur que les Eſpagnols, s'ils venoient à les prendre, n'arrachaſſent par les ſupplices le ſecret de notre marche; mais cette rigoureuſe ordonnance ne fut point executée, & la compagnie ſe contenta de m'abandonner dans l'Iſle de Darien à la merci des Indiens ſauvages avec M. Gobſon & un matelot appellé Jean Hingſon qui avoient ſuccombé à la fatigue du chemin.

Cependant les Indiens de l'Iſle à qui nous fûmes obligez d'avoir recours entreprirent de me guerir. Ils mâcherent quelques herbes, en firent une eſpece de pâte qu'ils étendirent ſur une feüille

de plantain, & ils appliquerent ce cataplaſme ſur la partie affligée. Au bout de deux jours je m'en trouvai fort ſoulagé. Mais ſi j'eus ſujet de me loüer en cela de ces Indiens, nous étions d'ailleurs mal ſatisfaits des alimens qu'ils nous donnoient. Ils ne nous faiſoient manger que des platanes verds, & encore ne nous les prodiguoient-ils pas. Il eſt vrai que pour nous dédommager de cette deſagreable nourriture, un jeune Indien chez qui nous étions logez, nous apportoit quelquefois, à l'inſçû de ſes voiſins, des platanes murs; nous en mangions avec plaiſir; car ce fruit eſt auſſi excellent dans ſa maturité, qu'il eſt mauvais quand il eſt verd. Ce charitable Indien dans ſon enfance avoit été pris par les Eſpagnols, & avoit demeuré longtems parmi eux. Il avoit appris

paſſablement leur Langue chez l'Evêque de Panama qu'il avoit ſervi, & il étoit revenu dans ſon païs après avoir trouvé moyen de ſe ſauver. Comme nous ſçavions un peu d'Eſpagnol & quelques mots de la Langue des Indiens, pour avoir déja paſſé par leur païs, nous n'avions pas de peine à entendre notre hoſte. Il nous fit fort bien comprendre que ſes compatriotes n'étoient pas ſi méchans que nous nous l'imaginions : qu'ils étoient bons naturellement, & que s'ils nous traitoient avec tant de rigueur, c'étoit à cauſe que nos camarades en paſſant avoient pris par force des Indiens pour leur ſervir de guides, & qu'ils les avoient fait marcher dans un temps où les pluyes avoient rendu les chemins impraticables.

Quoiqu'ils fuſſent fort mal-

intentionnez pour nous, ils ne cesſerent pas toutefois de panſer ma playe tous les jours avec les mêmes herbes & de la maniere dont j'ai parlé, & ce remede me gueriſſoit à veüe d'œil. J'étois déja en état de me promener, lors que Spratlin & Bowman que nous avions laiſſez à la riviere deCongo, arriverent dans l'Iſle de Darien.

Ils nous dirent que fatiguez de traverſer ſans guides des bois & des rivieres, & de ne ſubſiſter que de quelques platanes que le hazard leur faiſoit rencontrer, ils avoient pris le parti de venir demeurer en cette plantation, malgré l'inquietude du traitement que leur feroient les Indiens. Meſſieurs, leur dis-je, vous ne devez pas vous ſçavoir trop bon gré de vous être venu refugier ici : vous n'y aurez pour tout aliment que des platanes verds,

& je vous apprens que votre vie non plus que la nôtre n'y eſt pas en ſeureté, parce qu'on n'y a point encore eu de nouvelles des guides que nos camarades en paſſant par cette Iſle ont emmenez par force.

En effet les Indiens ne voyant pas revenir leurs amis dans le tems qu'ils attendoient leur retour, perdirent patience, & tinrent pluſieurs fois conſeil pour déliberer de quelle ſorte ils ſe vengeroient ſur nous de la violence qui leur avoit été faite. Les uns opinoient à nous faire mourir, les autres à nous garder parmi eux, & d'autres enfin à nous livrer aux Eſpagnols pour acquerir par là leur amitié ; comme la pluſpart de ces Indiens haïſſoient mortellement les Eſpagnols, ce dernier avis fut rejetté, & le reſultat de leurs déliberations fut :

qu'on nous accorderoit encore dix jours ; mais que si dans ce tems-là leurs compatriotes n'étoient pas de retour, ils nous brûlerent tous cinq. Peu s'en fallut que cela n'arrivât ; car neuf jours s'étant écoulez sans qu'ils eussent oüi parler d'eux, ils ne douterent pas que notre compagnie ne les eût assassinez, & le dixiéme jour ils préparerent un bucher. Ils devoient l'allumer après le coucher du Soleil & nous jetter dedans ; mais par bonheur pour nous Lacenta leur Chef passa par le lieu du supplice & les détourna de cette cruauté. Il leur representa qu'il valloit mieux nous faire descendre vers la côte du Nord avec deux Indiens qui s'informeroient de ceux de la côte ce qu'étoient devenus les guides. Ce sentiment fut approuvé ; on nous donna deux hommes pour

Lacenta Chef de ces Indiens.

nous conduire, & dés le lendemain nous nous mîmes en chemin avec joye, parce que nous étions bien persuadez que nos compagnons n'avoient fait aucun mal à leurs guides.

Nous ne fîmes pendant trois jours que traverser des marécages, & il plut continuellement; nous passâmes les deux premieres nuits sous des arbres qui degoutoient sur nous, & le troisiéme, sur une petite montagne qui nous parut une Isle le lendemain par la grande quantité d'eau qui étoit tombée dans tout le païs-bas des environs. Nous nous serions consolez de nos peines si nous avions eu des vivres; mais nous n'avions pas d'autre provision qu'une poignée de mays que nos guides nous avoient donnée le premier jour. Cela étant consumé dès le troisiéme, ils s'en retournerent chez

eux & nous abandonnerent à la Providence, ſans ſe ſoucier d'apprendre le deſtin de leurs compatriotes.

Nous demeurâmes ſur la montagne le quatriéme jour ; il ceſſa de pleuvoir, & le lendemain les eaux s'étant écoulées, nous marchâmes vers le Nord juſqu'à ſix heures du ſoir que nous arrivâmes à une riviere trés-profonde & large d'environ quarante pieds. Nous aperçûmes en un endroit un gros & long arbre qui paroiſſoit avoir été abbatu à coups de haches, & qui s'étendant ſur la riviere de l'un à l'autre bord formoit une eſpece de pont pour la traverſer. Nous jugeâmes que c'étoit un ouvrage de nos camarades, ou que du moins ils avoient paſſé par là. C'eſt pourquoi nous nous aſsîmes à terre pour nous conſulter ſur la route que nous

prendrions & après avoir long-tems déliberé ſur cela, il fut arrêté que nous traverſerions la riviere, & que pour marcher ſur les pas de nos compagnons, nous en chercherions la trace. Nous paſſâmes donc la riviere ſur l'arbre que les pluyes avoient rendu ſi gliſſant, que nous eûmes bien de la peine à nous ſoûtenir deſſus; mais nous cherchâmes vainement quelques veſtiges de la marche de notre compagnie; car nous trouvâmes le païs rempli de bouë & tout inondé du dernier déluge. Nous demeurâmes en cet endroit jusqu'au lendemain matin. Alors nous repaſſâmes la riviere & nous en ſuivîmes le cours en la côtoyant, perſuadez qu'elle alloit ſe décharger dans la mer du Nord. Nous marchâmes par des bocages de bambos creux & de ronces, & ſur la fin de la jour-

née nous nous trouvâmes tellement accablez de laſſitude & de faim, que nous y aurions indubitablement ſuccombé, ſi le Ciel qui ne vouloit pas que nous periſſions, ne nous eût pas fait rencontrer un arbre de Macaw chargé de fruits. Nous en mangeâmes avec avidité; & quand nous nous en fûmes raſſaſiez, nous en fîmes un paquet que nous emportâmes le jour ſuivant.

Nous arrivâmes ſur les quatre heures après midi à une autre riviere qui recevoit les eaux de celle que nous avions côtoyée, & qui étoit encore plus large & plus profonde. Comme elle couloit auſſi vers le Nord nous reſolûmes de faire deux radeaux pour la deſcendre. Nous avions autour de nous des Bambos creux trés-propres pour notre deſſein; nous en coupâmes, & les laiſſant dans

leur propre longueur, nous les attachâmes avec une grande quantité de branches d'arbriſſeaux ſemblables à la vigne. Nous n'avions pas encore fini nos rabeaux lors que la nuit vint. Nous établîmes notre logement ſur une petite montagne couverte d'arbres à cotton d'une groſſeur & d'une hauteur prodigieuſe. Nous amaſſâmes environ une charetée de bois & fîmes du feu; mais il ſurvint un orage ſi terrible, qu'il ſembloit que le ciel & la terre vouluſſent ſe confondre. Il tomba une pluye épaiſſe accompagnée de coups de tonnerre & d'éclairs d'une odeur ſi ſulfureuſe, que nous en fûmes preſque étouffez.

Il y avoit déja long-tems que cela duroit, lors que nous entendîmes de tous côtez un bruit effroyable comme de rivieres qui

rouloient leurs eaux avec impetuoſité ; & ce qui acheva de nous remplir de crainte, nous découvrîmes à la faveur des éclairs que ces eaux s'approchoient de nous & que nous en étions entourez. Effectivement en moins d'une demie heure elles emporterent le bois que nous avions allumé. Chacun alors ſonge à ſe ſauver & cherche de petits arbres pour en gagner le haut ; mais comme il n'y avoit ſur la montagne que de gros arbres à cotton ſans aucune branche, l'eſperance d'y monter nous étoit interdite. Pour moi j'eus le bonheur d'en rencontrer un qui par hazard ou par le tems étoit creux d'un côté. Il y avoit une ouverture à quatre pieds de terre ou environ. J'entrai dedans & m'aſſis ſur un nœud qui s'y trouva. Là je fis mille reflexions toutes plus triſtes les unes que les

autres. Je me repentis cent fois d'être ſorti de Londres & d'avoir quitté le repos dont j'y joüiſſois pour faire un voyage ſi perilleux, & il me parut que c'étoit une grande folie aux hommes de s'éloigner de leur païs pour ſatisfaire leur avarice ou leur curioſité. J'attendois le jour avec impatience, & j'avois de tems en tems des frayeurs mortelles, parce que j'entendois le bruit que faiſoient en tombant de grands arbres qui ne pouvoient reſiſter à la fureur de l'eau qui les emportoit & qui venoit donner avec tant de violence contre celui où j'étois, qu'elle le faiſoit trembler.

J'implorois le ſecours du Ciel par les plus ardentes prieres que ma peur me pouvoit ſuggerer, lors que j'apperçûs l'étoile du matin. J'en eus beaucoup de joye, & je commençai à concevoir quelque

esperance que je ne perirois pas. En effet, dès que le jour parut, la pluye & les éclairs cesserent, les eaux s'écoulerent assez viste, & le Soleil se leva. Je sortis alors de mon arbre, & cherchai l'endroit où nous avions fait du feu, dans la pensée que j'y pourrois trouver quelqu'un de nos camarades, mais je ne vis personne, & j'eus beau les appeller de toute ma force, les échos seuls répondirent à ma voix. Il n'est pas possible de sentir une plus vive douleur que celle que j'eus en ce moment. J'enviay le sort de mes compagnons que je croyois noyez, & possedé de mon desespoir, je me laissay tomber par terre comme un homme mort. Cependant Gobson & les autres qui avoient aussi-bien que moi trouvé leur salut dans des arbres creux, & qui en avoient été quittes pour les mêmes allarmes, vin-

rent me joindre & me rappeller à la vie. Nous nous ſaluâmes les larmes aux yeux ; nous rendîmes graces au Ciel de nous avoir conſervez ; & après avoir raiſonné ſur la cauſe de cette inondation furieuſe, nous conclûmes que c'étoit la pente des montagnes voiſines qui faiſoit tout à coup enfler les rivieres après de groſſes pluyes, & que les eaux s'écouloient en peu de tems par la même raiſon.

Nous allâmes chercher nos radeaux que nous avions laiſſé attachez à un arbre. Nous les trouvâmes enfoncez ; l'eau étoit entrée dans les Bambos creux & avoit rempli les veſſies. Nous vîmes bien que nous les avions mal conſtruits : car il eſt certain que les radeaux faits de Bambos creux ſe ſoûtiennent ordinairement ſur l'eau. Cela nous cauſa un nou-

veau chagrin, & au-lieu de ſonger à faire d'autres radeaux pour deſcendre, comme nous l'avions projetté, cette riviere que nous nous imaginions être celle qui alloit ſe décharger dans la riviere de Cheapo vers la Baye de Panama dans la mer du Midi ; nous reſolûmes de retourner chez les Indiens. Ce fut ſans doute le Ciel qui nous inſpira cette reſolution ; car ſi nous euſſions executé l'autre, nous aurions été nous jetter au milieu des Eſpagnols qui ne nous auroient fait aucun quartier.

Nous reprîmes donc le chemin par où nous étions venus ; & comme il y avoit ſept jours que nous ne vivions que de ces fruits de Macaw dont j'ai parlé, & de la moüelle d'un arbre appellé Bibby, notre faim nous faiſoit chercher des yeux tout ce qui pouvoit la ſoulager. Nous apperçûmes un

Dain qui dormoit d'un profond ſommeil. Tout le monde s'en réjoüit, & ſe promettoit bien de le faire rôtir ſur les charbons. Un de nos camarades fut détaché pour l'aller tuer. Il s'approcha fort près de la bête & la coucha en jouë ; mais il fit un faux pas en la tirant & la manqua. Elle ſe leva legerement au bruit du coup, gagna la riviere en deux ſaults, la paſſa à la nage & s'éloigna de nous. Dans le deſſein qu'on avoit de chercher les habitations des Indiens, il falut s'écarter de la riviere, & cette neceſſité nous mit en danger de nous perdre. Heureuſement nous ſuivîmes la trace d'un Pecary ou Cochon ſauvage, qui nous conduiſit à une vieille plantation. Avant que de nous montrer aux Indiens de qui nous craignions d'être mal reçûs, nous nous ar-

rêtâmes pour tenir conſeil ſur cela. Après une longue délibera-tion, il fut reſolu qu'on envoyeroit un homme de la compagnie à leur habitation, & que le reſte demeureroit là jusqu'à ce qu'on fût inſtruit de l'évenement. On tira au ſort, il tomba ſur moi, & je m'en allay trouver les Indiens fort inquiet de la reception qu'ils me feroient. Mais ils diſſiperent bien-tôt mes allarmes par un accüeil obligeant. Ils me donnerent de la viande, me firent mille queſtions, me demanderent ce qu'étoient devenus mes compagnons ; & ſi-tôt que j'eus ſatisfait leur curioſité, ils leur envoyerent l'Indien qui parloit Eſpagnol. Il les amena tous à la plantation où ils furent parfaitement bien regalez. Il ne nous fut pas bien difficile de comprendre la raiſon d'un ſi grand change-

ment. Les Guides étoient revenus de la côte du Nord, & se loüoient fort de notre compagnie, qui par des manieres honnêtes & genereuses leur avoit fait oublier la violence qu'elle leur avoit faite.

Nous demeurâmes six ou sept jours à nous reposer dans cette plantation, après quoi nous reprîmes notre marche; car nous avions beaucoup d'impatience de nous approcher de la mer du Nord. Les Indiens qui étoient alors remplis de bonne volonté pour nous, chargerent quatre jeunes hommes des plus robustes de nous conduire le long de la riviere sur laquelle étoit étendu l'arbre dont j'ay parlé. Nos guides qui marchoient avec affection, nous menerent en un jour dans un endroit où nous en avions été trois à nous rendre la pre-

miere fois. Nous trouvâmes la ſeconde journée ſur le bord de la riviere un canot dans lequel nous nous embarquâmes. Les guides ramerent contre le courant juſqu'à la nuit. Alors ils nous mirent à terre & nous firent loger dans une maiſon où nous entendîmes donner de grandes loüanges à nos compagnons qui y avoient paſſé. Le Maître du logis ſur tout ne ceſſoit d'en parler, & il nous traita d'une maniere qui nous perſuada que tous les hommes ſont ſenſibles à l'honnêteté. Nous partîmes le lendemain avec deux nouveaux rameurs qu'il nous donna pour ſoulager ceux que nous avions. De ſorte qu'à force de ramer contre le courant ils nous rendirent en ſix jours au pied du Château de Lacenta à qui nous avions tant d'obligation.

Deſcri. Ce Château eſt ſitué ſur une

montagne ſur laquelle il croît des arbres dont les troncs ont ſix, ſept, neuf & juſqu'à onze pieds de diametre. On y voit auſſi une grande allée de Platanes & un bocage de petits arbres, & l'on peut dire que ce lieu ſeroit le plus agreable du monde, ſi l'art y avoit perfectionné l'ouvrage de la nature. La circonference de la montagne contient environ cent arpens de terre ; c'eſt une peninſule d'une forme ovale, preſqu'environnée de deux grandes rivieres, dont l'une vient de l'Orient & l'autre de l'Occident, & il n'y a entr'elles que quarante pieds de diſtance. On ne peut aller au Château que par ce terrain qui diviſe ces deux rivieres, & qui eſt tellement embaraſſé de Bambos creux, d'arbriſſeaux appellez par les Indiens Têtes de Papes, & d'autres plantes épaiſſes, qu'il eſt

ption du Château de Lacenta.

inaccessible à l'ennemi.

Il demeure sur cette montagne cinquante des principaux du païs, ils vivent sous le commandement de Lacenta ; & tous les Indiens de la côte du Nord aussibien que ceux qui sont au Midi de l'Isthme de Darien, lui obéïssent comme à leur Souverain.

C'est donc sur cette montagne que Lacenta a établi son séjour ordinaire, & il n'y a qu'un seul canot pour le passer lui & tous ceux qui habitent le même lieu. Dès que nous y fûmes arrivez, il renvoya nos guides chez eux, & nous pria de nous arrêter dans son Château & d'y vouloir attendre une saison plus propre à continuer notre voyage ; parce que les pluyes, disoit-il, avoient rendu les chemins si mauvais, qu'il n'étoit pas possible alors de gagner la côte du Nord. Il ajoûta

que ſi nous acceptions l'offre qu'il nous faiſoit de nous loger en ſon Château juſqu'à ce tems-là, il ne negligeroit rien de tout ce qui pourroit nous amuſer. Veritablement il chercha tous les moyens de nous divertir, & nous éprouvâmes avec plaiſir qu'il ſçavoit parfaitement obſerver les loix de l'hoſpitalité.

Peu de jours après notre arrivée, il arriva une avanture qui augmenta la bonne opinion que les Indiens avoient conçûë de nous, & qui me mit en grande réputation parmi eux. Une des femmes de Lacenta ayant la fievre devoit être ſaignée. Cette operation ne ſe fait point là comme en Europe. C'eſt une ceremonie myſterieuſe & qui demande beaucoup de préparatifs. Elle ſe fait en public. Premierement le malade s'aſſied tout nud ſur une

Maniere de faigner des Indiens.

pierre dans la riviere devant un homme armé d'un petit arc, qui tire de petites fléches ſur ſon corps, & qui les tire le plus promptement qu'il lui eſt poſſible ſur toutes les parties, ſans en oublier une ſeule ; mais les fléches ſont arrêtées, afin qu'elles ne puiſſent pas penetrer fort avant, & ſi par hazard elles viennent à percer une veine & que le ſang ſorte goutte à goutte, tous les Indiens applaudiſſent à un ſi beau coup, & ſautent pour marquer leur joye. Comme j'étois témoin de ces ridicules apprêts qu'on faiſoit pour ſaigner la malheureuſe femme de Lacenta, qui me parut moins accablée de ſon mal, qu'effrayée de la ſaignée qu'on lui alloit faire, je fus choqué de l'ignorance de ce peuple, & m'approchant de Lacenta : Voulez-vous, lui dis-je, que je vous faſſe voir

une meilleure maniere de ſaigner qui eſt en uſage parmi nous, qui ſera moins dangereuſe, & qui fera moins ſouffrir la malade ? J'y conſens, répondit Lacenta ; voyons comme l'on ſaigne en vôtre païs. A ces mots, je tirai de ma poche une boëte d'inſtrumens qui étoit la ſeule choſe que mon Negre ne m'eût point emportée ; je fis une bande d'écorce d'arbre, j'en bandai le bras de la femme & lui ouvris la veine avec ma lancette. Je croyois que Lacenta ſeroit charmé d'une maniere de ſaigner ſi prompte & ſi differente de la ſienne ; mais au-lieu de m'en feliciter, voyant que le ſang ſortoit avec violence, il jugea que j'avois bleſſé ſa femme, il ſe mit à jurer entre ſes dents, il prit ſa lance & fut tenté de me la paſſer au travers du corps. Comme je ne lui parus pas fort emeu de ſes menaces, que je

lui disois de prendre patience, & que je répondois de l'évenement, il s'appaisa enfin & me laissa achever mon ouvrage. Je tirai à la malade environ douze onces de sang, & après lui avoir encore bandé le bras, je la priai de se tenir en repos jusqu'au lendemain. Elle fit exactement ce que je lui avois recommandé & la fiévre la quitta sans retour.

Le succés d'une operation si nouvelle pour les Indiens me fit passer dans leur esprit pour un homme qu'on ne pouvoit assez honorer. Lacenta vint à leur tête; s'abaissa devant moi & me baisa la main avant que je pusse l'en empescher. Les autres à son exemple m'environnerent & m'embrasserent à l'envi les genoux. Ils me mirent ensuite dans un Hamok, & quelques-uns me porterent en triomphe sur leurs

épaules. Lacenta même pour m'en donner de toutes les façons, fit une harangue dans laquelle il m'élevoit au-dessus de tous leurs Docteurs. Je parus fort confus de cette loüange qui ne flatoit pourtant guere ma vanité. Enfin ils me promenerent de plantation en plantation, me montrant à tout le monde comme un Medecin admirable.

Nous nous divertissions en particulier mes camarades & moi de la simplicité de ces Indiens, qui, pour ainsi dire, m'adoroient. Cependant pour ne pas trop abuser de leur amitié & en meriter au-moins une partie, j'exerçai la chirurgie & prêtai mon secours à tous ceux qui en eurent besoin. Quelques-uns de ces Indiens avoient été esclaves au Mexique & s'étoient échapez des fers des Espagnols. Ce que je regardai

comme la cause de l'envie qu'ils ont d'avoir le Baptesme ; en effet je croi que c'est plûtôt pour porter un nom Européen que pour aucune connoissance qu'ils ayent du Christianisme.

J'allois souvent à la chasse avec Lacenta. C'étoit une de ses plus fortes passions. Je l'accompagnai une fois au commencement de la belle saison vers la partie du païs du Midi. Nous passâmes près d'une riviere d'où les Espagnols tirent de l'or. Je la pris pour une de celles qui viennent du Sud-Est & qui vont se décharger dans le Golfe de S. Michel. Quand nous fûmes auprès de la riviere, nous aperçeumes quelques Espagnols qui travailloient. Nous nous glissâmes aussi-tôt dans le bois & nous cachâmes derriere de gros arbres pour les observer. Nous les regardâmes long-tems sans qu'ils nous

puſſent voir, & voici de quelle maniere ils amaſſent l'or. Ils ont de petits plats de bois creux, qu'ils enfoncent dans l'eau & qu'ils retirent pleins d'or, d'eau & de ſable. Ils ſecoüent le plat. Le ſable comme plus leger, s'éleve de lui-même au-deſſus de l'eau & l'or demeure au fond. Cela étant fait, ils font ſécher l'or au Soleil, & puis le broyent dans un mortier. Enſuite ils l'étendent ſur du papier, & après avoir paſſé deſſus une pierre d'aimant pour en attirer tout le fer & le nettoyer, ils le mettent dans une bouteille ou calebaſſe. Ils ne travaillent que l'Eſté, & encore ne travaillent-ils que trois mois; car dès que le tems eſt humide, la riviere devient très-profonde, au-lieu qu'en une autre ſaiſon, elle n'a pas plus d'un pied de profondeur. Enfin aprés qu'ils ont employé les plus

beaux jours de l'année à tirer de l'or, ils l'embarquent ſur de petits Vaiſſeaux pour la Ville de Sainte Marie. Quand nous prîmes cette Ville ſous le Capitaine Scharp, nous en emportâmes dix-huit ou vingt mille livres peſant.

Aprés que nous eûmes vû travailler les Eſpagnols, nous continuâmes notre chaſſe & paſſâmes la plus grande partie du jour à pourſuivre un Pecary que nous ne pûmes prendre. Les Indiens & leurs chiens fatiguez d'avoir couru ſans relâche furent obligez de s'arrêter pour prendre haleine, tandis que Lacenta piqué du mauvais ſuccez de ſa chaſſe, la maudiſſoit en jurant. Comme je m'étois aperçeu qu'il avoit deſſein de me retenir auprès de lui pour toûjours, je pris ce tems-là pour eſſayer ſi je ne pourrois pas obtenir la permiſſion de m'en re-

tourner en Angleterre. Je lui vantai fort la viteſſe de nos chiens Anglois, & l'aſſurai qu'il n'y avoit point de Pecary qui leur pût échaper ; que s'il vouloit conſentir que je fiſſe un tour en mon païs, je lui en amenerois des meilleurs. Il demeura quelques momens incertain de ce qu'il me répondroit. Enfin il jura par ſes dents en mettant ſes doigts deſſus qu'il me donnoit la liberté & à mes compagnons pour l'amour de moi, pourveu que je lui promiſſe & juraſſe de la même maniere qu'il avoit juré, que je reviendrois & me marierois avec ſa ſœur qu'il m'accordoit. Je fis ſans balancer le ſerment qu'il exigeoit de moi, & alors pour mieux m'engager à le garder, il me dit qu'à mon retour il ſe propoſoit de faire des choſes en ma faveur qui ſurpaſſeroient mon attente.

Je ne manquai pas de le remercier de toutes ſes promeſſes, & dès le lendemain il commença d'executer nos conventions. Il me congedia ſous l'eſcorte de ſept jeunes hommes qu'il choiſit, & me donna quatre femmes pour porter nos proviſions & mes hardes, qui conſiſtoient en un ſimple habit & un haut-de-chauſſe de toile que je voulois conſerver pour paroître avec plus de décence aux yeux des Chrétiens, ſi jamais je les revoiois: car j'étois alors tout nud comme les Sauvages, & j'avois été obligé de me laiſſer peindre le corps par leurs femmes. Il eſt vrai que je n'avois pû me reſoudre à ſouffrir qu'elles me piquaſſent la peau pour faire entrer plus avant leur peinture, comme elles en avoient envie. Je leur permis ſeulement de me couvrir de petites taches, ainſi que

les gens du païs. Je partis donc du voiſinage de la mer du Sud, où je laiſſai Lacenta achever ſa chaſſe, & quinze jours après j'arrivai à ſon Château, où j'appris à mes camarades comment & à quelles conditions j'avois obtenu de lui leur liberté & la mienne. Ils furent tranſportez de joye à cette heureuſe nouvelle. Ils me loüerent de n'avoir fait nulle difficulté de lui prometre de revenir en ce païs ſauvage, & me dirent en riant, que quand je violerois le ſerment que j'avois fait, le Ciel me pardonneroit aiſément ce parjure, ſans qu'il m'en coûtât une dent.

Je me repoſai quelques jours avec mes compagnons dans le Château de Lacenta. Nous marchâmes enſuite vers la mer du Nord eſcortez par un aſſez grand nombre d'Indiens armez qui nous

menerent par des chemins trés-rudes. Ils nous firent monter plusieurs montagnes fort élevées, & une entr'autres si haute & si escarpée, que nous fûmes quatre jours à en gagner le sommet. Dès que j'y fus arrivé, je sentis tout à coup un étourdissement dont les Indiens m'assurerent qu'il ne faloit imputer la cause qu'à la hauteur de la montagne & qu'à la subtilité de l'air. Je regardai cette partie comme la plus haute de celles que nous avions passées avec le Capitaine Scharp, & par où Monsieur Dampier & le reste de notre compagnie passerent en s'en retournant. La cime des autres montagnes nous paroissoit bien au-dessous de celle-là, qui étoit tellement élevée, que quoique nous regardassions d'un côté de la montagne qui étoit perpendiculaire, nous n'en pouvions voir le pied

pied à cauſe des nuées qui étoient entre nous & la terre. Nous eûmes aſſez de peine à deſcendre cette montagne, tant elle étoit roide. Mais à meſure que nous deſcendions, je ſentois que mon cerveau ſe dégageoit des vapeurs qui l'avoient étourdi.

Nous trouvâmes en bas une riviere qui couloit dans la mer du Nord, & nous aperceûmes quelques maiſons d'Indiens. Nous y allâmes, & ils nous firent un trés-bon accüeil. Nous y paſſâmes la nuit plus commodément que nous n'avions fait depuis ſix jours, parce que nous avions été obligez de coucher chacun dans un hamok attaché à deux arbres & n'ayant pour toute couverture qu'une feüille de platane. Le jour ſuivant nous nous remîmes en marche, & la troiſiéme nous arrivâmes ſur la côte de la mer, où nous

rencontrâmes quarante des principaux Indiens du païs qui nous feliciterent ſur notre arrivée. Ils avoient tous de belles robes blanches qui leur deſcendoient juſqu'à la cheville du pied avec de la frange au bas, & ils portoient à la main des demi-piques. Mais je parlerai plus amplement de ces Indiens dans la deſcription que je me propoſe de faire de leur païs dans la ſuite de cet ouvrage.

Nous leur demandâmes d'abord s'ils ne ſçavoient pas quand il arriveroit là quelque Vaiſſeau. Ils répondirent que non ; mais que ſi nous ſouhaitions d'en être inſtruits, il n'y avoit rien de plus aiſé que de nous ſatisfaire. Ils envoyerent auſſi-tôt chercher quelques-uns de leurs devins ; car il y en a parmi eux un grand nombre qui s'attachent à la magie noire & qui ſe piquent de ſçavoir forcer le

Diable à obeïr à leurs conjurations & à répondre à leurs demandes. Il en arriva trois ou quatre, & on ne leur eut pas plûtôt dit qu'on ſouhaitoit d'apprendre par leur miniſtere dans quel tems il viendroit quelque Vaiſſeau, qu'ils ſe prépareront à conjurer le démon. Ils commencerent par s'enfermer dans un endroit du logis où nous étions, afin de pouvoir faire en liberté leur ceremonie magique. Si nous n'eûmes pas le plaiſir de les voir, nous eûmes du moins celui de les entendre. Tantôt ils pouſſoient de grands cris en contrefaiſant les voix de tous leurs animaux, & tantôt ils choquoient des pierres, & des coquilles l'une contre l'autre. Ils joignoient à cela le ſon d'une mauvaiſe eſpece de tambour fait de bambos creux qu'ils accompagnoient d'un bruit horrible de

gros os de bêtes attachez avec des cordes. Des cris effroyables ſuccedoient à ce bruit par repriſes, & de tems en tems un profond ſilence interrompoit tout à coup ces cris. Ce ſabat dura plus d'une heure; mais les Pawawers, c'eſt ainſi que ſe nomment ces devins, voyant qu'ils conjuroient vainement le Diable & qu'ils n'en pouvoient tirer aucune réponſe, s'en prirent à nous, & conclurent que c'étoit à cauſe que nous étions dans la même maiſon. C'eſt pourquoy ils vinrent nous en faire ſortir comme des profanes; après cela, étant retournez au même endroit, ils recommencerent la ceremonie. Le ſuccez n'en fut pas plus heureux que la premiere fois; l'eſprit malin ne daigna pas leur parler encore. Ce qui les obligea de faire une nouvelle recherche dans le logis. Ils jugerent qu'il

faloit que quelqu'un de notre compagnie y fût demeuré caché, & que cela caufoit fans doute l'obftination du Diable dont ils avoient tant de fois éprouvé la docilité. Ils ne trouverent neanmoins perfonne, mais ayant aperçeu quelques-unes de nos hardes pendües contre la muraille, ils les jêterent brufquement dehors, ne doutant pas qu'elles n'euffent empêché l'effet de leur operation. Alors rien ne s'oppofant plus au charme, le Diable leur donna contentement, car nous les vîmes bien-tôt fortir tous en fueur & fort agitez. Ils allerent d'abord fe laver dans la riviere & enfuite ils vinrent à nous. Ils nous dirent que le Démon leur avoit répondu: que dans dix jours il arriveroit deux Vaiffeaux : que nous entendrions tirer deux coups de canon, & qu'un de nos

camarades perdroit la vie. Effe-ctivement le dixiéme jour, nous entendîmes tirer deux coups de canon & nous découvrîmes deux Vaisseaux qui s'arrêterent au quai de la sonde. Nous nous mîmes aussi-tôt dans un canot pour aller à eux, & comme nous traversions la barre de la riviere, le canot se renversa, & M. Gobson tomba dans l'eau. Nous l'en tirâmes, quoi qu'avec beaucoup de peine, & nous esperâmes qu'à son égard la prédiction de l'esprit malin ne s'accompliroit pas.

Nous gagnâmes enfin le quai de la Sonde; les deux Vaisseaux étoient une chaloupe Angloise & une Tartane Espagnole, que les Anglois avoient prise depuis deux ou trois jours: avant que de les aborder, nous jugeâmes bien à la maniere dont la Tartane étoit construite, que c'étoit un Vaisseau

Eſpagnol. Ce qui effraya fort un Indien qui étoit dans notre canot; car comme je l'ai déja dit, les Eſpagnols ſont les plus grands ennemis des Indiens; mais quoi qu'ils ne fuſſent pas moins les nôtres, & que nous euſſions ſujet de craindre que la chaloupe Angloiſe ne fût ſoumiſe à la Tartane Eſpagnole, nous ne laiſſâmes pas d'avoir l'aſſurance d'aller au Vaiſſeau Anglois avec notre ami l'Indien. On nous y reçeut avec de grandes démonſtrations de joye. Mes compagnons furent reconnus dans le moment, & on leur fit toutes ſortes de careſſes. Pour moi, je m'aſſis ſur mes jarets à la façon des Indiens, peint & tout nud comme eux, excepté que j'avois mon haut-de-chauſſe, & ſur le nez certaine piece dont je parlerai ci après. Je voulus me donner le plaiſir de voir ſi mes

compatriotes pourroient me reconnoître ſous ce déguiſement. Ils n'en pûrent venir à bout, & il y avoit près d'une heure qu'ils me conſideroient ſans me remettre, lors qu'un d'entre eux qui me regardoit avec plus d'attention que les autres, s'écria : Eh c'eſt notre Docteur Lionnel! c'eſt lui-même. A ces mots, je me relevai, & me découvris à tout l'Equipage dont je fus amplement embraſſé. Je me lavai & fis tout mon poſſible pour effacer les taches de peinture que j'avois ſur le corps ; mais il y avoit ſi longtemps que le Soleil les avoit ſechées, que je perdis ma leſſive, & je ne pus les ôter entierement qu'avec une partie de ma peau. Pour M. Gobſon, quoique nous l'euſſions empêché de ſe noyer, il avoit avalé une ſi grande quantité d'eau, & nous l'avions tant tour-

tourmenté en lui donnant du ſecours, que nous ne pûmes lui ſauver la vie. Après avoir langui trois ou quatre jours, il mourut au quay de la Sonde, comme ſi le Diable n'eût pas voulu en avoir le démenti.

Cependant les Indiens vinrent pluſieurs fois à bord où ils furent bien reçûs & bien regalez. Lacenta même étant revenu de la chaſſe, nous viſita tous les jours pendant trois ſemaines. Enfin nous prîmes congé d'eux en nous faiſant de part & d'autre mille proteſtations de ſervice. Il n'eſt pas concevable combien ces Indiens nous marquerent d'amitié. Il y en eut même deux ou trois qui ne pouvant ſe reſoudre à nous quitter voulurent à toute force nous accompagner. Nous mîmes à la voile avec la Tartane Eſpagnole vers l'Orient des Iſles de

Sambaloés ſur la côte de Cartagene.

Comme M. Dampier étoit dans notre Vaiſſeau, & qu'il a fait le détail de notre voyage, je me contenterai de dire que j'allai croiſer avec lui ſur les côtes des Indes d'Occident & ſur une partie des Iſles ſous le Capitaine wright, & ſur l'autre partie ſous le Capitaine Yanky juſqu'au temps que ce dernier laiſſa M. Dampier ſous le Capitaine wright à l'Iſle de Sal-tortuga, ainſi que le rapporte M. Dampier dans le troiſiéme Chapitre de ſon Voyage autour du monde, page 58.

J'allai donc avec le Capitaine Yanky à l'Iſle des Cendres. Nous y fûmes pris par un François nommé le Capitaine Triſtian qui nous mena preſque juſqu'à l'Iſle de Petit Guaves; mais pendant qu'il étoit à Terre, nous nous empa-

râmes du Vaiſſeau & le ramenâmes deriere l'Iſle des Cendres, où nous prîmes le reſte de notre troupe & fîmes voile vers la Virginie avec le Vaiſſeau François qui étoit chargé de Vins, & avec celui du Capitaine Cook qui ſe joignit à nous.

Il y avoit déja huit ou neuf mois que nous étions à la Virginie, quand M. Dampier y arriva. Je partis avec lui pour cette nouvelle expedition de la mer du Midi ſous le Capitaine Cook dont il fait un détail, dans lequel il n'a rien oublié que de faire mention de moi. Nous tournâmes autour de la terre du feu, nous allâmes ſur la côte de la mer du Midi, le long du Chili, du Perou, & du Mexique, ainſi qu'il le raconte dans ſon 4. 5. 6. 7. & huitiéme Chapitres. Il y explique auſſi de quelle ſorte le Capitaine Da-

vis qui avoit ſuccedé au Capitaine Cook après ſa mort, rompit ſa ſocieté avec le Capitaine Swan que nous avions rencontré dans la mer du Sud. Et il dit que lui-même étant bien aiſe de s'arrêter aux Indes Orientales, il s'embarqua avec ce dernier Capitaine. Pour moi, je demeurai dans le Vaiſſeau du Capitaine Davis avec lequel je m'en retournai par le même chemin que j'étois venu. Je fis dans ce retour quelques obſervations aſſez curieuſes, mais je n'en parlerai qu'à la fin de ce Livre, & lors que je reprendrai la ſuite de mes Voyages que je vais interrompre pour faire une Deſcription particuliere de l'Iſthme de l'Amerique, qui eſt le principal objet que j'aye enviſagé dans la relation que je donne aujourd'hui au Public.

Nord

304 305 306 307 308 309 310

L'ISTME ET GOLFES DE PANAMA ET DE DARIEN

Dressés pour l'Intelligence des Voyages de Lionnel Waffer.
Par N. de FER, Geographe de sa Majesté Catolique et de Monseigneur le Dauphin.

MER DU NORD
les Isles Bastimentos
P. de Naos
Port de Scrivan
Pointe de Sambalos
Isles de Sambalos ou Samballas
Cartagene
Ruines de Nombre de Dios
Porto Belo
Fort de Chagre
Chagre R.
ISTME DE PANAMA OU DE DARIEN
R. de Cheapo
Isle de Pinos ou des Pins
Isle Dor ou Dorée
El Pico
Chagre
Venta de Cruses
Cheapo
Nouveau Panama
Vieux Panama
R. Grande
Isle Chepelia
Penomene
Capira
Nata
Chame
BAYE OU GOLFE DE PANAMA
I. Perrico
I. de Naos
I. Otoquillo
I. Tobogilla
I. Taboga
Isle de Flamencos
I. Pacheque
Isles des Roys ou des Perles
Isle Otoque
R. grande de Nata
Punta Mala
I. Chuche
Cap St. Laurens
I. St. Paul
Golfe de St. Michel
R. de Congo
Schuchadero
S. Marie
Baye de Caret
R. Dor
Pointa Garachina
R. de Sambo
I. Gallera
Pointa de Pinas
Riviere de Darien
GOLFE DE DARIEN
PROVINCE DE CARTAGENE
AUDIENCE DE SANTA FE
MER DU SUD
Ouest
Est
10 9 8

Echelle de vingt cinq Lieües d'Espagne
5 10 15 20 25

304 305 306 307 308 309 310

Sud

A. Coquart Sculp.



DESCRIPTION DE L'ISTHME DE L'AMERIQUE.

LE Païs que je vais décrire eſt la plus étroite partie de l'Iſthme de l'Amerique, & s'appelle l'Iſthme de Darien probablement à cauſe de la grande riviere qui porte ce nom. Il borne la côte du Nord juſqu'à l'Eſt ; car au-delà de cette riviere la terre s'étend auſſi à l'Eſt & Nord-Eſt, comme elle fait ſur l'autre côte au Sud & Sud-Eſt, ce qui ne peut être appellé plus loin un Iſthme. Il eſt compris entre la latitude de huit à dix degrez du

Nord, mais ſa largeur dans la plus étroite partie eſt d'un degré ou environ. Pour ce qui eſt de ſa longueur vers l'Occident ſous le nom de l'Iſthme de Darien, je ne puis aſſurer s'il va plus loin que Honduras ou Nicaragua, ou s'il ne paſſe pas la riviere de Chagre ou les Villes de Portobelo & de Panama. Cette derniere Ville ſert de bornes à la partie dont j'entreprens de faire la deſcription. Je ſerai plus exact quand je parlerai de la partie du milieu pareille à celle-ci, parce que j'y ay demeuré. On peut pourtant appliquer à la terre même au-delà de la Panama ce que j'aurai occaſion de dire touchant cette étroite partie de l'Iſthme de l'Amerique.

Pour en fixer preciſément les limites, je marquerai pour ſon Occident une ligne depuis l'em-

bouchure de la riviere de Chagre où elle tombe dans la mer du Nord, jufqu'à la partie la plus proche de la mer du Sud; le Couchant de Panama renfermant par ce moyen cette Ville avec Portobelo & les rivieres de Cheapo & de Chagre. Pour les limites du Midi, je tirerai une autre ligne du point de Garachina, de la partie du Sud du Golfe de S. Michel directement à l'Eft à la partie la plus voïfine de la grande riviere de Darien. Ainfi, comme pour prendre la Baye de Caret dans l'Ifthme fur le Nord & le Sud, il eft fuffifamment borné par ces deux vaftes mers: Il faut donc confiderer que ce païs eft le terrain le plus étroit qui les fépare, & que la circonvallation eft tellement grande, qu'elle ne peut être prife d'un rivage à l'autre par mer, puifqu'elle a pour extre-

mitez le Sud & le Nord de l'Amerique. Sa ſituation eſt très-ſinguliere & trés-agreable. Ces mers ne viennent pas tout droit ſur le rivage, elles ſont arrêtées par une grande quantité d'Iſles qu'on voit le long de chaque côte, comme les Baſtimentos & celles de Sambaloés du côté du Nord, les Iſles des Rois ou des Perles, Perica & les autres Iſles qui ſont dans la Baye de Panama ſur la côte de la mer du Sud. Cette Baye eſt formée par les replis de l'Iſthme, & on n'en peut pas trouver ailleurs une plus belle pour ſa grandeur.

La terre de ce Continent eſt preſque par tout d'une ſurface inégale. Il y a des montagnes très-hautes & des vallées profondes & d'une grande étenduë. Ces vallées ſont toutes arroſées par des rivieres, des ruiſſeaux, & par

des ſources qui tombent des montagnes, ce qui rend le païs fort abondant. Quelques-unes de ces rivieres ſe déchargent dans la mer du Nord, & les autres dans la mer du Sud, & il y en a plus de celles qui tirent leurs ſources d'une chaîne de montagnes que des autres qui coulent le long de l'Iſthme d'une maniere paralelle au rivage. Pour diſtinguer cette chaîne, je l'appellerai le Haut ſommet.

Ce ſommet eſt d'une inégale largeur. Il a ſes tours & ſes replis de même que l'Iſthme Il eſt preſque toûjours près des bords de la mer du Nord, & ce n'eſt que rarement qu'il en eſt éloigné de dix ou quinze mille. Outre la mer du Nord que nous ne pouvions perdre de vûë, la diverſité des rivages préſentoit à nos yeux un des plus charmans ſpectacles

de la nature. Il eſt vrai qu'il eût encore été plus beau, ſi nous euſſions pû voir la mer du Sud; mais il ne nous fut pas poſſible de la découvrir d'aucun endroit du ſommet, tant à cauſe de la diſtance qu'il y a de là à la mer du Sud, qu'à cauſe des hautes montagnes couvertes de bois qui ſont entre deux. Pour du côté du Nord, il n'y a point de montagnes; ce ſont ſeulement de douces décentes qui viennent plûtôt de la hauteur du ſommet, que de celle de quelques collines étrangeres. En récompenſe il y a beaucoup de bois. Que dis-je? C'eſt une foreſt continuelle, mais qui ne dérobe point à la vûë la beauté des rivages les moins éloignez du Nord.

Le ſommet n'eſt pas d'une hauteur uniforme, ou pour parler plus juſte, ce n'eſt pas la cime d'une ſeule montagne, mais une

chaîne de plusieurs jointes ensemble. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si d'une infinité d'éminences qui composent sa longueur, on apperçoit de grandes vallées separées. Ces vallées rendent le sommet plus uni & plus habitable. Il y en a quelques-unes si profondes, qu'elles embarrassent le passage des rivieres; & cela est si vrai, que la riviere de Chagre qui prend sa source de quelques montagnes près de la mer du Sud, est obligée de faire des détours au Nord-Ouest avant que de pouvoir se décharger dans la mer du Nord, quoique, si je ne me trompe pas, la chaîne des montagnes s'étende plus loin à l'Oüest & même jusqu'au lac de Nicaragua.

Les rivieres qui arrosent le païs que je décris sont presque toutes assez larges, mais peu navigables,

parce qu'elles ont des barres & & les eaux baſſes à l'embouchure. Sur la côte de la mer du Nord les rivieres ſont pour la plûpart fort petites ; car comme elles prennent leurs ſources du Haut ſommet qui eſt auprès de ce rivage, leur cours eſt fort borné. Celle de Darien eſt une des plus grandes ; mais la profondeur de ſon entrée ne répond pas à la largeur de ſon embouchure. Je conviens qu'elle eſt aſſez profonde à quelque diſtance de ſon entrée ; mais de là juſqu'à Chagre, tout le long de cette côte, les rivieres ne ſont que des ruiſſeaux, & je n'excepte pas même celle de la Conception qui ſort vis-à-vis le quay de la Sonde dans les Sambaloés. La riviere de Chagre eſt à la verité aſſez conſiderable, puiſqu'elle fait un circuit le long de la côte, & qu'elle vient de la partie du

Sud & de l'Eſt de l'Iſthme ; mais il eſt certain que la côte du Nord qui eſt ſi abondamment arroſée, l'eſt principalement par des ſources & par des ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes voiſines. Le terrain ſur cette côte eſt aſſez mêlé, mais en general la terre eſt bonne. Il s'éleve en montagnes juſqu'auprès de la mer où l'on voit çà & là des marais qui n'ont qu'un demi mille de largeur.

Depuis la Baye de Caret, qui eſt le ſeul Port qu'ait la riviere de Darien, juſqu'au Cap près de l'Iſle Dorée, le rivage de l'Iſthme eſt aſſez fertile. Il y a une Baye ſablonneuſe, mais dont une partie eſt pleine de marécages, & la terre tellement remplie d'arbres de Mangroue, qu'on n'y peut aborder ſans avoir de la bouë juſqu'à la ceinture. Le rivage de

cette côte eſt à cinq ou ſix mille du Haut ſommet, & la Baye de Caret a deux ou trois ruiſſeaux d'eau douce qu'on y voit couler. Cette Baye eſt petite, à ce que j'ai oüi dire, car je n'y ay point été. Elle a deux Iſles devant elle qui font un bon Port, & ſon terrain eſt propre à l'ancrage, parce qu'on n'y trouve aucun rocher. Ces Iſles ſont hautes & ombragées de pluſieurs ſortes d'arbres.

A l'Occident du Cap, à l'entrée de la riviere de Darien, il y a une autre belle Baye ſablonneuſe dans le cou de laquelle eſt une petite Iſle marécageuſe. Les eaux qui l'entourent ſont baſſes & la terre ſi boüeuſe, qu'elle n'eſt pas propre pour les Vaiſſeaux. Le rivage de l'Iſthme, de quelque côté que vous le preniez, eſt un païs marécageaux & couvert de Mangrouës pendant trois ou

quatre mille qu'il monte au plus haut ſommet ; mais quoique le cou de la Baye ſoit comme je l'ai dit, neanmoins l'eau eſt profonde à l'entrée, & il y a au fond un ſable ferme & bon pour l'encrage. Il y a trois Iſles devant elle qui font un Port, & à l'Orient deſquelles eſt l'Iſle dorée qui eſt la plus petite. Elle a un beau canal profond entre elle & le Haut ſommet, & elle eſt naturellement fortifiée, puiſqu'elle eſt toute entourée de rochers à la reſerve de ſon Port qui eſt une petite Baye ſablonneuſe ſur le côté du Midi vers le Havre. La terre de l'Iſthme qui lui eſt oppoſée au Sudeſt eſt un païs très-fertile, ſabloneux & aſſez uni juſqu'au pied des montagnes qui en ſont éloignées de quatre ou cinq mille. Nous abordâmes en cet endroit lorſque

lorſque nous allâmes dans la mer du Sud avec le Capitaine Scharp. J'ai demeuré quinze jours dans cette Iſle dorée ; il y a un petit ruiſſeau d'une eau très-bonne à boire.

On voit à ſon Occident la plus grande des trois Iſles qui fait face à la Baye. C'eſt une Iſle baſſe, marécageuſe & ſi remplie de Mangrouës, qu'on n'y ſçauroit aller deſcendre. Nous ne fûmes nullement tentez d'y aborder, aucun de nous n'ayant affaire dans un ſi mauvais endroit. Elle eſt fort près du point de l'Iſthme, qui eſt auſſi ſabloneux pendant deux mille vers l'Occident. Elle a encore le même terrain de l'autre côté dans la Baye. Enfin cette Iſle n'eſt preſque ſeparée de l'Iſthme que par la marée ; les Vaiſſeaux alors ont de la peine à paſſer entre-deux.

L'Iſle des Pins eſt une petite Iſle

Iſle au Nord des deux autres avec leſquelles elle fait une eſpece de triangle. Elle s'éleve en deux montagnes, & on la découvre ſur la mer de fort loin. Elle eſt couverte de toutes ſortes d'arbres & a un beau ruiſſeau d'eau douce. Du côté du Nord, elle eſt pleine de rochers; & comme elle eſt oppoſée au rivage de l'Iſthme vers le Sud, vous allez à terre ſur une Iſle de ſable très-curieuſe enfermée entre deux points en forme de croiſſant. On peut naviger autour de l'Iſle des Pins, l'abord en eſt facile; mais pour aller au Port de l'Iſle Dorée, il faut entrer par l'extremité vers l'Eſt entre elle & le Continent; car il n'y a pas d'autre paſſage.

De ces Iſles & du bas Point marécageux qui leur eſt oppoſé, le rivage va du Nord & Occident juſqu'au Point Sambalos, & pen-

dant trois lieuës il eſt défendu par des rochers eſcarpez, dont quelques-uns ſont au-deſſus, & les autres au-deſſous de l'eau. Un petit bateau même n'y ſçauroit aborder. A l'extremité du Nord Occident il y a une jolie petite Baye ſabloneuſe propre à l'ancrage, comme il eſt rapporté par pluſieurs Armateurs. De là juſqu'au Point Sambalos regnent les Iſles de Sambaloés. Elles ne ſont pas également éloignées les unes des autres ; mais avec le rivage voiſin, ſes montagnes & ſes bois elles forment une agreable perſpective. Ces Iſles ſont en ſi grande quantité, qu'il n'eſt preſque pas poſſible qu'elles ſoient marquées ſur la Carte , & il y en a de ſi petites, qu'elles ne meritent pas de porter le nom d'Iſle. On va de l'un à l'autre par un canal navigable qui eſt entre elles, & l'on

peut naviger d'un bout à l'autre de l'Isthme qui fournit par tout une terre sabloneuse & ferme ; & si vous voulez vous mettre à l'abri des vents contraires, vous ne manquez jamais d'y trouver une bonne place pour tel nombre de Vaisseaux qu'il vous plaira. Voilà pourquoi cette côte est le rendez-vous des Armateurs, & principalement le quay de la Sonde ou celui de Springer, lors qu'ils souhaitent d'y demeurer quelque tems, parce que ces deux Isles leur offrent un abri commode pour carener, & leur fournissent des sources d'eau douce.

Les Sambaloés en general sont des Isles sabloneuses, basses, plates & couvertes de plusieurs sortes d'arbres, & sur tout de Mammées, de Sapadillos & de Manchinel. Outre cela les Armateurs sont assurez d'y prendre du poiss-

ſon à coquille & d'autres rafraî-chiſſemens. Les quais qui ſont en dehors vers la grande mer ſont remplis de rochers & ſont appellez les quais eſcarpez, quoique le côté oppoſé ſoit ſabloneux comme la pluſpart des quais le ſont en dedans.

Le long canal qui eſt entre les Sambaloés & l'Iſthme a deux, trois & quatre mille de largeur, & le rivage de l'Iſthme a des Bayes ſabloneuſes & des païs de Mangrouës juſqu'à la pointe de Sambalos. Les montagnes ſont à la même diſtance, c'eſt-à-dire à ſix ou ſept mille du rivage. Mais aux environs de la riviere de la Conception qui ſort à un mille ou deux à l'Orient du quai de la Sonde, le Haut du ſommet eſt un peu plus loin. Pluſieurs petits ruiſ-ſeaux tombent dans la mer de chaque côté de cette riviere &

les ruiſſeaux ſont les uns dans des Bayes ſabloneuſes & les autres parmi des terres de Mangrouës. Les marécages où ſont les Mangrouës ſur cette côte ſont formez par des eaux ſalées, de ſorte que les ruiſſeaux qui en ſortent ſont aigres, au-lieu que ceux de la Baye ſabloneuſe ont une eau fort douce. Nul de ces ruiſſeaux, ni même la riviere de la Conception n'eſt pas aſſez profonde pour qu'il y puiſſe entrer des Vaiſſeaux. Il n'y entre que des canots. La terre aux environs eſt excellente, elle s'éleve doucement juſqu'au plus haut ſommet & eſt remplie de grands arbres propres pour la charpente.

La pointe de Sambalos eſt un roc pointu, bas, aſſez long & ſi gardé de rochers qui s'avancent un mille dans la mer, qu'il eſt dangereux de s'en aprocher de

trop près. Au-delà du rivage à l'Occident & un peu au Nord à 3. lieuës de cette pointe, on voit le Port de Scrivan; la côte qui eſt entre eux eſt toute pleine de rochers & la terre couverte de bois.

Le Port Scrivan eſt un bon Port, mais comme ſon entrée qui eſt à peine de cinquante pas ſe trouve entourée de rochers particulierement à l'Eſt, on ne peut s'y preſenter ſans peril. Il ne paroîſt pas aſſez profond pour recevoir aucun Vaiſſeau chargé, n'ayant en pluſieurs endroits que huit ou neuf pieds d'eau. C'eſt un païs fertile & un lieu commode pour y deſcendre à l'Eſt & au Sud où le terrain eſt bas & très-ferme pendant deux ou trois mille. Mais du côté de l'Oueſt c'eſt un marécage de Mangroües rouges. Ce fut dans ce deſagreable endroit que le Capitaine Coxon,

la Sonde, & les autres Armateurs mirent pied à terre en l'année 1678. lors qu'ils allerent prendre Portobelo. Ainſi leur marche fut fatigante & ennuieuſe. Mais ils aimerent mieux deſcendre loin de la Ville, qu'aux Baſtimentos ou dans un autre lieu plus proche, afin de pouvoir éviter d'être découverts par les ſentinelles que les Eſpagnols ont toûjours dans leurs voiſinage. Effectivement par ce moyen ils cacherent leur marche durant cinq ou ſix jours qu'ils mirent à traverſer tout le païs, & ils arriverent à une heure de chemin de Portobelo avant qu'on les eût aperçûs. Les Eſpagnols ne ſe ſervent plus du Port de Scrivan, & depuis pluſieurs années on n'y voit aucun Vaiſſeau, excepté quelque Armateur qui s'y arrête par hazard en paſſant.

L'endroit où étoit autrefois Nombré de Dios eſt environ à ſept ou huit lieuës plus loin vers l'Occident. Le païs d'entre-deux eſt fort inégal, & l'on y voit de petites montagnes qui penchent vers la mer. Le terrain des colines eſt plein de rochers, il ne produit que des arbriſſeaux, & les vallées ne ſont arroſées que par de mauvaiſes petites rivieres. Le plus haut ſommet paroît être à une grande diſtance de la mer, puiſqu'il ne fut point aperçeu dans la marche des Armateurs le long du rivage de Portobelo. La place où étoit Nombré de Dios eſt le fond d'une Baye fort près de la mer toute remplie d'une eſpece de cannes ſauvages ſemblables à celles dont nos peſcheurs à la ligne ſe ſervent en Angleterre. Il ne ſemble pas qu'il y ait jamais eu là de Ville. Il n'en reſte aucun

veſtige. La ſituation n'eſt pas fort agreable. La Baye offre un petit abri aux Vaiſſeaux & eſt toute ouverte du côté de la mer. Ce qui joint au mauvais air du terrain qui eſt bas & marécageux, a étécauſé vrai-ſemblablement que les Eſpagnols ont abandonné cette place, qui n'eſt pas en ſeureté, quoiqu'il y ait au devant, deux ou trois petits quais ou rochers. Ils ont eu raiſon de la quiter pour aller s'établir à Portobelo dont le Port eſt beaucoup meilleur & plus aiſé à défendre.

A un ou deux mille vers l'Occident de ces petites Iſles à l'embouchure de la Baye de Nombré de Dios & à un demi mille du rivage, paroiſſent quelques Iſles appellées les *Baſtimentos*. Elles ſont pour la pluſpart aſſez hautes & couvertes de bois. Il y en a une dont une partie eſt une Baye

ſabloneuſe & d'un facile abord. On y trouve une ſource d'une eau excellente à boire. Elles ſont toutes enſemble entre elles & l'Iſthme un fort bon Port dont la profondeur eſt propre pour l'ancrage. On y entreavec le vent de mer entre l'Iſle du côté d'Orient & la plus voiſine, & on en ſort avec le vent de terre par le même endroit. Plus loin vers l'Occident, avant que vous arriviez à Portobelo, vous trouvez deux petites Iſles plates, ſans bois & ſans eau douce, & qui ne ſont preſque pas ſeparées l'une de l'autre. J'y ay été. Le terrain en eſt ſabloneux. Elles ſont entourées de rochers vers la mer, & l'Iſthme en eſt ſi proche, qu'il n'y a qu'un canal entre-deux, mais un canal trop étroit pour qu'il y puiſſe entrer des Vaiſſeaux.

Le rivage de l'Iſthme aux en-

virons eſt compoſé de Bayes ſabloneuſes après qu'on a paſſé une chaîne de rochers qui ſort de la Baye de Nombré de Dios vers les Baſtimentos, & au-delà juſqu'à Portobelo la côte eſt generalement pleine de rochers, & le Continent rempli de hautes montagnes eſcarpées. C'eſt un fort bon païs. La plus grande partie eſt couverte de bois, & l'autre a été défrichée par les Indiens Eſpagnols tributaires de Portobelo, qui en ont fait des plantations. Ce ſont les premiers établiſſemens qui ſoient ſur cette côte ſous le gouvernement Eſpagnol. Sur tout le reſte de la côte du Nord de l'Iſthme, les Eſpagnols, dans le tems que j'y étois, n'avoient aucun pouvoir ſur les Indiens, ny même aucun commerce avec eux, quoiqu'il y ait des Indiens par tout le Continent.

Toutefois on m'a dit depuis que les Espagnols avoient gagné leurs esprits & s'en étoient rendus maîtres.

Description de Portobelo.

Le Port de Portobelo est très-beau, grand, & commode pour les Vaisseaux. Son embouchure est étroite, mais elle s'élargit en dedans. Les Gallions d'Espagne y trouvent un bon abri quand ils viennent en cette Ville chercher les Trésors du Perou que l'on y apporte de Panama par terre. L'entrée du Port est défenduë par un Fort à main gauche en entrant. Ce Fort est bien fortifié & le passage est plus facile par la droite où il y a un autre Fort à la vérité, mais beaucoup plus foible. La Ville est au bas du Port. Elle s'étend le long du rivage en forme de croissant. On voit au milieu un Fort assez bas & environné de maisons, excepté du côté de

la mer; & à l'Occident de la Ville environ à cinquante pas du rivage, il y a ſur une petite élevation encore un autre Fort plus grand & plus fortifié que les autres, mais il eſt commandé par une montagne voiſine, dont M. Morgan ſe ſervit pour le prendre. Il peut y avoir dans tous ces Forts deux ou trois cens Soldats Eſpagnols en garniſon. La Ville eſt longue & étroite; les Egliſes & les maiſons paroiſſent aſſez belles & ſont bâties à la maniere des Eſpagnols. Elle n'eſt défenduë du côté de la campagne par aucune muraille ni même par aucun ouvrage; & du côté de l'Eſt, on eſt obligé de ſortir par le chemin qui conduit à Panama, à cauſe des montagnes qui bouchent le paſſage vers le Midi. On rencontre de longues Ecuries qui vont du Nord au Sud de la Ville

à laquelle elles ſe joignent. Ce ſont les Ecuries du Roy deſtinées pour les mules qu'on employe ſur le grand chemin de Portobelo à Panama. La maiſon du Gouverneur communique au grand Fort à l'extremité de la Ville vers l'Occident. On voit une petite Baye avec un pont deſſus ; & du côté de l'Eſt près des Ecuries, il y a un ruiſſeau d'eau douce. C'eſt un endroit fort mal ſain : Car outre qu'il eſt bas & marécageux, la mer en ſe retirant laiſſe dans le Port le rivage à ſec ; & comme c'eſt une boüe noire & puante, dès qu'elle eſt échauffée par la chaleur du climat, elle exhale des vapeurs empoiſonnées. Vers le Midi & l'Orient, le païs s'éleve en petites montagnes dont les unes ſont pleines de bois, & les autres d'une terre nommée Savannach. On ne trouve pas une grande quantité

d'arbres fruitiers, non plus que de plantations auprès de la Ville.

Je tiens cette deſcription que je viens de faire de Portobelo, de quelques Armateurs bien inſtruits. Pour moi, je n'y ay point été. J'ay bien vû étant en mer le païs qui eſt au-delà à l'Occident de l'embouchure de la riviere de Chagre, mais je n'y ay jamais abordé ; & je n'en puis dire autre choſe, ſinon qu'il eſt plein de montagnes & de marécages près de la mer, comme je l'ay déja dit, & pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré qu'il n'y a aucune communication entre Portobelo & cette riviere.

J'ay été encore plus loin vers l'Occident ſur cette côte, avant que d'aller au-delà de l'Iſthme avec le Capitaine Scharp. Nous courûmes çà & là & carenâmes à Bocca Toro & à Bocca Drago;

mais comme cela eſt hors des bornes que je me ſuis preſcrites, c'eſt un détail qu'il faut paſſer ici ſous ſilence.

Après avoir ainſi parlé de la côte du Nord de l'Iſthme, il faut que je parle auſſi de la côte du Midi ; mais je m'étendrai moins, parce que M. Dampier en a fait en quelque maniere la deſcription dans ſon Voyage autour du monde. Je commencerai par la pointe de Garachina, qui eſt à l'Occident de l'embouchure de la riviere de Sambo. Cette pointe eſt haute & ſur une terre ferme, mais au dedans vers la riviere elle eſt baſſe & remplie de Mangrouës comme toutes les autres pointes du païs, jusqu'au Cap de S. Laurent. La riviere de Sambo eſt aſſez grande. Son embouchure eſt ouverte au Nord, & de là la côte va au Nord-Eſt vers le Golfe

de S. Michel. Ce Golfe eſt formé par une infinité de ruiſſeaux & de rivieres, dont les deux principales ſont les rivieres de Sainte Marie & celle de Congo. Il y en a pluſieurs autres juſqu'au Midi, & particulierement une appellée la riviere d'Or, parce qu'elle fournit de la poudre d'or en quantité. Les Eſpagnols y envoyent de Panama & de Sainte Marie leurs Eſclaves pour en amaſſer.

La riviere la plus voiſine de la riviere d'Or eſt celle de Sainte Marie, ainſi appellée à cauſe de la Ville qui porte ce nom. Elle eſt aſſez éloignée de la mer. Ce fut tout le long de cette riviere que nous vînmes, lors que nous entrâmes pour la premiere fois dans la mer du Sud avec le Capitaine Scharp. Nous prîmes chemin faiſant Sainte Marie, qui avoit deux cens ſoldats de garniſon, mais qui

n'étoit point fortifiée. Elle n'avoit point de muraille, & le Fort même n'étoit défendu que par des Paliſſades. C'eſt une nouvelle Ville que les Eſpagnols de Panama ont fait bâtir, tant pour y mettre une garniſon & des magazins, que pour aſſurer une retraite à leurs travailleurs dans la riviere d'Or. Le païs d'alentour eſt bas, plein de bois; & la riviere eſt ſi remplie de bouë, que la puanteur en infecte l'air. Mais le petit Village de Schuchadero qu'on voit au côté droit de la riviere près de ſon embouchure, eſt ſitué ſur une terre ferme, élevée, & ouverte au Golfe de S. Michel. Comme il reçoit des vents frais de la mer & qu'il eſt aſſez ſain, il ſert de place de rafraîchiſſement. Il a un beau ruiſſeau d'eau douce; ce qui eſt d'autant plus extraordinaire que les rivieres ſont fort noires vers le Haut païs.

Entre Schuchadero & le Cap de S. Laurent, qui fait le côté du Nord du Golfe de S. Michel, la riviere de Congo se décharge dans le Golfe. Elle est composée de plusieurs petits ruisseaux qui tombent des montagnes voisines & qui se joignent pour la former. Son embouchure est boüeuse & découverte en basse marée pendant plusieurs lieuës; il n'y a de l'eau que dans le fond du canal qui conduit à un endroit assez commode pour débarquer; mais plus loin en dedans la riviere est profonde. De sorte que si les Vaisseaux y viennent dans la haute marée, ils y trouvent un fort bon Port. Le Golfe même est fort navigable, car la plus grande partie est dans une terre fangeuse aussi-bien que les Isles dont il est environné; & il a assez d'étenduë pour contenir un

bon nombre de Vaiſſeaux.

Au Nord de ce Golfe eſt une petite Baye où nous mîmes pied à terre en ſortant de la mer. Le païs d'entre-deux eſt partie de Mangrouës & partie de Bayes ſabloneuſes, & même toute cette côte juſqu'à la riviere de Cheapo n'a pas un autre terrain. Je ne connois qu'une riviere conſiderable entre Cheapo & Congo. A la verité il y a pluſieurs petites Bayes & des ruiſſeaux; mais on m'a aſſuré que dans la ſaiſon ſéche on n'y trouvoit de l'eau fraîche en aucun endroit. Pour dans la ſaiſon humide, la ſituation du terrain qui eſt penchant & les arbres qui degoutent n'y laiſſent point manquer d'eau.

Cheapo eſt une belle riviere qui prend ſa ſource auprès de la mer du Nord. La Ville de ce nom eſt ſituée du côté de l'Oüeſt à

quelque diſtance de la mer. C'eſt une très-petite Ville ; mais elle a d'excellens pâturages pour le gros bétail, car le païs eſt rempli de Savanahs. Ces Savanahs ſont ſur de petites collines ou dans des vallées entremêlées de terre, & c'eſt de quelqu'une de ces collines que prend ſa ſource la riviere de Chagre qui va tomber dans la mer du Nord, après avoir coulé quelque temps vers l'Occident. A côté de cette riviere aſſez près de Panama eſt Venta de Cruſés. C'eſt un petit Village plein d'hôtelleries & de magazins où les marchandiſes qui deſcendent la riviere de Chagre ſont portées de Panama ſur des Mules, & là embarquées dans des canots. Pour l'argent, on le porte par terre à Portobelo.

Entre la riviere de Cheapo & Panama vers l'Oüeſt, il y a trois

rivieres peu confiderables. La terre qui eft entre-elles eft baffe, unie, prefque toute féche, & couverte de petits buiffons. Auprès de celle qui eft la plus expofée à l'Occident étoit fituée la vieille Ville de Panama. C'étoit autrefois une grande Ville, mais il n'en refte plus rien à l'heure qu'il eft que quelques maifons ruinées & quelques chaumieres habitées par de pauvres gens. Avant que le Chevalier Henry Morgan l'eut brûlée, les Efpagnols avoient refolu de l'abandonner à caufe qu'elle n'avoit pas un Port commode pour debarquer. Ainfi au-lieu de la rebâtir, ils en firent une autre, qui eft celle qu'on voit aujourd'hui. La riviere de la vieille coule entre-deux ; mais plus près de la nouvelle, où de petits bateaux peuvent entrer.

La nouvelle Panama a un grand

avantage ſur la vieille : Elle a une rade auſſi bonne qu'un Port pour les petits bateaux. Elle en eſt redevable aux trois Iſles de Perica qui ſont devant elle & qui lui ſervent d'abri. Il y a entre-deux un bon ancrage aſſez écarté de la Ville, entre laquelle & la rade eſt un morceau de terre où les eaux ſont baſſes ; ſi bien que les Vaiſſeaux ſont obligez de s'arrêter près de Perica, ne pouvant s'approcher de la Ville, qui par ce moyen eſt moins commandée.

Panama eſt ſur un terrain uni, & elle eſt entourée de hautes murailles principalement du côté de la mer. Elle n'a point d'autres fortifications que ſes murs. La mer les lave à chaque marée & les bat quelquefois ſi rudement, qu'elle en renverſe une partie. Lorſqu'on la regarde de la mer, c'eſt une très-belle

Deſcription de Panama.

perſpective. Les Egliſes & les maiſons des perſonnes de qualité s'élevent au-deſſus des autres bâtimens, & les logis étant bâtis de pierre & couverts de tuiles creuſes, cela fait un mêlange de blanc & de rouge qui réjoüit la vûë. Les tuiles ſont fort en uſage chez les Eſpagnols par toutes les Indes Occidentales. Dailleurs cette Ville eſt environnée de Savanahs, de montagnes plates & de bois taillis, ce qui ajoûte de grandes beautez à la perſpective. Vous voyez auſſi des fermes diſperſées dans la campagne où ſe nourrit une prodigieuſe quantité de Bœufs, de Chevaux & de Mules. Enfin, Panama eſt le rendez-vous de toute cette partie de la côte de la mer du Sud : Elle eſt dépoſitaire des treſors de Lima & des autres Ports de mer du Perou, & commerce avec le Mexique,

que, mais fort peu au-delà du Golfe de Nicaragua. Le Roy d'Eſpagne y a un Preſident qui agit de concert avec ſon Conſeil. Le Gouverneur de Portobelo lui obeït, & ſa Juriſdiction s'étend depuis Nata, l'Avelia, Leon, Realeja, &c. juſqu'au Gouvernement de Guatimala vers l'Orient; il n'a pas moins d'autorité au-delà de l'Iſthme ſur les deux mers, comme étant ſoumiſes aux Eſpagnols. L'air de Panama n'eſt pas ſi mauvais que celui de Portobelo; mais il ne laiſſe pas d'être mal-ſain, & l'on a remarqué que les gens qui arrivent du Perou où l'air eſt ſec & pur, y tombent malades ordinairement & ſont obligez de faire couper leurs cheveux.

Il y a une autre riviere à l'Oüeſt à une lieuë de Panama, appellée par quelques-uns Rio

grande. A l'entrée les eaux sont basses, & elle coule avec beaucoup de rapidité. Il y a sur son rivage à l'Occident des fermes & des plantations de sucre; mais delà elle s'éloigne & reprend son cours vers le Midi. Je bornerai en cet endroit les côtes de la mer du Sud de l'Isthme & laisserai là cette riviere.

Entre elle & la pointe de Garachina le rivage forme une Baye en demi cercle qui est fort reguliere. On l'appelle la Baye de Panama. Il y a dedans plusieurs belles Isles & de bonnes rades pour les Vaisseaux; mais comme Monsieur Dampier dans le septiéme Chapitre de son Voyage autour du monde en fait une ample description, je n'en parlerai point, & je me contenterai de dire que ces Isles produisent en abondance du bois, de l'eau, des fruits & du

gibier pour rafraîchir ceux qui y vont defcendre.

Le terrain de l'Ifle & de la plus grande partie du païs eft une terre noire trés-fertile. Du Golfe de S. Michel jufqu'à la chaîne des montagnes, qui eft dans la Baye de Caret, c'eft un païs de vallées arrofées par des rivieres qui tombent dans le Golfe, fi marécageux & fi rompu, qu'il eft impoffible de voyager le long du rivage & aux environs. A l'Occident de la riviere de Congo, le païs devient plus montagneux & plus fec. On y trouve d'agreables vallées jufqu'à ce qu'on ait paffé la riviere de Cheapo, au-delà de laquelle on ne rencontre que des bois. Là commence le païs des Savanahs qui eft fec, plein d'herbe & de petites montagnes entremêlées de bois; ces montagnes font fertiles jufques à leurs fommets qui font

couverts de très-beaux arbres fruitiers. Pour les montagnes d'où tombe la riviere d'Or, elles sont plus steriles vers le sommet; elles ne produisent seulement que de petits arbrisseaux : mais je croi que ce n'est pas la faute du terrain qui paroît capable de produire tout ce qui croît dans la Jamaïque. Toutefois il faut observer que les bois de ce païs sur la cime ou sur les côtez des montagnes dans le dedans du païs ne ressemblent point à ceux qui sont près de la mer; dans les lieux secs & élevez les bois sont grands, fort gros, & n'ont presque pas de branches, au-lieu que sur la côte de la mer où le terrain est d'ordinaire bas & marécageux, ce sont plûtôt des arbrisseaux que des arbres, des Mangrouës, des ronces ou des Bambos.

Prez Sainte Marie.

Les saisons en cet endroit sont

de même que dans les autres de la Zone Torride en cette latitude, c'eſt-à-dire, approchant plus de l'humide que du ſec. Le tems des pluyes commence en Avril ou en May, elles continuent les mois de Juin & de Juillet, & dans le mois d'Aouſt elles ſont très-violentes. Il fait auſſi fort chaud alors par tout où le ſoleil perce la nuë. L'air eſt étouffant, car il n'y a point de vents pour le rafraîchir. Les pluyes commencent à ceſſer dans le mois de Septembre, mais elles durent ſouvent juſqu'au mois de Janvier. De maniere que c'eſt un païs fort humide, puiſqu'il y pleut pendant les trois quarts de l'année ; & les premieres pluyes y tombent comme nos grandes pluyes d'Avril ; ou comme des orages mêlez de tonnerre & d'éclairs. L'air y a ſouvent une odeur ſulphureuſe &

étouffante qui ſe répand dans les bois. Quand l'orage eſt paſſé, vous entendez le croaſſement des grenoüilles & des crapaux, le bourdonnement des mouches & des moucherons, les ſiflemens & les cris des ſerpens & des autres inſectes qui font enſemble un concert fort deſagreable. Les plüyes en tombant dans les bois rendent un ſon creux ; mais elles ſont quelquefois ſi groſſes, qu'une plaine qu'elles inondent, devient ſemblable à un lac ; & les orages, ainſi que je l'ai marqué dans la relation de mon paſſage, déracinent ſouvent les arbres & les entraînent juſques dans les rivieres.



Des Arbres, des Fruits, & des Plantes qui ſont dans l'Iſthme de l'Amerique.

COMME tout ce païs eſt plein de bois, il contient une grande quantité d'arbres, de plantes & de fruits dont l'eſpece eſt inconnuë en Europe.

L'arbre qui porte le Coton eſt le plus gros de tous, & croît en abondance dans la plus grande partie de l'Iſtme. Il n'y en a pas, ou du moins je ne me ſouviens pas d'en avoir vû dans les Sambaloës ni dans aucune autre des Iſles voiſines. Cet arbre porte une gouſſe de la groſſeur d'une noix Muſcade pleine d'un duvet ou laine courte, laquelle étant meure creve la gouſſe & eſt emportée par le vent. Le plus grand L'Arbre à Coton.

avantage qu'on tire de cette ſorte d'arbre, c'eſt qu'on en fait des canots ou des pirogues. Les pirogues different autant des canots, que les bateaux de voitures & les petites barques different des bateaux legers. Les Indiens brûlent les arbres creux ; mais les Eſpagnols les coupent & les ouvragent ; le bois en étant fort tendre & aiſé à travailler.

Les Cedres.

Les Cedres de ce païs ſont fort eſtimez pour leur hauteur & leur groſſeur. Il y en a de très-beaux ſur le Continent. Ils croiſſent ſur toutes les côtes de la mer, particulierement vers le Nord. Le bois en eſt fort rouge, a de belles veines, & eſt trés-odorant. Mais ils ne ſont pas d'un meilleur uſage que l'arbre à Cotton, & on ne s'en ſert guere non plus que pour faire des canots & des pirogues. Il y a une grande abondance

dance de ces deux eſpeces d'arbres.

On en voit ſur le Continent pluſieurs autres, & ſur tout l'arbre de Macaw. Il n'eſt pas haut. Le tronc s'éleve droit & a environ dix pieds. Il eſt entouré de guirlandes épaiſſes avec de longs piquans. Le milieu de l'arbre enferme une moëlle ſemblable à celle du Sureau. Le tronc eſt nud juſques vers le haut ; mais de là il ſort des branches de douze à quatorze pieds de long & larges d'un pied & demi qui diminuent inſenſiblement juſqu'à l'extremité. Ces branches ſont par tout couvertes de pointes, entre leſquelles croît le fruit qui eſt une eſpece de grappe, pas plus grande qu'une petite poire ; mais il y en a pluſieurs enſemble. Ces grappes ſont d'une figure ovale, leur couleur eſt jaune avant

L'Arbre de Macavv.

qu'elles ſoient meures, au-lieu qu'elles deviennent rougeâtres dans leur maturité. Le fruit a un noyau ; & quoiqu'il ſoit un peu aigre, il ne laiſſe pas d'être bon à manger. Les Indiens coupent l'arbre fort ſouvent pour avoir ce fruit. Le bois de l'arbre eſt fort dur, noir, peſant, & d'un grand uſage. Il ſe fend fort aiſément, & les Indiens s'en ſervent d'ordinaire pour bâtir leurs maiſons. Les hommes en font des têtes de fléches, & les femmes des navettes pour travailler à leur cotton.

L'Arbre de Bibby.

L'Arbre de Bibby, ainſi appellé d'une liqueur qui en diſtille, & que nos Anglois nomment Bibby, croît auſſi ſur le Continent. Cet arbre a le tronc droit & ſi menu, qu'il n'eſt pas plus gros que la cuiſſe, quoiqu'il s'éleve juſqu'à ſoixante ou ſoixante-dix pieds. Il eſt nud & plein de pi-

quans comme celui du Macaw. Les branches ſortent de même du haut de l'arbre, & portent abondamment des fruits ronds, d'une couleur blanchâtre, & pas plus gros que des noix. Ils ſont remplis d'huile. Les Indiens les pilent dans un mortier ; après quoi ils les font boüillir & les preſſent. A meſure que la liqueur ſe refroidit, ils l'écument & en tirent le deſſus qui eſt une huile très-claire & d'une extrême amertume. Ils la mêlent avec les couleurs dont ils veulent ſe peindre. Quand l'arbre eſt jeune, ils le percent & mettent une feüille dans le trou par où le Bibby coule à groſſes gouttes. C'eſt une liqueur peſante & d'un goût aſſez agreable, quoiqu'un peu aigre. Ils la boivent après l'avoir gardée un jour ou deux.

Il y a des arbres de Coco dans

les Isles, mais il n'y en a pas dans l'Isthme. On voit sur le Continent un certain arbre qui porte un fruit semblable à la cerise; mais il est plein de petits noyaux, & il n'est jamais moû.

Le Platane. On y voit aussi des Platanes en abondance. Leur tronc a plusieurs longues & grosses feüilles qui croissent les unes sur les autres, & qui forment une espece de pennache, en s'étendant autour du tronc. Les fruits s'élevent en long vers le haut. Il ne croît point de Platanes sauvages, si ce n'est quand les rivieres les entraînent dans le tems des pluyes; car alors demeurant sur la terre, ils se sement d'eux-mêmes. Les Indiens les plantent en allées; & quoique ces arbres n'ayent point d'autres bois que leurs troncs, pourvû que leurs troncs soient verds & en seve, ils en font de très-beaux bocages.

Il y a des Bonanos en grande quantité. C'eſt une eſpece de Platanes. Le fruit eſt court & épais, doux & farineux ; mais on les mange crus, au-lieu qu'on fait boüillir le Platane. Les Bonanos.

J'ay vû dans les Iſles des arbres appellez Mammées. Leur tronc eſt droit & ſans branches, & a plus de ſoixante pieds de hauteur. Le fruit en eſt fort ſain & delicieux. Sa forme eſt ſemblable à celle d'une poire ; mais il eſt beaucoup plus gros, & il a un petit noyau ou deux dans le milieu. La Mammée Sapota differe des autres en quelque choſe. Son fruit eſt plus petit & plus ferme, & ſa couleur plus belle. Elle eſt fort rare dans les Iſles. Elle ne vient pas même ſur le Continent. Les Sapadillos n'y croiſſent pas non plus, mais il y en a beaucoup dans les Iſles. Les Sapadillos ſont Les Mammées.

des arbres faits à peu près comme les Chesnes. Le fruit en est agreable. Il est de la grandeur d'une poire de Bergamotte, & sa peau est semblable à celle de la pomme de Reinette.

Pommes de Pin.

Il croît dans l'Isthme le meilleur fruit du monde, qu'on appelle la Pomme de Pin. Elle a toute la figure d'un Artichaut, elle est grosse comme la tête d'un homme & montée sur une tige d'un pied & demi de hauteur. Ce fruit pese ordinairement près de six livres. Il est enfermé dans des feüilles courtes & piquantes de même que l'Artichaut ; mais pour le trouver, il n'est pas besoin de le dépoüiller, il ne faut seulement que peler les feüilles. Il n'a ni pierre ni noyau, & il semble qu'il ait tout ensemble le goût de tous les plus délicieux fruits qu'on puisse jamais goûter. Il y en a de

mûrs pendant toute l'année.

On trouve encore ſur le Continent un fruit nommé la Poire piquante. C'eſt une plante de quatre pieds de haut ou environ, pleine de piquans tout autour. Elle a une feüille épaiſſe, à l'extremité de laquelle eſt la Poire, qui eſt un bon fruit, dont les Indiens & les autres mangent beaucoup. La Poire piquante.

Il y a des arbriſſeaux appellez Teſtes de Papes. Ils ont des piquans pareils à des éperons, longs d'un pied, aigus, épais & durs avec une pointe noire qui leur ſert de défenſe. Teſtes de Papes.

On voit auſſi des Cannes de Sucre; mais les Indiens n'en font point d'autre uſage que de les mâcher & d'en ſuccer le jus. Il croît dans les Iſles un arbre à qui l'on a donné le nom de Manchinel, & celui de Pomme de Manchi- Cannes de Sucre. Manchinel.

nel à ſon fruit. Elle a l'odeur & la couleur d'une belle Pomme odorante, mais c'eſt un poiſon. Cet arbre funeſte croît dans des morceaux de terre pleins de verdure. Il eſt bas, rempli de feüilles, & ſon tronc eſt fort gros. J'ay oüi dire qu'on en employoit le bois à faire des pieces de raport dans des ouvrages de marqueterie; car il eſt bien grainé. Mais on ne le peut couper ſans peril, puiſqu'il eſt ſi venimeux, qu'il ſe forme une veſſie dans la partie coupée. Un François de notre compagnie s'étant mis pour prendre le frais ſous un de ces arbres dans une des Iſles de Sambaloës, comme il avoit fait de la pluye, l'arbre degouta ſur ſa tête & ſur ſon eſtomach, & ces goutes d'eau y formerent des puſtules ſi dangereuſes, qu'on eut de la peine à lui ſauver la vie. Il lui en eſt reſté

des marques femblables à celles de la petite verole.

Il croît dans l'Ifthme un arbre qu'on appelle Maho, qui eft de la groffeur d'un Frefne. Il y a encore une autre forte de Maho plus commun & plus petit qui vient dans des marécages & lieux humides auprès des rivieres ou de la mer. Son écorce eft claire comme le Canavas ; fi vous en voulez prendre un morceau, il fe déchirera en lanieres jufqu'au haut de l'arbre. Ces lanieres font minces, mais fi fortes, qu'on en fait des cables & des cordages pour les petits Vaiffeaux. Voici de quelle maniere les Indiens en font des cordes : ils ôtent premierement toute l'écorce de l'arbre & la mettent en pieces plus ou moins longues, felon qu'ils le jugent à propos. Il battent ces pieces, les nettoyent, les tordent L'Arbre de Maho.

ensemble & les roulent ensuite entre leurs mains ou sur leurs cuisses, comme nos Cordoniers font leur fil, mais beaucoup plus vîte. Ils en font aussi des filets pour pescher le gros poisson.

L'Arbre qui porte la Calebasse.

L'arbre qui porte la Calebasse est petit & fort épais. La Calebasse croît haut & bas parmi les branches de même que nos Pommes. Ce fruit est rond & entouré d'une coquille dure qui peut contenir depuis deux jusqu'à cinq pintes. Les Indiens s'en servent comme de vaisseaux à plus d'un usage. Mais il faut observer qu'il y a de deux sortes de Calebasses, des douces & des ameres; quoique les arbres qui les produisent, soient tout-à-fait semblables. La substance de l'un & de l'autre de ces fruits est spongieuse & pleine de jus. La Calebasse douce a le goût d'une tartre

aigre, les Indiens toutefois en mangent ordinairement quand ils voyagent, c'eſt-à-dire, qu'ils en ſuccent ſeulement le jus & qu'ils crachent le reſte: pour la Calebaſſe amere, il n'eſt pas poſſible d'en manger; mais en récompenſe elle eſt fort medecinale. Elle eſt admirable ſur tout pour les fievres tierces, & on en fait d'excellentes décoctions pour la colique. Les coquilles des Calebaſſes ſont preſque auſſi dures que celles du Coco, mais elles ne ſont pas à beaucoup près ſi épaiſſes. Les Calebaſſes de Darien ſont peintes & fort eſtimées des Eſpagnols.

Il y a auſſi des Gourdes qui rampent ſur la terre comme la vigne, ou qui s'élevent jusqu'au haut des arbres. Il en eſt encore de deux ſortes, d'ameres & de douces; les douces ſont bonnes à Gourdes.

manger, & les autres ont les mêmes qualitez que les Calebaſſes ameres. Les Indiens font grand état de leurs coques dont ils ſe ſervent pour puiſer de l'eau, & celles des Calebaſſes leur tiennent lieu de plats & de vaiſſeaux pour boire.

Ils ont une plante qu'ils appellent Silkgraſſ. C'eſt une eſpece de Jonc qui croît en abondance dans des endroits humides. Sa racine eſt pleine de nœuds & pouſſe des feüilles ſemblables à une lame d'épée. Ces feüilles ont juſqu'à deux aulnes de long & ſont déchiquetées ſur les bords comme une ſcie. Les Indiens les coupent, les font bien ſécher au ſoleil, puis les battent dans un morceau d'écorce ; & quand il ne reſte plus que des filets, ils les tordent comme ceux des arbres de Maho, en font des cordes pour

les hammoks & toutes ſortes de cordages, mais particulierement des filets pour prendre de petits poiſſons. Dans la Jamaïque, les Cordoniers ſe ſervent de Silk-graſſ pour faire leur fil, car il eſt plus fort que nos Chanvres & que toute autre choſe. Les femmes Eſpagnoles en font des bas, qu'on appelle, Bas de ſoye d'herbe, qu'elles vendent fort cher. Elles en font auſſi une ſorte de lacets jaunes que portent les femmes Moreſſes dans les plantations des Indes Occidentales.

Le Bois leger, ainſi nommé à cauſe de ſa legereté, eſt un arbre de la groſſeur d'un ormeau. Il eſt droit, & ſa feüille reſſemble aſſez à celle du Noyer. Un homme en peut porter une grande quantité. Il eſt blanc, mais plus raboteux que le Sapin. Je ne ſçai s'il eſt ſpongieux comme le Liege; mais **Le Bois leger.**

il eſt ſi leger, que quatre ſouches jointes enſemble vont ſoûtenir ſur l'eau deux ou trois hommes. Les Indiens en liant les plus petites ſouches avec des cordes de Maho en font des planchers. Ils en font encore des chevrons, qu'ils croiſent de diſtance en diſtance, & qu'ils chevillent avec de longues chevilles de bois de Macaw; & ils ſe ſervent de cette eſpece de bateaux dans les endroits où les canots manquent, pour paſſer ou croiſer une grande riviere, ou pour peſcher.

Ils ont un autre arbre appellé Bois blanc, dont le tronc eſt d'environ dix-huit ou vingt pieds de long, & reſſemble à un grand Saule. Sa feüille eſt très-petite, & en la voyant on croit voir du Sené. Le bois en eſt fort dur, ſerré, peſant, & plus blanc qu'aucun bois d'Europe que j'aye

jamais vû. Outre cela il eſt d'un ſi beau grain, qu'il ſeroit fort bon pour des ouvrages de marqueterie. Je n'ay point vû de cette ſorte d'arbre ailleurs que dans l'Iſthme.

Les Tamarins bruns ſont longs & gros. Cet arbre vient ordinairement près des rivieres dans un terroir ſablonneux. L'arbre qui porte le fruit appellé Locuſt, croît ſur le Continent ; le ſauvage ſur tout s'y trouve en abondance. Il n'eſt pas fort different des Tamarins. On y voit auſſi un arbre bâtard qui produit la Canelle. Il a une gouſſe plus courte que celle d'une féve, mais plus épaiſſe. Les Tamarins. Canelle bâtarde.

Il y a par tout l'Iſthme des Bambos en quantité. Ils ſont ſemblables à des ronces ou à des bois taillis. Il ſort d'une même racine vingt ou trente branches à la fois défenduës par des piquans. Ils Bambos.

rendent impraticables les endroits où ils croissent, qui sont ordinairement des terres marécageuses uo des côtez de rivieres. On en voit fort peu dans les Isles.
Bambos creux. Mais pour des Bambos creux, il ne s'en trouve que sur le Continent. Ceux-ci sont hauts de trente ou quarante pieds & aussi gros que la cuisse. Ils ont des nœuds tout du long à un pied & demi de distance l'un de l'autre, & de la capacité de quatre quartes d'Angleterre pour le moins. Ils servent à plusieurs usages. Les feüilles de ces arbrisseaux ne ressemblent point mal à celles du Sureau.

Mangrouës. Les arbres de Mangrouës croissent hors de l'eau, dans les Isles & sur le Continent. Ils s'élevent de leurs souches & sont entortillez les uns avec les autres, & en montant ils s'unissent tous ensemble

ble en forme de berceau. L'arbre eſt plein de ſéve. Il eſt ordinairement fort haut & a deux pieds de diametre. On a de la peine à paſſer par les lieux où ſont ces arbres, à cauſe qu'étant mêlez comme je l'ay dit, ils embarraſſent le paſſage. L'écorce des Mangrouës qui viennent dans l'eau ſalée, eſt rouge & ſert à teindre le cuir. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je croi que l'arbre qui produit le Peruvian, ou écorce de Jeſuite, eſt de l'eſpece de Mangrouë ; car la derniere fois que j'étois à Arica dans le Perou, je vis arriver une Caravane d'environ vingt mules chargées de cette écorce, & lors qu'elles furent déchargées, un homme de notre compagnie ayant demandé à un Eſpagnol qui conduiſoit la Caravane, d'où il apportoit cette écorce, l'Eſpagnol nous montrant du doigt de hau-

tes montagnes fort éloignées de la mer & de nous, répondit que c'étoit d'un grand lac d'eau douce qui étoit derriere une montagne aſſez loin dans le païs. J'examinai l'écorce avec attention, & dis à l'Eſpagnol : C'eſt un arbre de Mangrouë. Il me repartit en ſa Langue, que c'étoit une Mangrouë d'eau douce. Neanmoins il ajoûta que c'étoit un petit arbre nain de la même eſpece. Nous emportâmes quelques paquets de cette écorce, & j'ay éprouvé en Virginie que c'étoit effectivement de l'écorce de Mangrouë.

Poivres. Ils ont dans l'Iſthme de deux ſortes de Poivre ; l'une appellée Poivre à la cloche, & l'autre, Poivre à l'oiſeau ; & il y en a des deux en abondance. Une herbe ſauvage ou arbriſſeau d'une aulne de haut les produit. Les Indiens en conſument beaucoup ; mais prin-

cipalement du Poivre à l'oiſeau qu'ils eſtiment plus que l'autre.

Ils ont auſſi une ſorte de bois ronge qui pourroit être très-propre pour les Teinturiers. Il croît en grande quantité vers la côte du Nord ſur une riviere qui coule du côté des Sambaloës à deux mille du rivage de la mer. J'ay vû là une infinité de ces arbres. Ils ont trente ou quarante pieds de hauteur & ſont plus gros que la cuiſſe. L'écorce eſt pleine d'entailles & de concavitez. Quand le bois eſt coupé il paroît d'un jaune rouge. Les Indiens le mêlant avec une ſorte de terre qu'ils ont dans le païs, en teignent leurs cotons pour leurs hamoks & pour leurs robes. En faiſant boüillir de ce bois & de cette terre enſemble pendant deux heures dans de l'eau claire, elle devient rouge comme du ſang. J'en Bois rouge.

ay fait l'épreuve. Je trempai dans cette eau une piece de cotton qui devint trés-rouge. Il eſt vrai qu'elle pâlit un peu quand je l'eus lavée. Mais je m'en imputai la faute, & je jugeay qu'il falloit que j'euſſe manqué à quelque choſe pour fixer la couleur ; car il eſt certain que l'eau ne ſçauroit effacer cette teinture.

Potates. Les Indiens ont encore pluſieurs racines qu'ils plantent, Iams. comme des Potates & des Iams, Ils les font rôtir & les mangent. Il y a de deux ſortes d'Iams, de blancs & de couleur de pourpre. Ils ont une autre racine appellée Caſſava. Caſſava, qui reſſemble à des panais ; mais il y en a de deux eſpeces ; une douce & une empoiſonnée. Ils rôtiſſent la douce & la mangent de même que les Potates. A l'égard de l'empoiſonnée, ils la preſſent, & après en

avoir ôté le jus, qui eſt fort dangereux, ils râpent une partie de ce qui reſte, & la reduiſent en poudre. Ils font une pâte de l'autre qu'ils étendent ſur une pierre ſous laquelle il y a du feu. Ils jettent enſuite de cette poudre ſur la pierre, qui venant à s'échauffer, cuit la pâte qui eſt ferme & brune. Puis ils les pendent ſur les maiſons & ſur les hayes pour les faire ſécher. On s'en ſert communément au-lieu de pain dans la Jamaïque & dans les autres Iſles Occidentales.

Il croît ſur le Continent du Tabac comme dans la Virginie; mais il n'a pas tant de force, à cauſe peut-être que les Indiens de l'Iſthme ne le travaillent & ne le tranſplantent point. Ce qu'ils n'entendent pas bien. Ils ſe contentent de le ſemer dans leurs plantations; & quand il eſt ſec & Tabac.

nettoyé, ils le dépoüillent de ses feüilles, les mettent l'une sur l'autre, les roulent toutes ensemble & en font un rouleau long de deux ou trois pieds, au milieu duquel ils laissent un petit trou. Lors qu'ils sont en compagnie, & qu'ils veulent fumer, un petit garçon allume un bout du rouleau, moüille l'autre pour l'empêcher de brûler trop vîte. Cela étant fait, le fumeur met le rouleau dans sa bouche comme une pipe, & souffle au travers du trou la fumée au visage de toute l'assemblée, dont chaque personne a autour du nez une espece d'entonnoir pour mieux recevoir la fumée qu'ils respirent voluptueusement.



Des Reptiles, & de tous les Animaux qu'on voit dans l'Iſthme de l'Amerique.

IL n'y a pas dans l'Iſthme une grande diverſité d'Animaux ; mais il eſt ſi fertile, que ſi l'on en défrichoit une partie conſiderable qui conſiſte en bois, on en feroit d'excellens pâturages pour les troupeaux noirs, pour les Pourceaux, & pour toutes les autres bêtes qu'on y voudroit apporter d'Europe.

On y voit une eſpece de Cochon que les Indiens appellent Pecary. Il eſt fait à peu près comme les Cochons de Virginie. Il eſt noir & a de petites jambes courtes. Il ne laiſſe pas toutefois de courir fort vîte. La partie de Chaſſe que je fis avec Lacenta

en peut faire foy. Ce qu'il y a de ſingulier dans le Pecary : c'eſt qu'au-lieu d'avoir le nombril ſous le ventre, il l'a ſur le dos ; & ce qu'il y a de plus ſurprenant encore : c'eſt que ſi vous en tuez un & que vous ne lui coupiez pas le nombril, en moins de deux ou trois heures ſa chair ſe corrompra de maniere que vous ne la pourmanger ; mais ſi au-contraire vous le coupez, elle ſe conſervera fraîche pendant pluſieurs jours. Au reſte, c'eſt une viande très-nourriſſante, fort ſaine & de bon goût. Ces animaux s'atroupent d'ordinaire, & les Indiens les chaſſent avec leurs Chiens, les frappent avec leurs lances ou leur tirent des fléches. Ils ont encore une autre eſpece de Cochon ſauvage qu'ils nomment le warrée. Il a de petites oreilles & de grandes défenſes. Il eſt tout couvert de poil

Le Vvarrée.

poil ou d'une ſoye fort épaiſſe. C'eſt un animal féroce & qui attaque toutes les autres bêtes qu'il rencontre en chemin. On le chaſſe de la même façon que le Pecary. Il n'eſt pas moins bon à manger ; mais il n'a pas le nombril ſur le dos & il n'eſt pas beſoin de le lui ôter pour conſerver la chair fraîche.

On y rencontre auſſi une aſſez grande quantité de bêtes fauves ſemblables à nos Dains. Les Indiens ne les chaſſent jamais. Ils n'en tuent pas un & n'en veulent pas manger, quoy que la chair en ſoit trés-bonne. Pour nous, c'étoit ce que nous mangions le plus volontiers. Je ne ſçai s'ils en uſent ainſi par ſuperſtition ou autrement ; mais il eſt certain que quand ils nous en voyoient manger, ils en paroiſſoient tout fâchez. Cependant ils attachent Dains.

dans leurs maiſons & conſervent ſoigneuſement les cornes de Dains, c'eſt-à-dire, celles que ces animaux laiſſent tomber, car ils courent trop vîte pour que les warées les puiſſent atteindre, & les Indiens, comme je l'ay déja dit, n'en tuënt aucun.

Chiens. Les Chiens de ce païs-là ſont fort petits & mal faits. Leur poil eſt rude & long, & ils ne ſervent guere qu'à aboyer & à faire lever le gibier. Ils ſont ſi mauvais, que de deux ou trois cens bêtes qu'ils feront lever en un jour, ils n'en prendront pas quelquefois quatre, & encore ne ſera-ce point à la courſe. Mais ils font entrer la bête dans une baye où ils la tiendront bloquée juſqu'à ce que les Chaſſeurs ſoient arrivez. De gros chiens conviendroient beaucoup mieux aux Indiens, & on leur feroit plaiſir de leur en mener d'Eu-

rope ; mais comme ils feroient obligez de les tenir enfermez dans leurs maifons pour les empêcher de devenir fauvages en ce païs-là, ils n'aimeroient pas à prendre tant de peine.

Les Lapins, appellez par les Anglois Lapins des Indes, font gros comme nos Lievres ; mais ils n'ont point de queüe, n'ont que des oreilles fort courtes, & les ongles de leurs pieds font très-longs. Ils fe fourrent dans les racines des arbres & ne font point de terriers. Il n'y en a pas une grande quantité. Les Indiens les chaffent. Leur viande eft excellente. Je ne fçai s'il y a des Lievres, mais je n'y en ay point vû. Lapins.

Pour des Guenons, on en voit par troupeaux. Il y en a de blancs; mais ils font noirs pour la plufpart. Il en eft de barbus, il en eft qui n'ont point de barbe. Ils font Guenons.

d'une taille mediocre, fort gras dans la ſaiſon ſéche lors que les fruits ſont mûrs. Nous en mangions beaucoup & nous les trouvions aſſez bons. Dans la ſaiſon des pluyes, ils ont ſouvent des vers dans les boyaux. Nous ouvrîmes un jours une Guenuche, & nous lui trouvâmes dans le corps une poignée de vers dont quelques-uns avoient ſept à huit pieds de long. Ces Guenons ſont fort malins, nous les avons vû quelquefois en marchant dans les bois ſauter de branches en branches avec leurs petits ſur le dos, nous faire mille grimaces, & quelquefois nous piſſer ſur la tête.

Rats & Souris. Les habitans de l'Iſthme n'ont point de Taureaux, de Chevaux, de Moutons, ni toutes ces autres bêtes que nous avons pour notre ſervice & notre nourrirure, & ils ſont extrémement incommodez

des Rats & des Souris qui ſont pour la pluſpart gris & fort gros. Une race de Chats ſeroit le plus beau preſent qu'on leur pût faire. Quand les Indiens qui s'étoient embarquez avec nous aux Sambaloës nous quiterent pour s'en retourner chez eux, nous nous diſpoſâmes à les charger de preſens, mais ils n'en voulurent point d'autre qu'un chat que nous avions ſur notre bord. Ils l'emporterent avec la plus grande joye du monde, ayant apris de nous à quoy il étoit propre.

On m'a aſſuré qu'il y a dans l'Iſthme des Serpens à ſonnette; mais je n'y en ay point vû ni entendu. Il y a de groſſes Arraignées qui ne ſont pas venimeuſes. Les Indiens ont des Poux à la tête, qu'ils prennent avec leurs doigts & qu'ils mangent. Il y a une ſorte d'inſecte parmi les Sambaloës Serpens.

qui eſt ſemblable au Limaçon. On l'appelle l'Inſecte ſoldat. Je n'en ay point vû ſur le Continent. La partie ſuperieure de ſon corps ſort de la coquille. Il a de petites griffes & entre-autres, deux principales comme l'Ecreviſſe de mer. La partie qui eſt dans la coquille eſt bonne à manger & particulierement la quëue, qui a le goût d'une moëlle ſucrée. Ces inſectes ſe nouriſſent ſur la terre de ce qui tombe des arbres, & ils ont ſur le cou un petit ſac dans lequel ils ſerrent de la nourriture. Ils en ont un ſecond en dedans qui eſt rempli de ſable & qu'il faut vuider lors qu'on les veut manger. Ils ont encore du ſable le long du corps. Si vous ne l'ôtiez pas ils croqueroient ſous les dents. Si par hazard ils viennent à trouver en leur chemin des Pommes de Manchinel & qu'ils

en mangent, leur chair en eſt tellement infectée, qu'elle empoiſonne ceux qui en mangent. Quelques perſonnes de notre compagnie en furent malades, mais ils n'en moururent pas. L'huile de ces inſectes eſt un remede ſouverain pour les détorſes & les contuſions. Les Indiens nous l'aprirent; nous en faiſions aſſez ſouvent l'experience, & nous cherchions ces bêtes moins pour les manger que pour en tirer l'huile qui eſt jaune comme de la cire, & qui a la même conſiſtance que l'huile de Palme.

Je croi qu'on voit aux Sambaloës des Ecreviſſes de terre, fort peu à la verité; mais dans les Iſles Caribbes où j'ai été croiſer & dans Anguila, il y en a d'auſſi groſſes que les plus grandes Ecreviſſes de mer, & en quantité. Il y en a ſur tout une ſi prodigieuſe

quantité dans une petite Isle voisine d'Anguila, qu'on lui a donné le nom d'Isle des Ecrevisses. Elles sont excellentes & font la principale nourriture des gens qui vont en amasser. Après un grand orage, elles sortent de leurs trous où elles s'étoient retirées, & alors on les prend sans peine. Les habitans de ces Isles les mettent trois ou quatre jours dans une piece de terre de Potates pour les engraisser ; on dit qu'elles en sont plus délicates.

L'Alligator & le Guano sont de fort bonnes viandes ; sur tout la quëue de l'Alligator est délicieuse. J'en ay mangé en plusieurs endroits des Indes Occidentales ; mais je ne me souviens pas d'en avoir vû dans l'Isthme. Le Guano vaut mieux que le Poulet de grain & que les Chapons tant pour le goût que pour les potages

de ſanté. Ses œufs ſont auſſi très-bons, mais ceux de l'Alligator ont une odeur de muſc ſi forte, qu'elle empêche quelquefois d'en pouvoir manger.

Il y a dans l'Iſthme beaucoup de Lezards verds & rouges; mais ceux qui ſont dans les bois taillis & dans les marécages ſont noirs. Il n'y en a pas un qui ſoit gros ni qui ait plus d'un pied de long. Je n'ai pas remarqué que les Indiens mangeaſſent de ces animaux qui ſont aſſez familiers. On ſouffre patiemment qu'ils grimpent au haut des maiſons & qu'ils en deſcendent; on ne leur fait aucun mal. Il y a auſſi des Grenoüilles & des Crapaux, mais ils ne ſont pas differens des nôtres



Des Oyseaux, & des Insect[...] volans.

Chicaly Chicaly.

ILs ont plusieurs especes d'oi[...] seaux dont quelques unes nou[...] sont inconnuës. Ils en ont un qu[...] est très-beau, & fort commu[...] dans le bois de l'Isthme. Ils l[...] nomment Chicaly Chicaly. So[...] chant est àpeu près comme celu[...] du Coucou, mais plus aigu & plus perçant. C'est un gros & long oiseau qui a une longue queüe qu'il porte droite. Ses plumes sont mêlées de rouge, de bleu & de blanc; & les Indiens s'en font une maniere de tablier. Ces oiseaux se tiennent ordinairement sur des arbres. Ils volent de l'un à l'autre, & sont rarement à terre. Ils se nourrissent de fruit. Leur chair est noirâtre, mais d'un goût assez agreable.

Le Quam eſt encore un gros & long oiſeau de terre qui ſe nourrit auſſi de fruit & qui vole d'arbre en arbre. Ses aiſles ont la couleur brune ; mais les plumes de ſa quëue ſont noires, courtes & droites. Cet oiſeau eſt meilleur à manger que l'autre. Le Quam.

On voit un autre oiſeau rouſſâtre aſſez ſemblable à la Perdrix. Il a les jambes plus longues ; la quëue petite. Il court ſur la terre & ne vole que rarement. Sa chair eſt excellente.

Le Corroſou eſt un grand oiſeau de terre, noir, peſant, & gros comme une Poule d'inde ; mais la femelle n'eſt pas ſi noire que le maſle, lequel a ſur ſa tête une belle houppe de plumes jaunes qu'il fait mouvoir quand il lui plaît. Il a la gorge d'un Cocq d'Inde ; mais la femelle ne l'a pas de même, & n'a pas non plus de Le Corrozou.

plumes ſur la tête. Ils vivent ſu
les arbres & ſe nourriſſent de
fruits. Ils chantent ou du moins
font du gozier un bruit qui paroît agreable aux Indiens qui s'étudient à le contrefaire. Ils y
reüſſiſſent ſi bien, que ces oiſeaux
y ſont ſouvent trompez & leur répondent. Par ce moyen on découvre où ils ſont & on les tüe. Leur
chair eſt un peu dure, & n'eſt pas
d'un fort bon goût. Il faut obſerver que les Indiens font un trou &
y enterrent les os du Corroſou, ou
bien les jettent dans la riviere, de
peur que leurs chiens n'en mangent; parce que, diſent-ils, ſi les
chiens en avoient mangé ils deviendroient enragez. Il faut que
cela ſoit abſolument vrai, car les
Anglois, non plus que les Indiens
dans les Iſles Occidentales, ne
veulent pas que les chiens en mangent pour cette même raiſon. On

ie le Corroſou à coups de flé-
hes.

Il y a des Peroquets bleus & erds en grande abondance. Pour a figure & la taille, ils ſont generalement ſemblables aux Peroquets de la Jamaïque, & ſont ort bons à manger. On voit auſſi pluſieurs Paraquites qui ſont verds pour la pluſpart. Ils volent en troupe & ne ſe mêlent point parmi les Peroquets. Peroquets. Paraquites.

On trouve encore dans l'Iſthme des oiſeaux qu'on appelle Macaw. Ils ſont faits à peu près comme les Peroquets, mais bien plus grands; & ils ont une queuë fort épaiſſe avec deux ou trois longues plumes rouges ou blanches qu'ils traînent après eux. Les plumes de leurs corps ſont blanches, rouges & vertes. Quelques-uns ont les aiſles bleuës, & les autres rouges. Ils ont avec cela un bec jaune & Oiſeaux de Macavv.

fait comme celui d'un Oye. Ils font le matin un grand bruit, mais ce bruit est si lugubre, qu'on ne peut l'entendre pour la premiere fois, sans fremir. Les Indiens gardent chez eux ces oiseaux, & les aprivoisent comme nous faisons les Peroquets & les Pies. Après qu'ils les ont tenus enfermez quelque tems & qu'ils leur ont apris à prononcer quelques mots de leur langage, ils leur donnent la liberté de sortir pendant le jour. Ces animaux vont dans le bois chercher les oiseaux sauvages de leur espece, qu'ils amenent avec eux le soir dans les maisons des Indiens où ils ne manquent pas de revenir. Je n'ai jamais vû un plus bel oiseau que celui-là, & sa chair quoyque dure & noire est d'un assez bon goût.

J'ai remarqué une sorte d'oiseaux qu'on appelle dans le païs,

wood-pecker. Ils ressemblent parfaitement à nos Piverts. Ils ont comme eux le bec long & menu, & des griffes avec lesquelles ils montent le long des arbres. Mais ils sont un peu plus petits, & leurs pieds sont blancs & noirs. C'est une viande très-mauvaise. J'en ay mangé en voyageant avec mes compagnons, lors que la faim nous obligeoit à prendre tout ce que nous pouvions rencontrer. Les Indiens n'en mangent point. Le Vvood-pecqer.

Ils ont autour de leurs maisons une grande quantité de toute sorte de Poules aprivoisées. Il y en a de deux especes. Les unes sont de la grosseur & de la figure des nôtres : elles ont une houppe sur la tête & un plumage de differentes couleurs. Les autres sont plus petites & ont autour des jambes des plumes comme nos Pigeons pâtus ; elles ont des queuës fort Volailles.

épaisses qu'elles portent droite: & le bout de leur aisles est noi Cette derniere espece ne se mê point avec la premiere ; & chan un peu devant le jour de la mêm maniere que nos Cocqs. Elle n va pas courir dans les bois, ell demeure toûjours près des mai sons. La chair de ces deux sor tes de Poules est très-bonne auss bien que leurs œufs. Elles son ordinairement fort grasses, car le Indiens leur donnent quantité d Mays, ce qui est capable de le engraisser. Outre les oiseaux don je viens de parler, je sçai bien qu'i y en a dans l'Isthme plusieurs pe tits qui sont très-jolis, & dont l ramage est melodieux ; mais j n'en ferai pas mention dans ce Li vre, parce que je me suis peu at taché à les observer.

Tout autour des Sambaloës, des autres Isles, & sur la côte de

la

la mer, particulierement du côté du Nord, il y a une infinité d'oiseaux de mer. Il n'y en a pas moins à l'Occident sur la côte de la mer du Sud; mais il y en a peu sur la côte du Sud de l'Isthme, en comparaison de la côte du Nord, à cause sans doute que la Baye de Panama n'est pas assez poissonneuse pour les attirer; car elle n'est pas, à beaucoup près, aussi-bien fournie de poisson que la côte des Sambaloës, sur laquelle on voit quantité de Pelicans, ainsi que tout le long de la côte des Indes Occidentales. Mais je ne me souviens pas d'en avoir vû en aucun endroit dans la mer du Midi.

Oiseaux de mer.

Le Pelican est un gros oiseau qui a un grand bec & de petites jambes pareilles à celles d'une Oye. Il a un long cou comme un Cigne; ses plumes sont d'un gris brun, & ses pieds sont larges &

Le Pelican.

patus. Sous la gorge il lui pend un ſac qui, quand il eſt plein, eſt plus gros que les deux poings. Ce ſac eſt une membrane fine & déliée, d'une couleur cendrée, qui eſt ſouvent cauſe de ſa mort; car les matelots ne tuënt les Pelicans que pour avoir ces ſacs. Ils en font des poches à Tabac. Ces oiſeaux volent peſamment & fort bas. Ils ne ſe nourriſſent que de poiſſon, & ils ne ſont bons à manger que quand ils ſont jeunes.

Le Cormoran.

On voit auſſi des Cormorans parmi les Sambaloës. Ils reſſemblent à des Canards; mais ils ſont bien moins gros. Ils ſont noirs & marquetez de blanc ſur l'eſtomac. Quoyqu'ils ayent les pieds faits comme le gibier des rivieres, ils ne laiſſent pas de ſe percher ſur les arbres & ſur les arbriſſeaux le long de la côte. Je n'ay jamais oüi dire qu'on ait mangé de ces

oiſeaux dont la chair eſt de très-mauvais goût.

Il y a des Pies de mer & des Mouetes en quantité ſur la côte. Ces Piès ſont plus petites que les nôtres, mais c'eſt la même figure. Quand il nous arrivoit d'en tuer auſſi-bien que des Mouetes, nous les enterrions avec leurs plumes & leurs entrailles pendant huit jours ; après quoi nous les plumions & les faiſions rôtir. Nous en trouvions la chair plus tendre, & elle ne ſentoit pas tant le poiſſon. Mouetes & Pies.

Il y a dans l'Iſthme des Chauve-ſouris auſſi groſſes que des Pigeons. Leurs aiſles ſont larges & longues à proportion de leurs corps, & ont aux jointures des griffes fort aiguës. Elles frequentent les vieilles maiſons & les plantations deſertes. Outre les Mouches & les Moucherons on Chauve-ſouris. Inſectes volans.

voit des Bourdons & des Mouches guespes de plusieurs sortes, & particulierement des Mouches qui brillent la nuit comme des vers luisans. Quand il y en a un grand nombre ensemble, on les prendroit pour des étincelles de feu.

Les Abeilles

Ils ont aussi dans l'Isthme des Abeilles, & par consequent du miel & de la cire ; mais il y a deux especes d'Abeilles : les unes sont épaisses & courtes & d'une couleur tirant sur le rouge, & les autres sont noirâtres, longues & déliées. Elles font leur miel dans des trous d'arbres. Les Indiens y enfoncent leurs bras pour en prendre les gâteaux, & leurs bras quand ils les retirent sont tout couverts d'Abeilles ; mais elles ne piquent point. Ce qui me feroit croire qu'elles n'ont point d'aiguillon. Neanmoins je ne les ay pas examinées avec assez d'atten-

tion pour oser l'assurer. Les Indiens mêlent le miel avec l'eau, & avalent cette mixtion fade. Pour la cire, je ne sçache pas qu'ils en fassent quelque usage. Ils ont dans leurs maisons un sorte de bois leger qui leur sert de chandelles & qui les éclaire.

Ils n'y manquent pas non plus de Fourmis. Elles ont des aisles & volent près des côteaux. Elles sont grosses & longues. Elles piquent & sont fort incommodes, particulierement lors qu'elles sont entrées dans les maisons; ce qu'elles font assez souvent. On n'oseroit se coucher pour se reposer sur la terre dans les endroits où il y en a; & quand les Indiens attachent leurs Hamocks à des arbres auprès des montagnes à Fourmis, ces animaux volent aussi-tôt sur ces arbres & entrent dans les Hamocks.

DES POISSONS.

IL y a, comme je l'ay dit, su la côte du Nord du Poiſſon e abondance : En voici les eſpeces

Le Tarpon. Le Tarpon eſt un gros poiſſo ferme. On le coupe par tranches de même que le Saumon & la Mo ruë. Il y en a qui peſent cinquan te ou ſoixante livres. Dans le tem que nous croiſions ſur les côtes d Cartagene, on nous en ſervit u jour un à dîner. Quoique nou fuſſions dix à table, nous ne pû mes le manger tout entier, & nous tirâmes de ſa graiſſe une bonne quantité d'huile. On trouve auſſi du Sharks ou Goulu dans ces mers ; mais non pas ſi communément aux environs des Sambaloës que ſur les côtes des Indes Occidentales.

On voit auſſi un poiſſon aſſez

ſemblable au Sharks, mais beaucoup plus petit. Sa bouche eſt plus longue & plus étroite, & il eſt bien meilleur à manger. Nos matelots les appellent ordinairement Chiens de mer. Ils n'ont qu'une rangée de dents.

Chien de mer.

Le Cavally ſe trouve parmi les Sambaloës. C'eſt un poiſſon long & menu qui reſſemble fort au Maquereau. Il eſt d'un goût excellent, ainſi qu'un autre poiſſon nommé Vieille-femme qui eſt d'une forme plate.

Le Cavally.

Vieille-femme.

Les Paracoods ſont des poiſſons ronds & de la groſſeur d'un Brochet bien nourri ; mais ils ſont d'ordinaire plus longs. Ils ont la chair très-bonne, principalement ceux de la mer du Nord. Mais il faut remarquer une choſe aſſez ſinguliere ; c'eſt qu'il y a quelques endroits dans cette même mer où vous ne ſçauriez peſcher

Les Paracoods.

de Paracoods qui ne ſoient empoiſonnez, ſoit que cela vienne de la nourriture particuliere qu'ils ont là, ou d'une autre cauſe, il eſt certain que j'ai connu pluſieurs perſonnes qui ont été tellement malades pour en avoir mangé, que les uns en ſont morts, & que les cheveux & les ongles en ſont tombez aux autres. Il eſt vrai que le Paracood porte avec lui ſon contrepoiſon. C'eſt l'épine de ſon dos. On la fait ſecher au ſoleil, on la reduit en poudre; & s'il arrive qu'on ſe trouve mal après avoir mangé de ce poiſſon, il ne faut que prendre une pincée de cette poudre, dont on a ſoin de faire proviſion, & l'avaler dans quelque liqueur, on eſt gueri. J'en ay fait l'épreuve, & bien des gens m'ont aſſûré l'avoir fait auſſi avec ſuccès. Quelques-uns prétendent que pour diſtinguer

un Paracood empoiſonné d'un autre qui ne l'eſt pas, il ne faut qu'examiner le foye & le goûter ; s'il eſt doux, il n'y a rien à craindre ; & s'il eſt amer, c'eſt une marque infaillible, diſent-ils, que le poiſſon eſt empoiſonné.

Il eſt encore une autre ſorte de poiſſon ſur la côte de la mer du Nord, que nos matelots appellent Gar. Il a deux pieds de long, & on lui voit ſur le muſeau un grand os qui a la longueur de la troiſiéme partie de ſon corps. Ces poiſſons vont à fleur d'eau preſqu'auſſi vîte que des Hirondelles, bondiſſant à tous momens ; & comme l'os qu'ils ont au muſeau eſt ſi pointu & ſi dur, qu'ils en percent quelquefois des Canots, il eſt fort dangereux pour un homme qui nage, de ſe trouver à leur rencontre. Son dos paroît bleüâtre, & ſa chair eſt trés-bonne à manger. Il y a auſſi des Soul- Le Gar. Soulpins.

pins qui ne ſont pas moins excel-lens. C'eſt un poiſſon long d'un pied & environné de piquans.

Outre les poiſſons que je viens de nommer, il y en a pluſieurs autres dans la mer du Nord; comme les Sting-rays, des Parrot-fish, des Knooks, des Anguilles, & quelques autres encore que je n'ay jamais vûs; car c'eſt une mer très-abondante en poiſſon. Il y a tout le long des Sambaloës des poiſſons à coquille. On y voit des Conchs en quantité. La coquille de ce poiſſon eſt fort grande, & torſe en dedans comme celle du Limaçon. Elle a l'ouverture plate & proportionnée à ſa groſſeur. En dedans elle a la couleur de la Nacre de Perle; mais en dehors elle eſt raboteuſe, & le poiſſon eſt ſi limoneux, qu'il faut bien le netoyer avec du ſable avant que de le faire rôtir. La chair en eſt fer-

Les Conchs.

me & dure, & c'eſt pour cela qu'on le bat après qu'on l'a vuidé ; mais elle eſt délicieuſe. On trouve auſſi parmi les rochers des Perinwincles tant qu'on en veut. C'eſt un petit poiſſon qui n'eſt pas mauvais ; nous le tirions hors de ſa coquille avec un poinçon. Les Limpits s'attachent auſſi aux rochers & ſont beaucoup meilleurs que les Perinwincles.

Il n'y a ni Huîtres, ni Ecreviſſes de mer ſur la côte de l'Iſthme. On voit ſeulement quelques Ecreviſſes auſſi groſſes que celles de mer parmi les rochers de Sambaloës, mais il leur manque les deux grandes griffes. Elles ſont en récompenſe auſſi délicieuſes que les Ecreviſſes de mer ſont mauvaiſes. Il y a auſſi du poiſſon dans les rivieres de l'Iſthme ; je ne dirai pas de combien de ſortes ; mais je ſçai qu'il y en a d'une eſ- Ecreviſſes.

pece ſemblable à nos Roches, noirâtre & pleine d'arrêtes, longue d'un pied, fort douce, ferme & de bon goût. J'ai vû auſſi un autre poiſſon qui reſſemble au Paracood, mais beaucoup plus petit. Et un autre encore de la taille de nos Brochets, qui a la tête d'un Lapin, les dents enfoncées, & les lévres pleines de cartilages. La chair de ces deux derniers poiſſons eſt excellente.

Leur maniere de peſcher.

Ce qui a le plus attiré mon attention, c'eſt l'addreſſe des Indiens à la peſche. Ils ne peſchent pas toûjours de la même maniere, ils le font differemment ſuivant les endroits. Dans les embouchures des rivieres, ſur lès côtes de la mer, & dans les bayes ſablo-neuſes où il n'y a point de rochers, ils ſe ſervent de filets ſemblables à nos tiraſſes, faits d'écorce de Maho ou de ſoye d'herbe,

qu'ils apportent dans leurs canots; mais dans les païs des montagnes, dans les courans rapides & dans les bancs où il y a des rochers, ils vont le long des bancs en montant la riviere ; ils regardent attentivement dans l'eau pour voir le poiſſon ; & quand ils en voyent quelqu'un à leur gré, ils ſe jettent dans l'eau & le pourſuivent à la nage. Si le poiſſon effrayé ſe retire dans les trous des bancs, ce qu'il fait preſque toûjours ; ils y enfoncent leurs mains, les cherchent & les prennent comme nous faiſons nos Chabots ou Ecreviſſes dans nos rivieres. La nuit ils ſe ſervent de torches de bois leger, & avec cela ils font le même manege que le jour.

Leur maniere d'aprêter le poiſſon.

Lors qu'ils veulent aprêter leur poiſſon, ils en ôtent premierement les boyaux, après quoi ils le font boüillir dans un pot de terre, ou

bien ils le font griller ſur des charbons. Ils font leur ſel de l'eau de la mer. Ils en mettent pluſieurs pintes dans des pots de tere, les font boüillir & évaporer juſques à ce que le ſel demeure au fond comme une croûte. Alors ils la prennent & s'en ſervent quand ils en ont beſoin. Le ſel étant aſſez long à faire de cette ſorte, ils le ménagent, & en ſont fort avares. Ils ſalent ſeulement le poiſſon qu'ils veulent garder; mais pour celui qu'ils mangent frais, ils ne l'aſſaiſonnent qu'avec du poivre, dont en récompenſe ils ſont ſi prodigues, qu'ils en mettent toûjours trop dans tout ce qu'ils mangent. Je parlerai ailleurs de leur maniere de faire la cuiſine.



Des Mœurs & des Coûtumes des Indiens Habitans de l'Isthme.

LEs Indiens Habitans de l'Isthme ne sont pas en fort grand nombre ; le côté de la mer du Nord, & particulierement les bords des rivieres sont plus peuplez que tout le reste. Les Indiens Sauvages de la côte du Sud habitent plus vers le Perou ; mais il y a des Indiens dispersez dans toutes les parties de l'Isthme.

La taille des hommes & des femmes.

La taille ordinaire des hommes est de cinq ou six pieds. Ils sont droits, bien membrus & très-bien faits. Ils ont les os fort gros, & la poitrine large. Je n'ai jamais vû parmi eux une personne bossuë ou difforme. Ils sont souples, vifs, & courent très-lege-

rement. Pour les femmes, elles sont petites & épaisses ; les jeunes sont grasses, mais bien faites, car leur embonpoint ne défait point leur taille. Elles ont l'œil vif, & le regard assez flateur. Les vieilles ont la gorge & le ventre pendans & ridez. Les hommes & les femmes en general ont le visage rond ; le nez court & écrazé ; les yeux gros & fort brillans, quoy qu'ils soient gris ; le front elevé ; les dents blanches & bien rangées, les levres fines ; la bouche pas trop fendüe, & le menton bien proportionné.

Les personnes de l'un & de l'autre sexe ont des cheveux noirs, très-forts, & si longs, qu'ils leur descendent ordinairement jusqu'au milieu du dos. Les femmes se les attachent avec un cordon sur la nuque du cou, & les hommes les laissent pendre de toute leur lon-

gueur. Les uns & les autres les demeſlent avec leurs doigts ou les paignent avec une ſorte de paigne qu'ils font de bois de Macaw. Ce paigne eſt composé de pluſieurs petits bâtons longs de cinq ou ſix pouces, & pointus des deux côtez comme les bâtons de nos Gantiers. Ils en lient dix ou douze enſemble par le milieu où ils ſont plus épais, & les extrémitez étant eſcartées, chaque côté leur ſert de paigne. Ils ſont fort longtems à ſe paigner, tant ils y prennent de plaiſir ; mais ils s'arrachent la barbe, & tout autre poil, excepté celui des paupieres & des ſourcils. Ce ſont les femmes qui font cette operation : elles ſe ſervent pour cela de deux petits bâtons entre leſquels elles prennent les cheveux, & puis elles les arrachent. Il y a des occaſions où les hommes ſe font auſſi couper les

cheveux ; c'eſt lors qu'ils ont fai
quelque action qui leur paroî
meriter une gloire immortelle
comme quand ils ont tué un Eſpa
gnol ou quelque autre ennemi
Ils ne ſe contentent pas même
quelquefois de ſe faire couper le
cheveux. Leur vanité n'eſt pa
ſatisfaite d'une ſi belle marque
d'honneur, ils ſe peignent tout le
corps de noir ; de maniere qu'un
homme ainſi barboüillé & ſans
cheveux eſt regardé parmi eux
comme un Heros. Ils ne demeurent pourtant point en cet état toute leur vie ; car ils ne ſe barboüillent que depuis le jour qu'ils ont fait quelque bel exploit juſqu'à la premiere lune. Après cela ces grands hommes effacent eux-mêmes les glorieuſes marques de leur victoire & laiſſent croître leurs cheveux.

Leur teint naturel eſt de la cou-

leur du cuivre ou d'une orange tannée, & leurs ſourcils noirs comme du jayet. Ils ne les teignent point non plus que leurs cheveux, ils les frottent ſeulement avec de l'huile pour les rendre plus luiſans; de même que les autres Indiens s'en oignent le corps pour rendre leur peau plus douce & plus unie, & pour l'empêcher de ſécher.

Il y a dans l'Iſthme un peuple d'une eſpece très-ſinguliere. Ce que j'en vais dire paroîtra ſans doute fort étrange; mais tous les Armateurs qui ont été dans ce païs peuvent le certifier. Ce ſont des Indiens blancs. Leur nombre eſt petit en comparaiſon de celui des Indiens couleur de cuivre. Leur peau n'eſt pas d'un ſi beau blanc que celle des Anglois, c'eſt plûtôt un blanc de lait; & ce qu'il y a de plus re- Indiens blancs.

marquable, c'eſt que leur corp
eſt couvert d'un duvet de la mê
me blancheur ; mais ce duvet eſ
ſi fin, qu'on voit la peau au tra-
vers. Les hommes auroient la bar
be blanche, s'ils la laiſſoient croî
tre ; mais ils ſe l'arrachent. Pour le
duvet, ils n'eſſayent point de ſe
l'ôter. Ils ont les ſourcils & les
cheveux auſſi blancs que la peau,
& leurs cheveux longs d'environ
ſix à huit pouces, paroiſſent fri-
zez. Ils ne ſont pas ſi gros que les
autres Indiens. Et ce qui eſt en-
core fort extraordinaire, c'eſt que
leurs ſourcils ſe courbent en arc &
forment un croiſſant qui a la poin-
te en bas. Je ne ſçai ſi c'eſt à cauſe
de cela qu'ils voyent ſi clair pen-
dant la nuit quand il y a de la
lune ; mais il eſt conſtant qu'ils ont
alors la veuë ſi bonne, qu'ils diſtin-
guent un objet de fort loin. Auſſi
les gens du païs les appellent-ils,

[ſ]eux de lune. Ils ne voyent pas [ſ]i bien durant le jour. Leurs yeux [ſ]ont trop foibles pour pouvoir [ſ]oûtenir la lumiere, & l'eau qui en coule lors que le ſoleil paroît, les oblige à demeurer enfermez dans leurs maiſons, d'où ils ne ſortent pas, à moins que le jour ne devienne ſombre. Ils ne ſont pas ſi forts, ni ſi robuſtes que les autres, auſſi ne s'addonent-ils point à la chaſſe ni à aucun autre exercice violent & penible; mais quoy qu'ils ſoient peſans & pareſſeux pendant le jour, dès que la nuit aproche, ils ſe montrent legers & diſpos & vont courir dans les bois où ils ſautent comme des Dains ſauvages. Ils paroiſſent monſtrueux aux Indiens couleur de cuivre, qui ne font pas tant d'état d'eux que de ceux qui ont leur teint; mais ils leur rendent le change, car chacun n'eſtime que

ſon eſpece. Ils ne laiſſent pas tou
tefois les uns & les autres d'a
voir commerce enſemble, & que
quefois un de ces Indiens blanc
ſera fils d'un pere ou d'une mer
couleur de cuivre. J'ay vû un en
fant de cette ſorte. On pourr
peut-être ſoupçonner que c'étoi
la production de quelque Euro-
pean; mais outre qu'on voit peu
d'Europeans en cet endroit &
qu'ils frequentent peu les femme
lors qu'ils y ſont, la blancheur de
ce peuple eſt auſſi differente de la
leur que du teint des Indiens cou-
leur de cuivre. J'ajoûterai encore
que lors qu'un European a connu
une Indienne blanche, l'enfant
qui en vient eſt toûjours d'un
brun tanné; ce que ſçavent bien
tous ceux qui ont été dans les In-
des Occidentales.

Les Indiens couleur de cuivre
& les autres ſe peignent le corps &

peignent même auſſi quelquefois leurs enfans dès qu'ils ſont nez ; ils deſſinent ſur toutes les parties & principalement ſur le viſage, des figures d'oiſeaux, d'hommes, d'arbres, ou de tout ce qui leur vient dans la fantaiſie. Mais ces figures ne ſont ni bien deſſinées ni fort reſſemblantes aux choſes qu'elles repreſentent. Ce ſont les femmes qui font ces ouvrages, & l'on peut dire que ſi elles ne peignent pas avec beaucoup d'habileté, ce n'eſt pas leur faute ; car elles prennent un plaiſir extrême à peindre & s'en acquitent le mieux qu'elles peuvent. Les couleurs dont elles ſe ſervent le plus ſouvent ſont du rouge, du jaune & du bleu. Elles les delayent avec une ſorte d'huile qu'elles gardent dans des calebaſſes exprès pour cet uſage, & les mettent ſur la peau avec des pinceaux qui ſont

faits comme ceux de nos barboüilleurs de plancher. Cette peinture ne s'efface point durant quelques semaines, & on la rafraîchit dès qu'elle commence à se ternir. Ce fut de cette maniere que je fus peint quand j'accompagnai Lacenta dans cette chasse dont j'ai parlé.

Mais les plus belles figures qui sont faites par leurs plus habiles Peintres, se peignent autrement. Ils font d'abord sur la peau une ébauche de la figure qu'ils ont envie de faire avec le pinceau & la couleur, après quoi ils piquent tout autour avec une pointe d'épine, jusqu'à ce que le sang en coule. Ils frottent ensuite l'endroit avec les mains qu'ils ont trempées dans la couleur qu'ils veulent employer. Cette peinture est ineffaçable ; mais peu de gens se font peindre de cette sorte. Un jour

jour un de mes compagnons qui avoit été peint ainſi par les Negres, me pria de lui ôter une figure qu'il avoit à la jouë, j'eus beau lui emporter toute la peau qui la couvroit, je n'en pus venir à bout.

Lors que les hommes vont à la guerre ils ſe peignent le viſage entierement de rouge, les épaules & l'eſtomach de noir, & le reſte du corps de jaune ou de quelqu'autre couleur. Ils ſe lavent le ſoir dans la riviere avant que de s'aller coucher. Ils ne portent point d'habits ordinairement ; les femmes ſeulement ont à la ceinture un morceau de toile ou une piece de drap attachée derriere avec du fil qui tombe juſqu'aux genoux, & quelquefois à la cheville du pied. Elles font de cotton cette maniere de juppe ; mais elles aimeront mieux quel-

que vieux morceau de drap contre lequel elles troqueront quelqu'autre chose avec les Indiens leurs voisins qui sont sous la domination des Espagnols. Celles qui sont assez heureuses pour avoir fait un pareil troc, en sont si fieres, que ce n'est pas sans raison que M. Dampier a rapporté comment nous gagnâmes un Indien farouche & de très-mauvaise humeur, en faisant present à sa femme d'une juppe de drap couleur de bleu celeste. Effectivement on ne peut faire plus de plaisir à ces Indiennes que de leur donner quelque morceau de drap.

Les hommes vont ordinairement tout nuds; ils ont seulement un petit vaisseau d'or ou d'argent, ou du moins une feüille de Platane faite en forme d'entonnoir qui leur couvre les parties honteuses. Cette espece d'enton-

noir eſt attaché à un cordon qu'ils ſe lient autour du corps ; mais ils laiſſent tout le derriere découvert : à cela près ils ſont très-modeſtes, & ils ont une attention toute particuliere à ſe cacher les uns aux autres ce que la bienſéance ne permet pas de montrer. Quoique ces Indiens aillent d'ordinaire tout nuds, comme je l'ai dit, ils ne laiſſent pas d'eſtimer les habits ; & ſi quelqu'un a une vieille chemiſe qui lui ait été donnée par un European, il la portera & paroîtra plus fier que de coûtume. Ils ont même de longs habillemens faits de coton, les uns blancs, & les autres d'un noir enfoncé. Rien ne reſſemble mieux aux frocs que portent nos chartiers. Ces habits tombent ſur leurs talons. Il y a une large frange tout autour & une petite aux manches qui ſont

fi courtes, qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras; mais elles font larges & ouvertes. Ils ne mettent neanmoins ces habillemens que dans les grandes occafions, comme quand ils accompagnent leur Chef, foit à une Fête, foit à des nôces, ou bien quand ils affiftent à quelque Confeil. Ils ne les mettent point chez eux, mais ils les font porter par leurs femmes dans des corbeilles jufqu'à l'endroit de leur Affemblée où ils s'habillent & fe parent le mieux qu'il leur eft poffible pour paroître propres & magnifiques. Dès qu'ils font ainfi tous affemblez, ils fe promenent gravement autour d'une plantation. J'ai vû une fois Lacenta fe promener de la forte à la tête de deux ou trois cens Indiens, & je remarquai qu'ils avoient des lances de la couleur de leur robe.

Pour leur vifage, outre qu'ils

ſe le peignent de rouge lors qu'ils vont à la guerre, les hommes portent en tout tems une plaque d'or ou d'argent ſur leurs bouches. Ces plaques ſont d'une figure ovale, & deſcendent ſi bas, qu'elles couvrent la lévre de deſſous. Elles ſont échancrées au-deſſus, de maniere qu'elles forment un croiſſant dont les pointes vont aboutir au nez. Elles ſont poſées ſur la bouche de ſorte qu'elles branlent toûjours. Elles ont au milieu l'épaiſſeur d'un Loüis d'or ; mais elles ſont plus minces aux extremitez. Ces plaques leur ſervent les jours de Fêtes ou de Conſeil ; mais celles qu'ils portent à la campagne ou à la chaſſe ſont plus petites ; elles ne couvrent point leurs lévres.

Au-lieu de cette plaque, les femmes portent un anneau qui leur pend de la même façon, &

dont le métal & la grandeur sont suivant le rang que leurs maris tiennent ; mais les plus grands de ces anneaux ne sont pas plus larges ni plus épais qu'une plume d'oye. Ils ne sont point ovales comme les plaques des hommes, ils sont ronds, & elles se les attachent sur le nez, qui ne pouvant en soûtenir le poids, s'abbaisse insensiblement : ce qui est cause que la plûpart des femmes & sur tout des vieilles, ont un nez qui leur descend sur la bouche.

Les hommes & les femmes, quand ils vont à quelque festin, portent leurs plaques & leurs anneaux, & les ôtent jusqu'à ce qu'ils ayent mangé. Ils les remettent aussi-tôt & s'entretiennent les uns avec les autres ; car ces machines ne les empêchent pas de parler, quoiqu'el-

les branlent ſur leurs lévres. J'ay encore obſervé une choſe, c'eſt qu'ils ſe ſervent toûjours de la main droite, & que je n'ai jamais vû de gauchers parmi eux.

Leur Chef & les plus conſiderables du païs portent à chaque oreille, les jours de ceremonie, un anneau attaché, & deux grandes plaques d'or, l'une ſur l'eſtomac, & l'autre au dos. Ces plaques ont un pied & demi de long & la figure d'un cœur. Elles ſont percées par le haut, & ils paſſent par le trou des fils qu'ils attachent aux anneaux qui ſont aux oreilles. J'ai vû un jour de Conſeil Lacenta porter autour de ſa tête un Diadême fait d'une plaque d'or ſemblable à une bande large de huit ou neuf pouces, dentelée par le haut comme une ſcie, & d'un côté doublé de rezeaux de petites cannes. Tous ceux qui

l'accompagnoient portoient ſur leurs têtes de pareilles bandes, mais elles reſſembloient à une corbëille de cannes, elles étoient auſſi dentelées, bien travaillées, peintes de rouge, & ornées tout autour de longues plumes de diverſes couleurs; mais elles n'étoient pas couvertes d'une plaque d'or comme le Diadême de Lacenta, qui n'avoit pas de plumes.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a de generaux qui ſont communs aux hommes, aux femmes & aux enfans audeſſus de ſept ans. Ce ſont des cordons, ou chaînes de dents, des coquilles & des chapelets qu'ils attachent à leur cou & qui leur deſcendent ſur la poitrine. Les chaînes de dents ſont très-bien faites, & les dents en ſont ſi bien rangées, qu'elles paroiſſent une ſolide

lide maſſe d'os. Je ne ſçai pourquoy on les appelle dents de tigres, car je n'ai point vû de ces animaux dans l'Iſthme. Cependant quelques-uns de nos hommes qui l'avoient croiſé, m'aſſurerent qu'ils y en avoient tué un. J'ai oüi dire auſſi qu'il y en a d'une petite eſpece dans la Baye de Campeche.

Il n'y a que les plus conſiderables des Indiens qui portent de ces chaînes, le reſte du peuple ſe contente de porter des cordons, des chapelets ou des coquilles, mais ils en auront quelquefois trois ou quatre cens autour du cou. Ils ſe les mettent ordinairement ſans ordre les uns ſur les autres, & les femmes en general ont les leurs pendus tous en un monceau. Lors qu'ils ſont dans leurs maiſons, ou qu'ils vont à la chaſſe ou à la guerre, ils ne portent point de chaînes ni de cordons;

ce n'eſt ſeulement que quand ils veulent paroître manifiques dans une Fête ou dans un jour de Conſeil. Les femmes alors portent leurs babioles avec leurs habits au lieu de l'aſſemblée dans des paniers ſur leurs épaules. Pour les enfans, ils n'ont que deux cordons ou chapelets ; mais les femmes, outre qu'elles en ſont chargées, ont quelquefois autour de leurs bras des bracelets de la même matiere, & ce n'eſt pas une choſe déſagreable à voir : lors qu'elles ſortent de leurs maiſons avec tous leurs ajuſtemens.

Leurs maiſons pour la pluſpart ſont écartées les unes des autres, particulierement dans les nouvelles plantations, & ſont toûjours ſur le côté d'une riviere. Il y en a pourtant dans quelques endroits pluſieurs enſemble, & aſſez pour former de petites Villes, ſi

elles n'étoient pas ſituées confuſément, mais elles ſont diſperſées dans la campagne ſans être ſeparées par des ruës. Ils ont des plantations fort voiſines, & reſervent toûjours une place pour bâtir un magazin commun. Ils ne changent jamais de maiſons, à moins qu'ils n'apprennent que les Eſpagnols connoiſſent trop celles qu'ils habitent ; ou qu'il ſoit beſoin de reparer leurs communes quand la terre eſt uſée, car ils ne la travaillent jamais. Lors qu'ils bâtiſſent, ils ne jettent point de fondemens. Ils font ſeulement dans la terre des trous de deux ou trois pieds de diſtance dans leſquels ils enfoncent des pieux de ſept à huit pieds de haut. Les murailles ſont compoſées de bâtons enduits de terre, & les toits de ces bâtimens ſont faits de petits chevrons bien rangez & cou-

verts de feüilles d'une eſpece de Palmier. Les maiſons ſont toutes irregulieres. Elles ont vingt ou vingt-cinq pieds de longueur, & ſont larges à proportion. Il n'y a point de cheminée. On fait le feu au milieu du logis ſur la terre, & la fumée ſort par un trou qui eſt en haut. On ne voit point d'appartemens ſeparez dans une maiſon, point d'eſcalier, point d'autres ſieges que des billots de bois, & toute la famille couche dans le même endroit, chacun dans un Hamok qui eſt attaché au toit.

Pluſieurs plantations voiſines ont un Fort ou Magazin commun long de cent trente pieds pour le moins, & larges de vingt-cinq. Les murs ont dix pieds de haut, & le toict eſt couvert de feüilles de Palmier, ainſi que leurs maiſons particulieres. Il n'y a pas non plus de chambres ſeparées

dans ce magazin, dont les extremitez & les côtez ſont pleins de trous larges comme le poing. C'eſt par-là qu'ils voyent approcher l'ennemi, & qu'ils lui décochent des fléches. Ils ne ſçavent pas ſe défendre autrement. Leurs maiſons, comme je l'ay déja dit, ſont toûjours ſituées de niveau ſur le bord d'une riviere, ou ſur le penchant d'une montagne qu'ils défrichent tout autour. Il y a de chaque côté une barriere épaiſſe d'un pied pour en défendre l'entrée à leurs ennemis : Mais comme les barrieres ſont de bois, & que ces forts ne ſont couverts que de chaume, les Eſpagnols les ont bien-tôt mis en feu en tirant dans les couvertures des fléches qui ont de longs fers rouges. Il demeure ordinairement dans le fort une famille d'Indiens qui fait la ſentinelle, & qui a ſoin de le con-

ſerver toûjours propre, parce-qu'il leur ſert pour tenir leurs conſeils ou leurs autres Aſſemblées generales.

Ils ſement ou plantent autour de leurs maiſons beaucoup de platanes ou de maiz. La premiere choſe qu'ils font quand ils vont s'établir dans un endroit, c'eſt de défricher groſſierement une piece de terre & d'abatre des arbres qu'ils laiſſeront ſouvent couchez ſur la place pendant deux ou trois ans après quoi ils les brûlent. Ils attendent que les racines ſoient pourries ſous la terre pour en tirer les ſouches, n'ayant pas l'adreſſe de les déraciner. Lors que la terre eſt défrichée, ils y font des trous avec leurs doigts & mettent dedans deux ou trois grains de maiz, comme nous faiſons les féves dans nos jardins. Ils ſement dans le mois d'Avril pour recüeil-

lir dans le mois de Septembre. En Octobre ils arrachent les épics de maiz avec leurs mains. Ils font ſecher ce bled, & le reduiſent en poudre. Ils n'en font pas de pain ni de gâteaux, mais ils employent cette farine à pluſieurs uſages; & entr'autres, ils la mêlent avec de l'eau dans une calebaſſe & avalent cette boiſſon qui ne doit pas être excellente. Auſſi n'en boivent-ils guere lors qu'ils voyagent & qu'ils n'ont pas d'autres proviſions. Ils appellent cette mixtion Chicka, qui ne ſignifie rien autre choſe que maiz.

Ils font encore une autre boiſſon de ce bled qu'ils nomment Chicka co-pah. Co-pah en leur langage, veut dire, boire. Ils jettent environ vingt ou trente boiſſeaux de maiz moulu dans une auge où il y a de l'eau. Ils y laiſſent tremper le bled juſqu'à ce

qu'il ſoit bien imbibé & qu'il commence à devenir aigre. Alors ils ôtent l'eau juſqu'à la lie & la verſent dans des vaiſſeaux. Ce breuvage a le goût de la petite bierre aigre. C'eſt la meilleure boiſſon des Indiens, qui la trouvent délicieuſe en comparaiſon du Miſlaw où de l'eau pure qu'ils boivent ordinairement.

Le Miſlaw eſt une boiſſon faite de platanes meurs. Il y en a de deux ſortes. L'une faite de platanes fraichement cueillis, & l'autre de ſecs. On fait rôtir les premiers dans leurs gouſſes qu'on ratiſſe & qu'on pele. Ils écraſent enſuite le fruit avec leurs mains en le mettant dans une gourde ; & lors qu'ils l'ont bien mêlé avec de l'eau, ils boivent cette liqueur. L'autre eſt faite de gâteaux de platanes ſecs : je dis de gâteaux, car les platanes quand

ils ſont meurs & frais cueillis ne ſe peuvent garder, & ſe corrompent ſi on les laiſſe dans leurs gouſſes. C'eſt pourquoi ils font ſecher à petit feu une maſſe de platanes meurs ſur une machine de bois faite comme nos grils, & ils en font des gâteaux qu'ils gardent pour s'en ſervir dans le beſoin. Ils en rompent un morceau, le mâchent & en font du Miſlaw en le mêlant avec de l'eau. Ils portent de ces gâteaux avec eux lors qu'ils voyagent principalement dans des endroits où ils n'eſperent point trouver des Platanes meurs à cueillir, & ils en mangent au-lieu de pain avec de la viande, après les avoir fait boüillir auparavant. Ils mangent auſſi quelquefois de cette ſorte leurs yams & leurs potates, mais ils les font rôtir le plus ſouvent de même que la racine de Caſſa-

va. Il y a toûjours bonne provi-
ſion de ces choſes dans les Plan-
tations & ſur tout dans les vieil-
les. Je n'y ay jamais vû d'her-
bes. Ils n'en mangent d'aucun
ſorte ; mais ils prodiguent le poi-
vre dans tous leurs ragoûts ; ils e
ſont toûjours bien fournis auſſi
bien que de Pommes de pin.

Ce ſont les hommes qui net-
toyent les Plantations & les met-
tent en ordre, & qui abaten
les arbres ; voila toute leur oc-
cupation. Les femmes ont plus
de peine. Elles bêchent la terre,
plantent le maiz, le netoyent,
préparent les yams, & ſont char-
gées de tout l'embaras du mena-
ge. Elle font la cuiſine, la leſ-
ſive & tous les ouvrages les plus
ſerviles. Elles portent les uſtan-
ciles & les vivres de la famille
dans les voyages, & lors qu'on
eſt arrivé dans l'endroit où l'on

doit loger, elles aprêtent le souper, pendant que le mari attache les Hamocks, car chacun couche dans le sien. Mais quoyque les femmes fassent les plus viles fonctions du logis, elles n'en sont pas pour cela méprisées de leurs maris, qui bien loin de les traiter comme des esclaves, les aiment & les considerent fort. Je n'ai jamais vû aucun Indien batre sa femme ny même lui dire aucune parole dure, quoyqu'ils soient querelleurs quand ils sont yvres. Leurs femmes de leur côté les servent de si bon cœur, qu'il semble que ce soit plûtôt par inclination que par necessité. Elles sont en general d'un très-bon naturel. Elles ont de l'honnêteté les unes pour les autres, & sont toûjours prêtes à rendre service à tout le monde, & particument aux étrangers.

Lors qu'une femme eſt acco
chée, une de ſes amies ou de ſ
voiſines la prend auſſi-tôt ſur ſ
dos & l'enfant entre ſes bras,
va les laver tous deux dans la r
viere. L'enfant durant le pre
mier mois eſt enveloppé dan
une écorce d'arbre de Macaw fe
du, qui lui ſert de lange. Quan
il faut le nettoyer, la mere ôt
l'écorce & le lave avec de l'ea
froide. Après cela elle l'emmail
lote de nouveau, lui donne à tê
ter, & le couche dans un peti
hammock fait exprès.

On apprend aux garçons ſu
toutes choſes à tirer de l'arc & à
jetter la lance, & ils ſont ſi adroits
dans ces deux exercices, que cela
n'eſt pas concevable. J'ai vû un
garçon de huit ans planter une
canne dans la terre, s'en éloigner
de vingt pas, & la fendre d'un
coup de fléche. Dès qu'ils ont

six ou douze ans & qu'ils ſont
aſſez forts pour porter leurs pro-
viſions, ils accompagnent leurs
peres à la chaſſe & vont voya-
ger avec eux, mais les filles de-
meurent aux logis avec les vieil-
les femmes.

Les peres & meres ſont idolâ-
tres de leurs enfans. Ils leur ſont
rarement ſeveres. Au-contraire ils
leur laiſſent la liberté de faire
tout ce qu'ils veulent. Le diver-
tiſſement le plus ordinaire des
petits garçons & des petites filles,
eſt de nager dans les rivieres &
de prendre du poiſſon. Ils vont
tout nuds les uns & les autres
juſqu'à l'âge de treize ou quator-
ze ans. Alors les filles mettent
leur morceau de toille & les gar-
çons leur entonnoir.

Les filles ſont élevées dans les
emplois domeſtiques. Elles ai-
dent à leurs meres à apprêter les

viandes, travaillent avec elles, t
rent des cordons d'écorce de Ma
ho, abbatent de la ſoye que l'o
fait d'herbe, épluchent le cotto
& le filent pour leurs meres qu
en font de la toile. Les femme
lors qu'elles veulent treſſer, fon
un rouleau de bois de trois pied
de long qui tourne entre deu
poteaux. Autour du rouleau ſon
les cordons de cotton de la gran-
deur de la toile qu'elles ont en-
vie de faire, car elles ne treſ-
ſent jamais dans le deſſein de la
couper. Elles tordent le cotton
filé autour d'une petite piece de
bois de Macaw qui eſt entaillé
de chaque côté ; & prenant
d'une main tous les autres fils de
la trame, elles travaillent de l'au-
tre ; & afin que les fils ſoient ſer-
rez elles frappent le métier à cha-
que tour avec une longue piece
de bois mince & faite en rouleau

qui croiſe entre les filets de la trame. Les filles treſſent auſſi le fil de cotton pour faire des franges, préparent les cannes ou les roſeaux pour faire des paniers, mais elles en demeurent là. Ce ſont les hommes qui font les panniers. Ils teignent premierement les matieres en diverſes couleurs, les mêlent & les treſſent fort proprement. Ils en font des couppes ſi bien travaillées & ſi fermes qu'elles peuvent tenir toutes ſortes de liqueurs, ſans qu'elles ſoient enduites de laque ni de vernis. Ils boivent dans ces couppes comme dans leurs calebaſſes. Enfin ils font des panniers de toute ſorte de grandeur, ſi forts & ſi fermes, qu'on ne ſçauroit les écraſer.

Dès que les filles ſont nubiles leurs parens les tiennent enfermées & perſonne ne les voit en face. Elles ont une piece de

cotton en forme de voile ſur leu
viſage , qu'elles mettent mêm
devant leurs peres. Elles ſont ſ
ſimples & ſi innocentes, qu'elle
badinent aſſez vivement avec le
hommes ſans penſer à aucun mal

Les Indiens ont pluſieurs femmes. Lacenta en avoit ſept ; &
quand il alloit à la guerre ou qu'i
voyageoit , il prenoit ſi bien ſe
meſures, qu'il trouvoit une de ſe
femmes dans tous les endroits où
il devoit coucher. Mais ſi la polygamie eſt permiſe en ce païs-là ,
l'adultere y eſt puni. On fait mourir les deux coupables. Neanmoins ſi la femme confeſſe le fai
à ſon mari, & qu'elle jure qu'elle
a eſté forcée, on lui pardonne ;
mais ſi elle nie ſon crime, & qu'on
le prouve, on la brûle toute vive.
Ils ont encore d'autres loix ſeveres. Un voleur, par exemple, eſt
condamné ſans miſericorde ; & ſi

un

un homme débauche une fille, ils lui enfoncent dans le trou de la verge un petit bâton plein d'épines qu'ils tournent & retournent dix ou douze fois. Ce n'eſt pas ſeulement un tourment horrible, mais la perſonne en meurt ordinairement. On lui laiſſe toutefois la liberté de ſe guerir s'il lui eſt poſſible. Comme le ſupplice eſt très-cruel, ils ne le font pas ſouffrir à un homme que ſon crime ne ſoit bien averé.

Quand ils ſe marient ils obſervent une coûtume aſſez extraordinaire. Le pere, ou à ſon défaut le plus proche parent de la mariée la tient enfermée dans ſon apartement pendant les ſept premieres nuits, ſoit pour lui marquer le regret qu'il a de la quitter, ſoit pour une autre raiſon que je ne ſçai pas. Après ce tems-là on la livre à ſon mari. Lors qu'un pere marie ſa

fille, il invite tous les Indiens de vingt mille à la ronde à une grande Fête qu'il leur prépare. Les hommes qui viennent aux nôces apportent des haches pour travailler, & les femmes chacune environ un demi boiſſeau de maiz; les garçons apportent des fruits & des racines, & les filles du gibier & des œufs; car perſonne n'oſeroit venir ſans apporter quelque choſe. Ils mettent tous leurs preſens à la porte de la maiſon nuptiale & s'en écartent juſqu'à ce que tous les conviez ſoient arrivez. Alors les hommes entrent les premiers dans la maiſon. Le Marié leur preſente à chacun une calebaſſe d'une boiſſon forte & les conduit l'un après l'autre dans une grande ſale ſur le derriere. Les femmes viennent immediatement après; elles reçoivent auſſi une calebaſſe de liqueur, & vont

ſe placer parmi les hommes. Les garçons ſe preſentent enſuite à la porte ; on les fait boire comme les autres, & après que les filles ont été reçûës de la même maniere, & que tout le monde eſt dans la ſale, on y voit entrer les jeunes mariez conduits par leurs peres. Celui du garçon fait un aſſez long diſcours à la compagnie, & dés qu'il a ceſſé de parler, il commence à danſer en faiſant mille contorſions, & cela dure juſqu'à ce qu'il ſoit tout en ſueur & hors d'haleine. Alors il ſe met à genoux & preſente ſon fils à la Mariée de qui le pere eſt auſſi à genoux tenant ſa fille par la main. Celui-ci ſe leve & danſe comme l'autre juſqu'à ce qu'il ſoit hors de lui, & cette danſe achevée, les nouveaux mariez ſe prennent par la main, & puis l'Epoux rend la Mariée à ſon pere. Auſſi-tôt tous

les hommes avec leurs haches courent en ſautant dans un petit bois qui a été marqué pour la plantation des jeunes Epoux, & commencent à travailler. Ils abbatent les arbres & défrichent la terre le plus promtement qu'il leur eſt poſſible. Ils continuent pendant ſept jours à travailler avec une vigueur extrême, & dans la terre qu'ils défrichent les femmes & les enfans plantent du maiz ou d'autres choſes convenables à la ſaiſon. Ils bâtiſſent auſſi une maiſon pour ſervir de demeure aux Mariez, qui n'y ſont pas plûtôt établis, que toute la compagnie pour ſe divertir ſe met à faire du Chika-copah. Ils en font beaucoup, & ils en boivent ſans moderation; mais avant qu'ils ſoient échauffez, le Marié prend fort judicieuſement leurs haches & toutes leurs autres armes offenſives,

& les pend au plus haut chevron de la maiſon ; car ils ſont, ainſi que je l'ay déja dit, fort querelleurs quand ils ſont yvres. Ils boivent tant qu'ils ont de quoi boire, & ils en ont ordinairement pour trois ou quatre jours. Après cela ils s'en retournent dans leurs maiſons.

Ils ſe regalent auſſi dans d'autres occaſions, comme lorſqu'ils ont tenu quelque grand conſeil ; quelquefois même ils s'aſſembleront exprès pour ſe réjoüir. Ils parlent peu durant le repas. Ils boivent ſouvent les uns aux autres & ſe préſentent la couppe après qu'ils ont bû. Mais il eſt à remarquer qu'ils ne boivent jamais à leurs femmes qui ſe tiennent toûjours debout & les ſervent pendant qu'ils mangent. Elles prennent la couppe des mains de celui qui vient de boire pour la rin-

cer & la donner auſſi-tôt à celu
à qui on a bû. Les femmes don
ſervent leurs maris dans toutes le
Fêtes & dans leurs maiſons, &
mangent enſuite en particulier
ou bien avec les autres femmes.

Les hommes, lors qu'ils ſont au logis, ne ſont pas fort laborieux; neanmoins pour éviter l'oiſiveté, ils s'occuperont à faire des couppes, des panniers, des fléches ou des lances. Ils font auſſi quelquefois une eſpece de flûte de bambos creux, dont ils joüent d'ordinaire; mais le ſon de ces flûtes n'eſt pas fort agreable, & quand ils ſont pluſieurs enſemble qui en joüent, cela fait un fort mauvais concert. Cependant comme ils aiment fort le bruit, & que ces inſtrumens en font beaucoup, ils y trouvent leur compte. Ils danſent auſſi aſſez ſouvent au ſon de ces flûtes. Vous les voyez

rente ou quarante qui danſent en rond, étendant les mains & les mettant ſur leurs épaules, & ſe tournant de tous côtez avec une furieuſe agitation. Lors qu'ils ont danſé quelque temps en rond, un des danſeurs ſe détachera des autres pour faire des ſauts perilleux & des tours d'adreſſe avec autant d'activité que nos danſeurs de corde, mais avec moins d'art. D'abord qu'il ſera fatigué d'avoir danſé, deux ou trois autres danſeurs quitteront auſſi le rond & ſe jetteront dans la riviere pour s'y baigner. Cependant la danſe en rond, pour peu que l'aſſemblée ſoit nombreuſe, durera tout un jour.

Le plus grand divertiſſement, eſt la chaſſe. Ils aiment tant à tirer, que les hommes & les garçons ne ſçauroient voir voler aucun oiſeau, qu'ils n'y tirent, ce

qu'ils font avec tant d'adreſſe qu'ils n'en manquent preſqu point.

J'ay oublié de dire que les fem mes danſent & ſe divertiſſent e particulier, car elles ne danſen point avec les hommes; mais elle ne ſe réjoüiſſent qu'après avoi couché leurs maris, dont elle prennent un très-grand ſoi quand ils ont bû. Si-tôt qu'un femme s'apperçoit que ſon mar eſt dans un état à ne pouvoir ſe ſoûtenir, elle le porte dans ſon hammock à l'aide de deux ou trois autres femmes. Elles jettent de l'eau ſur ſon corps pour le rafraî- chir, & ne le quittent point qu'il ne ſoit bien endormi. Alors elles vont ſe réjoüir enſemble, & boi- re juſqu'à ce qu'elles ſoient yvres.

Les hommes ne s'écartent ja- mais de leurs maiſons ſans être armez de leur arc, d'une lance, ou

ou d'une hache. Ils vont chasser toutes les fois qu'ils veulent renouveller leur provision de chair. Ils ont souvent des chasses solemnelles où ils vont en grand nombre, & ils tiennent rarement conseil sans faire une partie de chasse dont ils fixent le jour. Ces parties durent deux, trois, huit, vingt jours, suivant la quantité de gibier qui se rencontre. Les femmes en sont presque toûjours, & lors que j'allois à la chasse ils me donnoient une femme pour me servir & porter mon pannier de provisions.

Les femmes portent dans leurs panniers des platanes, Bonanos, yams, potates, & des racines de cassara bien rôties ; mais dans les bois parmi les plantations ruinées, elles trouvent souvent des platanes verds qu'elles apprêtent sur le champ avec les racines. Elles por-

tent aussi de la farine de maiz & des platanes meurs crus pour en faire du Mislaw, avec une calebasse. Les hommes portent des arbalêtes & des fléches, des lances & des haches. Ils vont tous pieds nuds, & par consequent ils sont souvent égratignez dans les bois, mais ils s'en soucient peu. Ils chassent le Pecary, le warrée, le Chicali Chicali, le Corrosou & toute sorte d'autres bêtes ou oiseaux qu'ils rencontrent, à la reserve des Singes & des Dains. Ils mangent tout ce qui se peut corrompre & emportent ce qui peut se conserver. Ils logent toutes les nuits dans l'endroit où ils se trouvent au coucher du soleil, pourvû que ce soit près d'un ruisseau, ou d'une riviere, ou sur le penchant d'une montagne. Ils pendent leurs hammocks entre deux arbres, se couvrent de feüilles de platane

pour ſe mettre à l'abri du vent & de la pluye, & ſont un feu qui dure toute la nuit. Ils ne commencent jamais leur chaſſe que le ſoleil ne ſoit levé, & dès qu'il eſt couché ils la finiſſent. J'ay remarqué une choſe aſſez ſinguliere dans leurs Chiens. Quand ces animaux ont laſſé un Pecary & qu'ils l'ont fait entrer dans une baye, ils l'entourent; & n'oſant ſe jetter ſur lui, ils le mordent par derriere. Ils le tiennent enfermé au milieu d'eux juſqu'à ce que leurs Maîtres ſoient arrivez, & qu'ils les voyent prêts à tirer ſur la bête. Alors ils ſe retirent tous pour éviter les fléches. Auſſi-tôt qu'un Indien a debandé ſon arbaleſte & bleſſé un Pecary, il court à lui pour l'achever à coups de lances. Dès qu'il l'a tué il l'éventre, jette ſes entrailles, lui coupe le nombril, lui croiſe les jambes entre leſquel-

les il paſſe un bâton qu'il met ſur ſes épaules, & le porte ainſi au rendez-vous où il a ordonné à ſa femme de ſe trouver. Quand ils ont pris une bête ou un oiſeau tout vif, ils le percent à coups de fléches, ou avec la pointe de leurs lances pour en tirer tout le ſang, aprés quoi ils le mettent en quartiers. Premierement ils lui coupent la tête. Si c'eſt un Pecary, ils l'échaudent avec de l'eau boüillante; & ſi c'eſt un warrée ils l'écorchent. S'ils ont envie d'en conſerver la chair, ils font un gril de bâtons croiſez l'un ſur l'autre, ils mettent la viande deſſus, & deſſous il y a un fort petit feu qu'ils entretiennent pendant trois ou quatre jours, & qui deſſeche inſenſiblement la chair & la rend comme notre bœuf fumé. Cette venaiſon ſe garde longtems; & quand il n'y en a plus,

ils retournent à la chaſſe.

Ils coupent des tranches de cette viande ſeche, qu'ils mettent dans un petit pot de terre avec des racines de platanes verds, des bananos, ou d'autres choſes ſemblables & quantité de poivre. Ils font cuire le tout enſemble à petit feu ſans jamais le faire boüillir, le pot demeurant couvert pendant ſept ou huit heures ſur la cendre chaude. Ils ne mangent de la viande qu'une fois le jour, c'eſt-à-dire, à midi ; mais pour des bonanos & des platanes, ils en mangent à toutes les heures de la journée. Ils font cuire cette chair dans une calebaſſe qu'ils poſent ſur un gros billot de bois qui leur ſert de table, & ils s'aſſeyent tout autour ſur de petits billots, comme ſur des ſelles. Mais le jour d'un conſeil ou d'une grande Fête, quand il y a beaucoup de monde,

ils font un gril de douze & quelquefois de vingt pieds de long & large à proportion ; ils étendent dessus de grandes feüilles de platanes pour servir de nappe, & chacun a près de lui par terre à sa main droite une calebasse pleine d'eau. Ils avancent le pouce & l'index de la main droite, les portent au plat, & à chaque morceau qu'ils mangent, ils trempent ces deux doigts dans la calebasse d'eau, soit par propreté, soit pour une autre raison. Ils ne mangent pas de pain avec leur viande ; mais quand ils ont une masse de sel, ce que leur paresse rend assez rare, ils en frottent leur langue de tems en tems pour donner plus de goût à leurs morceaux.

Le soleil sert de guide aux Indiens lors qu'ils voyagent. Il les conduit vers l'endroit où ils veulent aller. Mais si par hazard ils

perdent leur route & ſe trouvent deſorientez, ils ont recours aux arbres, ils en obſervent l'écorce, & du côté qu'elle eſt plus épaiſſe, c'eſt le Midi. Ils vont ordinairement par les bois, les marecages & les rivieres, & rarement par des chemins battus. Les hommes, les femmes & les enfans traverſent les rivieres à la nage, ſans avoir beſoin d'abbattre les arbres pour les paſſer; mais ils ſe ſervent de canots ou de radeaux pour les deſcendre.

Lors que quelqu'un leur demande le chemin, ce qui nous eſt arrivé pluſieurs fois en paſſant & repaſſant l'Iſthme, leur maniere de l'enſeigner eſt aſſez extraordinaire. Dès que vous leur avez dit l'endroit où vous ſouhaitez d'aller, ils vous tournent de ce côté-là; & pour ſçavoir quand vous y arriverez, ils marquent à quelque

partie de l'arc que le ſoleil décrit dans leur Hemiſphere, ſelon qu'il eſt haut ou bas, ſoit à l'Orient, ſoit à l'Occident du Meridien, ils vous diront non ſeulement le jour que vous pourrez être où vous voulez vous rendre, mais même ſi ce ſera le matin ou l'aprés-dînée du jour qu'ils vous marquent.

Ils ne diſtinguent les ſemaines, les jours, ni les heures que par des ſignes, & ils ſe font fort bien entendre des Europeans mêmes qui ne ſçavent pas leur langage. Ils ne comptent pas non plus le tems paſſé autrement que par les lunes: Car je me ſouviens que m'entretenant avec Lacenta des ravages faits au Midi par les Eſpagnols; il y a tant de lunes, me dit-il, que cela eſt arrivé.

Ils comptent par un, par dix, & par vingt juſqu'à cent; je ne

les ay jamais entendu compter au-delà. Pour exprimer les nombres, ils tiennent une poignée de leurs cheveux de la main gauche, & la ſeparent avec les doigts de la droite ; & lors qu'ils veulent faire entendre que des choſes ſont innombrables, ils prennent tous leurs cheveux & les remuent.

Quand nous allâmes dans les mers du Sud ſous le Capitaine Scharp, nous étions trois cens trente-ſix ſans compter pluſieurs Indiens de l'Iſthme qui nous accompagnoient ; ils voulurent ſçavoir combien nous étions ; & pour cet effet un de ces Indiens s'aſſit ſur notre paſſage tenant deux poignées de grains de maiz, dont il mettoit un dans ſon pannier à chaque homme qui paſſoit devant lui. Il en avoit déja compté un grand nombre, lors qu'une perſonne de notre compagnie venant à paſſer

tout près de lui, affecta de renverſer ſon pannier & fit tomber ſon bled. L'Indien parut fâché qu'on eût broüillé ſon calcul; neanmoins un de ſes camarades s'écartant un peu d'un chemin étroit par lequel il nous faloit paſſer l'un après l'autre, nous compta tous avec des grains de maiz, & crut avoir fait des merveilles; mais quand les autres Indiens lui demanderent combien nous étions, il ne put le leur dire; car quelques jours après, comme nous arrivions chez les Indiens du Midi, vingt ou trente des plus venerables ſe mirent à nous compter, & notre nombre ſans doute excedant leur Aritmetique, ils ne purent en venir à bout. Ils ſe mirent à diſputer les uns contre les autres avec beaucoup de chaleur, juſqu'à ce qu'un d'entr'eux voûlant finir la diſpute, prit en une

poignée tous ſes cheveux & les remua devant la compagnie, pour leur faire entendre qu'il étoit impoſſible de nous compter. Ce qui les mit tous d'accord.

Ils nomment ainſi les nombres, un, deux, trois, &c.

1.	Conjugo.	Conjugo.
2.	Poquah.	Poquah.
3.	Pauquah.	Pauquah.
4.	Pakequah.	Pakequah.
5.	Eterrah.	Eterrah.
6.	Indricah.	Indricach.
7.	Coogolah.	Coogolah.
8.	Paukopah.	Paukopah.
9.	. . .	
10.	Anivego	Anivego.
11.	Anivego	Conjugo.
12.	Anivego	Poquah.
13.	Anivego	Pauquah.
20.	Toola	Boquah, &c.
40.	Toola	Guannah.

Et ainſi du reſte.

Au dessous de dix ils comptent en nommant une fois seulement le nombre particulier ; mais quand ils disent : Anivego, ou dix, ils frappent des mains une fois ; & pour exprimer douze, treize, &c. jusqu'à vingt, ils disent, Anivego Conjugo, Anivego Poquah, Anivego Pauquah, &c. Lors qu'ils veulent exprimer vingt, ils battent deux fois des mains, en disant : Toola Boquah. Et pour dire vingt-un : Toola Boquah Conjugo. Pour exprimer trente, ils diront en battant trois fois des mains : Toola Boquah anivego ; c'est-à-dire, à la lettre, vingt & dix ; ils continuent de cette maniere jusqu'à cent, battant des mains autant de fois qu'il y a de dizaines.

Dans le tems que j'étois parmi les Indiens de Darien, j'avois peu de peine à les entendre, parce

que je ſçavois aſſez la Langue du haut-païs. Il y a quelque rapport entre ces deux langages, non dans la ſignification des termes, mais dans la prononciation. J'appris donc beaucoup de mots de celui des Dariens ; j'en ay depuis oublié la plus grande partie ; j'en veux dire quelques-uns, le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché de les lire.

Tautah.	Pere.
Naunah.	Mere.
Poonah.	Femme.
Roopah.	Frere.
Bidama Soquah Roopoh ?	Comment vous portez-vous ?
Neenah.	Une fille.
Née.	La lune.
Chaunah.	Aller.
Chaunah Weemacah.	Dépêchez-vous, courez.
Shennorung.	Gros, une grande choſe.

Eechah.	Laid.
Pacecha.	Laid.
Eechah maloo-quah.	Une expreſſion fort mauvaiſe.
Cotchah.	Dormir.
Caupah.	Un hammock.
Eſtchah Cau-pah?	Voulez-vous aller dormir dans le hammock?
Papoonah eetah caupah?	Femme, avez-vous apprêté le hammock?
Doolah.	De l'eau.
Doolah Copah?	Voulez-vous boire de l'eau?
Chicha Copah.	Boiſſon de maiz.
Mamaubah.	Fine, ou belle.
Cah.	Poivre.
Aupah eenah?	Comment appellez-vous ceci?

Après avoir parlé de l'Iſthme

& de toutes les choſes que j'y ay remarquées en le traverſant, je vais reprendre la ſuite de mon voyage dans la mer du Sud de Realeja ſur la côte du Mexique, où M. Dampier & moi nous nous ſéparâmes pour la ſeconde fois dans cette mer. Il accompagna le Capitaine Sevan qui commandoit le Vaiſſeau le ſigne qui faiſoit voile vers l'Oueſt, & je reſtai ſur le bord du Vaiſſeau nommé le Plaiſir du garçon commandé par le Capitaine Davis qui s'en alloit vers le Sud. Ainſi nous les laiſſâmes au port de Realeja, d'où nous ſortîmes le 27. Aouſt 1685. avec trois autres Vaiſſeaux de notre compagnie ; mais nous ne fûmes pas plûtôt en mer que la fievre pourprée ſe mit dans nos quatre Vaiſſeaux ; ce qui nous obligea d'entrer promptement dans le golfe d'Amapalla. Nous

nous arrêtâmes pluſieurs ſemaine dans une petite Iſle où nous deſcendîmes. Nous y fîmes des bara ques pour nos malades qui étoien au nombre de cent trente. Il e mourut pluſieurs. Pour moi quoyqu'obligé par mon miniſtere de leur donner mes ſoins & d'être avec eux à tous momens j'eus le bonheur d'échapper à l contagion. Comme je n'ai pas fai un Journal de ce voyage, je n rendrai pas compte de tout c que nous faiſions chaque jour Je ne parlerai ſeulement que d ce qui peut inſtruire ou diverti mes Lecteurs.

Je dirai donc que pendant notre ſéjour dans l'Iſle les proviſions venant à nous manquer nous allâmes en terre ferme ver le côté du Sud de la baye où nous mîmes pied à terre. Nou marchâmes juſqu'à une rivier

chaud

chaude qu'il nous fallut paſſer dans un Savanah. Elle ſort de deſſous une petite montagne qui n'eſt pourtant pas un volcan, quoyqu'il y en ait pluſieurs ſur cette côte. J'eus la curioſité de ſuivre cette riviere en montant pendant toute une journée. L'eau en étoit claire & profonde. Les exhalaiſons qui ſortoient de deſſous la montagne étoient ſemblables à la fumée d'un pot qui bout, & mes cheveux en étoient moüillez. La riviere continua à fumer fort loin de la montagne, & quelques perſonnes de notre équipage, qui avoient la gratelle, s'y étant baignez en furent gueris, ce que nous attribuâmes à la qualité ſulphureuſe de cette eau. Il y a dans cet endroit une infinité de Loups. Ce ſont les plus hardis que j'aye jamais vûs. Ils s'approchoient de nous de ſi près, qu'ils

nous arrachoient la viande des mains. Ce qu'ils faiſoient impunément; car quoyque nous euſſions des armes à feu, nous n'oſions tirer deſſus de peur que le bruit des coups n'en fît venir d'autres à leurs ſecours. Outre que nous êtions là en fort petit nombre.

Nos malades étant gueris, nous pourſuivîmes notre route vers le Sud, & nous arrivâmes à l'Iſle de Cocos au 5. degré 15. minutes de latitude du Nord. On l'appelle ainſi à cauſe de la quantité de noix de Cocos qu'elle produit. Cette Iſle eſt petite, mais fort agreable. Il y a au milieu une montagne eſcarpée, mais très-haute & environnée d'une plaine toute remplie d'arbres de Cocos. Ils y croiſſent parfaitement bien, parce que le terrain eſt riche & fertile. On en voit auſſi ſur le pen-

chant des montagnes quelques-uns diſperſez en petits boſquets ; mais ce qui contribuë le plus à l'agrément de cette Iſle, c'eſt une très-grande quantité d'eaux fort claires & fort douces, qui deſcendant par pluſieurs endroits du ſommet de la montagne ſe réüniſſent en un profond & large baſſin de figure ronde qui eſt dans le roc. Cette eau n'ayant point de canal pour ſortir du baſſin, ſe répand au dehors & forme des caſcades qui ſe précipitent & tombent dans la plaine. Ce qui joint à la beauté des veuës, à la quantité d'arbres de Cocos, & à la fraîcheur de l'eau qui tempere l'air de ce climat chaud, rend le ſéjour de cette Iſle le plus agreable du monde.

Tout notre équipage en étoit charmé. Nous y remplîmes tous nos tonneaux de cette belle eau douce qui rejaillit dans la plaine ;

& comme nos Vaiſſeaux étoient juſtement à leurs embouchures dans la mer où il y a une bonne rade, c'étoit l'endroit le plus commode que j'aye jamais vû pour faire de l'eau.

Nous y mangions des noix de Cocos tout notre ſaoul, & nous en bûvions le lait avec plaiſir. Mais un jour quelques-uns de nos gens ayant envie de ſe réjoüir, abbattirent une grande quantité d'arbres de Cocos. Ils en cueillirent le fruit & en tirerent plus de quatre-vingt pintes de lait. Puis s'étant aſſis ſur la terre, ils burent une ſi grande quantité de cette liqueur, qu'ils en furent fort incommodez. Ce n'eſt pas qu'elle enyvre; bien loin de leur monter à la tête & de les échauffer, elle leur glaça & engourdit les nerfs, de maniere qu'ils ne pouvoient marcher, ni même ſe tenir debout.

Il fallut que ceux qui n'avoient point été de la Fête les portaſſent à bord où cet engourdiſſement leur dura quatre ou cinq jours.

De là nous continuâmes d'aller au Sud, & nous arrivâmes à une des Iſles de Gallopago qui eſt ſituée juſtement ſous la ligne. Nous y deſcendîmes, & nous y trouvâmes une quantité prodigieuſe de Tortuës de terre, de celles que nous appellons Heccatées. Il n'y a de l'eau douce en cette Iſle que dans un ſeul endroit où ces animaux vont boire. Là nous carenâmes nos Vaiſſeaux. Pendant les premiers jours, nous y vîmes une infinité de Tourterelles & d'autres oiſeaux qui s'y aſſembloient pour boire ; & ils étoient ſi familiers avec nous, qu'ils venoient ſe repoſer ſur nos têtes & ſur nos bras. De ſorte que ſans nous tourmenter à les aller

chercher, nous les prenions ſans peine & les faiſions rôtir. Mais bien-tôt ces animaux s'appercevant que nous abuſions de leur familiarité, ceſſerent de s'approcher de nous, & devinrent ſi ſauvages, qu'avec nos armes à feu même nous n'en pouvions tirer aucun.

On voit dans cette Iſle beaucoup de Guanos, & il y croît une ſorte d'arbres qui a une odeur très-agreable, & qui reſſemble un peu à nos Poiriers ; il eſt pourtant plus gros & rempli d'une gomme très-douce. Nous reprîmes aux Gallopagos cinq cens ballots de farine que nous y avions autrefois laiſſez ſur les rochers ; mais comme les ſacs étoient expoſez à l'air, nous trouvâmes que les Tourterelles & les autres oiſeaux avoient mangé une partie de ce qu'il y avoit dedans.

Après avoir quitté les Gallopa-
;os nous allâmes croiſer les côtes
lu Perou & des Iſles d'alentour.
'e ne fatiguerai point mes Le-
teurs des particularitez de ce
'oyage. Je dirai ſeulement que
ious aſſiegeâmes Gaura, Guacha,
x Piſca que nous prîmes, quoique
ious n'euſſions alors avec notre
/aiſſeau que celui du Capitaine
Knight ; car les deux autres qui
toient partis avec nous d'Ama-
alla nous avoient quittez à l'Iſle
le Cocos. C'étoit dans le mois de
uillet 1686.

Le Capitaine Knight nous ac-
ompagna preſque tout le reſte de
ette année. Nous deſcendîmes
nſemble dans l'Iſle de Gorgonia
our y blanchir notre linge. Il y
des Singes qui ne vivent que
l'huîtres. Ils les peſchent dans les
aſſes eaux ; & pour en tirer le
oiſſon, ils mettent l'écaille ſur

une pierre & la battent avec une autre pierre jusqu'à ce qu'ils l'ayent cassée. Nous allâmes aussi moüiller à la Nasca qui est un petit Port à 15. degrez de latitude au Sud. Cette Isle & plusieurs endroits de cette côte produisent d'excellent vin comme Pisca, & fort abondamment. Ce vin a le goût à peu près du vin de Madere ; on l'apporte du païs d'alentour dans ce Port pour être transporté à Lima, à Panama, & dans d'autres Villes. On le gardera quelquefois plusieurs années à Nasca dans des tonneaux de 16. pintes chacun. Mais ces tonneaux ne sont point fermez comme les nôtres ; ils sont ouverts par en haut & exposez à l'ardeur du soleil le long de la baye parmi les rochers. Chaque Marchand marque ses tonneaux. Nous prîmes une grande quantité de ce vin.

Nous

Nous mîmes auſſi pied à terre à Coquimbo, qui eſt une grande Ville qui a neuf Egliſes. Elle eſt ſituée environ à 29. degrez de latitude au Sud. Nous y jettâmes l'ancre ſur un ſable fort profond dans une vaſte baye, laquelle a une petite riviere qui traverſe cette contrée & ſe jette dans la mer à trois lieuës au-deſſous de la Ville. Les Eſpagnols peſchent de l'or dans cette riviere, dont le ſable auſſi-bien que celui de toute la baye eſt parſemé de parcelles d'or; de maniere que nos hommes en marchant le long des bayes furent couverts d'une pouſſiere d'or, mais trop fine pour qu'ils en puſſent tirer quelque profit, car ce ſeroit un travail infini que de la ſeparer du ſable. J'ay remarqué la même choſe en pluſieurs autres Places le long de ces côtes, où quelques-unes de ces rivieres en-

trent dans la mer en traversant des bayes sabloneuses. Le sable y est doré par cette poussiere : mais ce qu'il y a de plus considerable, c'est que plus haut vers les sources de ces rivieres, on trouve de gros grains d'or.

Nous arrivâmes ensuite à l'Isle de Jean Fernando où nous carenâmes, & où le Capitaine Knight nous laissa, parce qu'il faisoit le principal de son voyage de doubler la terre du feu pour aller dans les Indes Occidentales : pour nous, avec une barque que nous avions prise à Pisca, nous recôtoyâmes vers la ligne & retournâmes sur nos pas.

Après avoir quité John Fernandos, nous poussâmes encore vers le Sud pour nous approcher du Continent jusqu'à la latitude de 39. degrez au Sud tant pour gagner du vent que pour être à

la veuë de la côte. Nous tombâmes d'abord ſur l'Iſle de Mocha laquelle eſt ſituée environ à 38. degrez 20. minutes au Sud, où, manquant d'eau & de proviſion, nous deſcendîmes dans le mois de Decembre 1686. nous y reſtâmes cinq ou ſix jours. Nous y trouvâmes de l'eau & tous les rafraîchiſſemens dont nous avions beſoin. Le païs à la verité eſt bas & plat & la côte ſablonneuſe, mais le milieu eſt une bonne terre qui produit du maiz, du bled, de l'orge, & toute ſorte d'autres fruits. On y voit pluſieurs maiſons qui appartiennent aux Indiens Eſpagnols, & elles étoient alors bien fournies de volaille. Il s'y trouve auſſi des Chevaux : mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt une ſorte de Mouton que les habitans appellent Cornèra de terra. Cet animal a bien environ 4. pieds &

demi de haut. Il eſt ſi utile & ſi aprivoiſé, qu'on le monte comme un Cheval. Il va toûjours l'amble ou le petit galop, & jamais d'autre train lors qu'il porte ſon Cavalier. Il a la gueule faite comme un bec de liévre, la levre fenduë deſſus & deſſous, & la tête ſemblable à celle d'une Gazelle. Il broutte l'herbe de fort près. Ses cornes ſont torſes comme les coquilles d'un limaçon. Il a les oreilles d'un Aſne, & le cou auſſi menu que celui d'un Chameau. Il porte la tête fierement & de la même maniere qu'un Cigne. Il a le poitrail d'un Cheval, les reins d'un Levrier bien taillé, les feſſes & la queuë d'un Dain. Les pieds fort fourchez de même que ceux d'une Brebis; mais en dedans de chaque pied on voit un ongle plus gros que le doigt, mais fort pointu & pareil à celui d'un Aigle. Ces

ongles ſont environ à deux pouces au-deſſus de la jointure du pied, & lui ſervent à monter les rochers. Outre cela ſa chair eſt auſſi bonne à manger que celle du Mouton; il fournit beaucoup de laine. Il en a ſur le dos de douze à quatorze pouces de long; mais celle qui couvre ſon dos eſt plus courte, fort épaiſſe & peu frizée. C'eſt un animal fort doux, & qui rend bien du ſervice, ainſi que je l'ay déja dit. J'ajoûterai même que quelques parties de ſon corps ſont utiles à la Medecine. Nous en tuâmes un que j'ouvris; je trouvai dans ſon eſtomac treize pierres de bezoar, dont il y en avoit de rayées & de differentes figures. Les unes étoient longues comme du coral, d'autres rondes, & d'autres enfin ovales, mais elles étoient toutes de couleur verte en ſortant de l'animal, & enſuite elles devinrent couleur de cendre.

J'en ay encore quelques-unes que je conſerve ſoigneuſement.

Les Eſpagnols nous dirent, que ces animaux leur étoient d'une grande utilité aux mines de Potoſi, pour porter l'argent de là aux Villes Maritimes, entre leſquelles elles ſont; parce que les chemins ſont ſi rudes & ſi remplis de précipices, qu'il ſeroit abſolument impoſſible à toute autre bête & aux hommes même de le tranſporter : mais lors que ces Moutons chargez arrivent aux précipices, les hommes qui les conduiſent les laiſſent là & les abandonnent à leur propre conduite pendant environ 16. lieuës de traverſe, & ne les rencontrent qu'après avoir fait un tour de 53. lieuës. Ces animaux ſe crampo-nent avec les ongles dont j'ai parlé & ſe tiennent ſi fermes dans les endroits les plus eſcarpez, qu'ils peuvent marcher ſeurement où

les Mules & les Chevaux ne pourroient ſe ſoûtenir.

Les Eſpagnols nous dirent auſſi que dans une Ville qu'ils nous nommerent, où il n'y a point d'eau, ces Moutons qu'on charge de deux eſpeces de boucs, vont en chercher tous ſeuls à une lieuë de la Ville, à une riviere dans laquelle ils entrent, ſe couchent & s'agitent juſqu'à ce qu'ils ſentent que les boucs ſont pleins. Après quoi ils s'en retournent comme s'ils étoient conduits. On les accoûtume à cela ſans peine. Mais les Eſpagnols ajoûterent, qu'on ne pouvoit contraindre ces animaux à travailler quand il n'eſt pas jour. Lors qu'ils ſont une fois couchez, on a beau les battre, on ne peut les faire relever. Ils crient & ſe plaignent du mal que vous leur faites ſans ſe mettre en fureur.

Nous allâmes de l'Isle de Mocha au Continent en voguant le long de la côte de Chily, & envoyant souvent notre canot à terre, jusqu'à ce que nous arrivâmes à Copajapo, qui est environ à 26. degrez de latitude au Sud. Là manquant d'eau, nous descendîmes pour voir si nous pourrions trouver cette riviere que l'on nomme la riviere de Copajapo. Aussi-tôt que nous fûmes à terre nous montâmes une montagne dans l'esperance de la découvrir de dessus le sommet; mais contre notre attente nous ne vîmes qu'une autre montagne fort haute, & après celle-là nous en trouvâmes encore une autre, ensorte qu'avant que nous pussions gagner la cime de la troisiéme montagne, les forces me manquerent, & je fus obligé de boire de mon urine pour soulager un peu l'ardente

ſoif qui me conſumoit. Quand nous y fûmes arrivez, nous nous aſſîmes pour nous repoſer à l'ombre d'un rocher eſcarpé. L'endroit où nous étions aſſis, étoit couvert de ſable & de coquilles de mer de diverſes figures. Neanmoins il eſt conſtant qu'il n'y a point de poiſſons à coquille ſur toute cette côte ; ce qui nous cauſa d'abord une extrême ſurpriſe ; mais regardant autour de nous pour voir ſi nous n'appercevrions pas la riviere, qu'à notre grand regret nous ne découvrîmes point ; nous remarquâmes une prodigieuſe quantité de coquilles au bas de tous les rochers ; nous jugeâmes que les vents les avoient jettées d'en-haut ; & ce qui nous confirma dans cette opinion, c'eſt que parmi les maſſes de pierre & ſur les rochers nous en trouvâmes une infinité de pareilles.

A l'égard de la riviere de Co-
pajapo, que nous étions fort éton-
nez de ne pas découvrir, les Ef-
pagnols nous aprirent que dan
un certain tems de l'année le fo-
leil en fondant les neiges des mon
tagnes qui font fort avant dans le
païs, formoit cette riviere. Ce
qui eft très-poffible ; car je n'ay
jamais vû pleuvoir fur toute la cô-
te de Chily & du Perou. Nous
avons bien vû quelquefois des nua-
ges fur les fommets des montagnes
pendant que nous allions le long
des côtes ; & il me fouvient qu'-
une fois étant à Arica, des nuées
qui environnoient les montagnes
nous empêcherent d'en apperce-
voir le fommet qu'on découvre
fort bien en d'autres tems. Il pleut
apparemment dans les montagnes;
mais à Arica & fur toutes les cô-
tes voifines, les Efpagnols qui y
demeurent nous ont affûré qu'il

n'y pleuvoit jamais. Je ſuis auſſi deſcendu à la riviere d'Ylo. Nous n'y trouvâmes que très-peu ou point d'eau, ce que nous attribuâmes au tems où nous étions ; car dans d'autres ſaiſons il y en a beaucoup, quoiqu'il n'y tombe pas plus de pluyes qu'à Arica. Il ne pleut que fort avant dans le païs ; mais en récompenſe ils ont de très-fortes roſées.

La côte de Copajapo eſt nuë & ſterile, & n'eſt pas autrement le long du Perou & de Chili. On n'y découvre rien que du ſable & des rochers tous nuds ; & il n'y a ni arbres, ni herbe, ni aucune verdure, ſi ce n'eſt dans quelque valée. Nous n'y avons remarqué non plus aucune ſorte d'oiſeaux, ni d'animaux ; pas même aucuns veſtiges d'hommes, ſi ce n'eſt quelque petit Village, ou quelque mauvais Port qui n'a pas aſſez

d'eau, à moins que ce ne ſoit dan
la haute marée, pour porter un
petite barque. D'ailleurs on n'
trouve point de rafraîchiſſemens
ni rien dont on pourroit avoi
beſoin.

Comme il n'y avoit point d'ea
à Copajapo, nous fûmes oblige
de nous remettre en mer & d'alle
le long de la côte juſqu'à Arica qu
eſt une Ville du Perou commo-
dément ſituée, & entre 18. & 19
degrez de latitude au Sud. On y
porte l'argent de Potoſi, & on l'y
embarque pour Panama, parce
que le Port en eſt aſſez bon. Il a
une rade & une petite Iſle devant
lui qui le défendent contre la fu-
reur de la mer qui s'enfle là hor-
riblement, & qui roulant ſans
ceſſe des flots impetueux, va frap-
per violemment la côte qui eſt
eſcarpée & fort haute, mais plus
baſſe que les montagnes qui ſont

plus avant dans le païs. On ne ſçauroit aborder nulle part autour d'Arica, il faut aller deſcendre à Arica même, qui eſt bâtie ſur le bord d'une petite riviere ; mais on n'y peut pas prendre de l'eau, parce qu'outre que ſon embouchure eſt embarraſſée de rochers pointus, la mer monte dedans & corrompt par ſes eaux ſallées la douceur des ſiennes.

Nous fîmes une deſcente à Arica. Nous pillâmes la Ville où nous rencontrâmes peu de reſiſtance. Nous y prîmes quelques Cochons, de la volaille, du ſucre & du vin. J'y étois deſcendu autrefois avec le Capitaine Scharp ; mais on nous y reçût alors fort mal, & nous y perdîmes beaucoup de nos gens. Nous fûmes plus heureux cette derniere fois, car on ne nous tua perſonne, & nous eûmes le tems de piller à notre aiſe. Je me

souviens que nous entrâmes da
une maison que nous trouvâm
pleine d'écorce de Quinquina
mais je croi l'avoir déja dit ai
leurs.

Nous allâmes prendre de l'ea
fraîche dans la riviere d'Ylo,
nous nous avançâmes dans la va
lée qui porte son nom, où il y
de l'huile d'olive, des figues, d
sucre & des oranges douces, & j
ne sçai combien d'autres frui
d'especes diferentes. On y voit u
moulin à huile, & deux ou tro
à sucre. C'est la plus belle vallé
que j'aye vûë sur les côtes du Pe
rou, & la plus fertile, quoiqu'ell
ne soit humectée que par les ro
sées qui y tombent toutes les nuits
& que par les eaux de la petit
riviere d'Ylo, que les habitan
font couler dans leurs terres pa
quelques canaux.

En faisant voile le long de cet-

te côte nous y avons souvent relâché pour faire de l'eau & pour chercher d'autres provisions. Un jour que la faim nous pressoit, M. Smallbones rencontrant sur le rivage quelques Ecrevisses de mer les mangea toutes cruës, avec de certaines herbes noires qui croissent dans la mer. Mais les autres personnes de notre compagnie, quoiqu'aussi affamées que lui, ne furent pas tentées d'en faire autant. Nous nous avançâmes dans le païs pour chercher quelque nourriture moins mauvaise, & le Ciel nous la fit trouver. Nous apperçûmes au bas d'une montagne, dans un endroit où il y avoit un peu d'herbe, un Cheval maigre & malade. Nous le tuâmes promptement, le mîmes en piece, & après avoir fait du feu avec des herbes de la mer, nous commençâmes à le faire rôtir ; mais

nous n'eûmes pas la patience d'at-
tendre qu'il le fût, & il étoit à
peine échauffé, que nous le man-
geâmes tout entier, à la reserve
des boyaux que nous emportâmes
dans le Vaiſſeau pour en faire un
ſecond feſtin, quand le cœur nous
en diroit.

Je ne prétens pas faire mention
de tous les lieux où j'ay abordé le
long de ces rivages, pendant que
j'étois avec le Capitaine Davis ;
mais je ne veux point obmettre
deux choſes qui paroîtront fort
particulieres au Lecteur. La pre-
miere, c'eſt qu'étant deſcendus à
Vermejo à 10. degrez de latitude
au Sud avec trente hommes d'é-
quipage pour chercher des rafraî-
chiſſemens, nous montâmes une
baye ſablonneuſe, & vîmes avec
épouvante qu'elle étoit durant
quatre lieuës toute jonchée de
corps morts d'hommes, de fem-
mes

mes & d'enfans. Tous ces cadavres paroiſſoient frais ; mais lors qu'on venoit à les toucher, on les trouvoit auſſi ſecs & auſſi legers qu'une éponge ou qu'un morceau de liege. Nous apperçûmes bientôt une fumée, vers laquelle nous étant avancez, nous rencontrâmes un vieillard Eſpagnol qui cherchoit quelques herbes ſeches pour cuire quelques poiſſons que ſa compagnie avoit peſchez, car il étoit d'une barque de peſcheurs que nous remarquâmes aſſez près de là. Nous lui fîmes pluſieurs queſtions en Eſpagnol ſur les lieux où nous étions & ſur les corps morts qui couvroient une ſi grande étenduë de païs. Il nous répondit dans ces termes : Ce terroir où vous êtes & qui ne produit rien preſentement, a été autrefois bien vert, très-fertile & fort cultivé. La Ville de Vormia

a été habitée par des Indiens qui étoient en si grand nombre, qu'ils auroient pû se donner un poisson de main en main durant vingt lieuës depuis la mer jusqu'au séjour de l'Incas leur Roy. La riviere a été fort profonde & le courant très-rapide; & puisque vous souhaitez d'apprendre pourquoi cette terre est couverte de cadavres: Vous sçaurez que les Espagnols étant venu mettre le Siege devant la Ville de Vormia, les Indiens plûtôt que de demeurer à leur merci, aimerent mieux se donner eux-mêmes la mort. C'est pourquoi ils vinrent dans cette baye se creuser des tombeaux dans le sable où ils s'enterrerent tout vifs. Les hommes ont encore des morceaux d'arcs rompus, & les femmes leurs quenoüilles, sur lesquelles il paroît du fil de cotton.

Voilà ce que nous dit ce vieil-

lard & ce que nous écoutâmes avec étonnement. Je portai dans notre Vaiſſeau un de ces corps morts. C'étoit celui d'un garçon de neuf ou dix ans ; j'avois deſſein de l'emporter en Angleterre par curioſité ; mais le pilote & tous les matelots m'obligerent de le jetter à la mer, me diſant par un eſprit de ſuperſtition ridicule, que tant qu'il y auroit un cadavre dans le Vaiſſeau , la bouſſole ne montreroit pas juſte.

Cet endroit eſt un fond rempli de collines & de vallées de ſable. Nous y vîmes le lit d'une petite riviere , mais il étoit alors ſans eau.

La ſeconde choſe ſinguliere que j'ai à rapporter ; c'eſt ce que nous remarquâmes auprès de Santa , petite Ville au huitiéme degré 40. minutes de latitude au Sud. Ayant mis pied à terre pour marcher vers

Santa qui eſt environ à trois milles de la mer, nous paſſâmes ſur une montagne & dans la vallée qui eſt entre elle & la Ville, nous apperçûmes trois Vaiſſeaux de cent tonneaux chacun, à quelque diſtance l'un de l'autre, & entierement ruinez. Notre ſurpriſe ne fut pas mediocre à cette veuë, & nous ne pouvions nous imaginer comment ces Navires pouvoient ſe trouver là : mais quand nous fûmes près de la Ville, un Indien que nous rencontrâmes & à qui nous fîmes des queſtions, nous
» dit, qu'il y avoit environ neuf
» ans que ces trois Vaiſſeaux étoient
» à l'ancre dans la baye, qui eſt un
» lieu fort ouvert & qui peut avoir
» cinq ou ſix lieuës d'étenduë d'un
» point à l'autre : qu'il étoit ſurve-
» nu un tremblement de terre qui
» avoit pouſſé les eaux & les avoit
» éloignées du rivage à perte de

veuë; mais que vingt-quatre heu- «
res après ces mêmes eaux étoient «
revenuës en roulant avec tant de «
violence vers le rivage, qu'elles «
avoient emporté ces Vaiſſeaux «
par-deſſus la Ville, qui étoit «
alors ſituée ſur cette montagne «
que nous avions traverſée, & les «
avoient jettez dans la vallée. Il «
ajoûta même que ce tremble- «
ment avoit détruit la meilleure «
partie de la Province le long de «
cette côte. Le rapport de cet In- «
dien nous fut confirmé dans Santa par le Curé & par pluſieurs autres habitans.

De Santa nous allâmes en quelques autres endroits que je paſſe ſous ſilence, parce que je n'y ay rien remarqué qui merite d'être raconté, & nous regagnâmes enfin les Gallopagos ſous la ligne où nous reſolûmes de faire tous nos efforts pour ſortir de ces mers.

Pour cet effet nous retournâmes
vers le Sud, déterminez à ne relâ-
cher nulle part qu'à l'Isle de Jean
Fernando. Pendant que nous en
prenions la route, un jour sur les
quatre heures du matin, que nous
étions à la latitude de 12. degrez
30. minutes au Sud, & environ
à 150. lieuës de la terre ferme
d'Amerique, notre Vaisseau &
notre barque sentirent une se-
cousse si terrible que tout l'équi-
page en fut consterné. Nous crû-
mes avoir donné contre un ro-
cher, & notre perte nous paroif-
sant certaine, chacun dejà com-
mençoit à se préparer à la mort.
Effectivement la secousse avoit
été si violente, qu'elle avoit fait
sauter les canons de leurs affusts
& jetté plusieurs personnes hors
de leurs bransles. Le Capitaine
Davis même qui avoit la tête sur
un canon en fut culbuté. La mer

qui paroît verte ordinairement étoit alors d'une couleur blanchâtre, & l'eau que nous puisâmes pour l'usage du Vaisseau, étoit mêlée d'un peu de sable, ce qui nous fit croire d'abord que nous étions proche de quelque baye sablonneuse; mais aprés avoir sondé, nous jugeâmes que c'étoit quelque tremblement de terre. Nous n'avions pas tort de faire ce jugement; car peu de tems après nous apprîmes qu'il y avoit eu un horrible tremblement de terre à Callao, qui est le lieu d'ancrage devant Lima, que la mer s'étoit retirée si loin du rivage, que pendant quelques momens l'eau avoit disparu, & que bien-tôt elle étoit revenuë avec tant de rapidité, qu'elle avoit emporté à une bonne lieuë dans le païs les Vaisseaux qui s'étoient trouvez à la rade de Callao; qu'elle avoit submergé la

Ville de Callao avec le fort quoi
que bâti ſur une colline, & noy
les hommes & les animaux pen
dant cinquante lieuës le long d
rivage, qu'elle avoit même en
dommagé la Ville de Lima, quo
qu'elle ſoit à ſix mille dans le pa
& éloignée d'autant de la Ville d
Callao. La nouvelle de cet étran
ge tremblement de terre achev
de nous faire croire tout ce qu'o
nous avoit raconté de celui d
Santa.

Après nous être remis de no
tre frayeur, nous pourſuivîme
notre chemin vers le Sud, tiran
Sud-Eſt vers l'Eſt juſqu'à 27 de
grez 20. minutes au Sud. Envi
ron deux heures avant le jour
nous nous trouvâmes auprès d'un
petite Iſle baſſe & ſabloneuſe
nous nous en apperçûmes par l
bruit que faiſoient les eaux en bat
tant le rivage. Les metelots crai
gnan

gnant d'échoüer ſur la côte, demanderent au Capitaine permiſſion de tourner le Vaiſſeau & de s'éloigner de terre juſqu'à ce qu'il fût jour. Le Capitaine, qui en voyoit auſſi-bien qu'eux les conſequences, y conſentit. Ainſi nous nous tinmes en pleine mer, & lors que le jour parut nous nous approchâmes du rivage. Nous trouvâmes en effet que c'étoit une Iſle plate & ſabloneuſe, ainſi que nous l'avions penſé la nuit; & comme l'air n'étoit obſcurci d'aucun nuage, nous la vîmes à notre aiſe. Du côté de l'Oueſt, à 12. lieuës de nous ou environ, nous découvrîmes une ſuite de terre ferme que nous primes pour des Iſles, parce qu'elle nous ſembloit de tems en tems interrompuë. Elle pouvoit contenir 15. ou 16. lieuës de long. Il en venoit quantité d'oiſeaux vers nous, & j'au-

rois ſouhaité de m'avancer dan
le païs en les pourſuivant ; mai
le Capitaine ne voulut pas l
permettre. Cette Iſle baſſe eſ
éloignée de Copajapo de 500
lieuës du côté de l'Eſt & de 600
des Gallopagos ſous la ligne.

Eſtant revenus delà dans l'Iſl
de Jean Fernando ſur la fin d
l'année 1687. nous y nettoyâme
notre Vaiſſeau, & aprés avoir lâ
ché notre barque, nous allâmes
Mocha dans le deſſein d'y prendr
quelques Moutons pour le voya
ge que nous voulions faire autou
de la terre du feu ; mais nous n'e
vîmes aucun, les Eſpagnols ayan
tout détruit & enlevé les Mou
tons, les Chevreaux & tous les au
tres animaux de Mocha. Nous fî
mes voile auſſi-tôt vers Sainte Ma
rie pour y chercher des proviſion
C'eſt une Iſle à 37. degrez a
Sud. Nous fûmes aſſez malheu

reux pour trouver cette Iſle ruinée comme la precedente ; enſorte que nous fûmes obligez de nous contenter des proviſions que nous avions apportées des Gallopagos, leſquelles conſiſtoient en farine, maiz, hecatée ou chair de Tortuës ſalée, avec la graiſſe que nous en avions tirée & miſe en lard, & en 60 jars d'huile. Les Eſpagnols avoient même envoyé des chiens dans l'Iſle de Jean Fernando pour en détruire les Chévres, afin de nous faire manquer de proviſions.

Trois ou quatre perſonnes de notre Vaiſſeau ayant perdu au jeu tout ce qu'ils avoient d'argent, & ne voulant pas s'en retourner de ces mers auſſi pauvres qu'ils y étoient venus, reſolurent de reſter dans l'Iſle de Jean Fernando, & d'y attendre que quelques autres pirates paſſaſſent

par-là. Nous leur laissâmes une petite barque, une marmite, des haches, de grands coûteaux, du maiz, & d'autres choses qui leur étoient necessaires. J'ay appris depuis ce tems-là qu'ils ont planté de ce maiz, qu'ils ont apprivoisé des chévres, & qu'ils ont vêcu de poisson & d'une sorte d'oiseau gris & de la figure de nos poulets qui fait des trous en terre comme les lapins, pour s'y cacher pendant la nuit, & qui va le jour à la chasse aux poissons; car cet animal est un oiseau d'eau, qui a le goût de poisson, mais qui est très-délicat après avoir été un peu enterré.

Etant prêts à sortir de cette mer pour doubler la terre du feu environ trois semaines avant que d'avoir passé le Cap Horn, que nous ne vîmes point, attendu que nous étions montez vers le Sud

jusqu'à 62. degrez 45. minutes, nous fûmes battus d'une tempête horrible. Nous ne sçavions pas trop bien quelle route nous devions tenir ; parce que nous n'avions pas de fort bons pilotes. c'étoit dans le plus haut de l'été de ce païs ; car, autant que je m'en puis souvenir, ce fut le jour de Noël 1687. lors que nous fûmes à la hauteur du Cap Horn, nous sortîmes de la mer du Sud, & pointant vers le Nord, nous aperçûmes plusieurs Isles de glace les unes d'une demie lieuë, les autres d'une, & de deux lieuës ; mais un jour côtoyant la plus grosse, nous jettâmes la sonde ; & ne trouvant point de fonds, nous jugeâmes avec raison qu'elle étoit à flot, & qu'elle étoit peut-être autant enfoncée dans l'eau, qu'elle paroissoit au dehors. Je n'ay point vû de ces sortes d'Isles dans

la mer du Sud ; elles étoient si claires pendant la nuit, que nous pouvions nous en écarter ſans peine ; mais il y en avoit auſſi ſous l'eau, & il ne nous étoit pas poſſible d'éviter celles-là qui heurterent ſouvent notre Vaiſſeau. Il n'en fut pas pourtant endommagé. Nous ne pouvions nous tenir long-tems ſur le tillac, parce qu'il nous venoit de ces montagnes de glace un vent que nous trouvions d'autant plus froid que nous venions d'un païs fort chaud.

Pendant tros ſemaines que nous fûmes au Sud du Cap Horn, le tems fut ſi orageux, le ſoleil & les étoiles ſi obſcurcies, que nous ne pouvions obſerver notre latitude. Cependant il nous ſembla que nous étions à 63. degrez ou environ au Sud ; ce qui eſt l'endroit le plus eloigné où ayent jamais été les Europeans au Sud, & peut-

être perſonne. Quand nous nous vîmes à 62. degrez 30. minutes, nous crûmes devoir retourner au Nord vers les mers Ethiopique & Atlantique, & nous nous mîmes auſſi-tôt au Nord-Eſt ; nous tinmes cette route pendant pluſieurs jours. Par ce moyen étant venus dans la latitude de la riviere de la Plata vers laquelle nous croyons faire voile, nous comptâmes que nous étions environ à 100. lieuës de terre ; mais dans le tems que nous avions cette penſée, nous en étions encore éloignez de plus de 500. lieuës. Aprés en avoir fait près de 200. vers l'Oueſt dans la même latitude, ſans trouver terre, nous en fûmes allarmez. Nous crûmes avoir pris une fauſſe route ; & comme nous manquions de proviſion & principalement d'eau, nous comprîmes tout le danger que nous courions. Heu-

reuſement il ſurvint une groſſe pluye qui dura tout un jour. Nous ne perdîmes pas une goutte de l'eau qui tomba ſur notre Vaiſſeau, & nous en remplîmes pluſieurs tonneaux ; ce qui ranima notre eſperance & nous donna un peu de courage ; mais lorſque nous eûmes fait environ 450. lieuës dans cette latitude ſans découvrir la terre, nous perdîmes patience, & nous fûmes prêts à nous battre les uns contre les autres. La pluſpart des matelots vouloient qu'on changeât de route, diſant que celle que nous tenions étoit abſolument fauſſe ; mais le Capitaine Davis & M. Knott Patron du Vaiſſeau s'oppoſans à cet avis demanderent avec inſtance qu'on la gardât encore deux jours. Les matelots, quoyque naturellement fort opiniâtres, cederent au Capitaine & au Patron & n'eu-

rent pas lieu de s'en repentir ; car le lendemain un petit vent d'Oüeſt attira ſur notre Vaiſſeau, quelques ſauterelles & autres inſectes volans ; ce qui nous fit juger que la terre ne devoit pas être fort loin de nous. On paſſa dans un moment de la douleur à la joye, & on regarda les ſauterelles comme une marque aſſurée de la bonté de Dieu, qui nous les avoit envoyées pour prévenir notre perte. Effectivement ſans cela nous aurions changé de route, preſque tout l'équipáge croyant fermement être dans la mer du Sud ; & nous nous ſerions perdus indubitablement.

Mais nous ſuivîmes le petit vent qui nous avoit amené les inſectes, & nous découvrîmes terre un peu au Nord de l'embouchure de la Plata. Nous y allâmes deſcendre pour faire de l'eau & chercher des

provisions, dont il y en a de toutes sortes dans cette contrée. Nous y rencontrâmes un assez grand troupeau de Cochons de mer. Quelques-uns d'entre nous se posterent en haye avec leurs fusils sur un passage qui conduisoit à une montagne, pendant que les autres allerent fondre avec leurs sabres sur ces bêtes que nous prenions pour des Cochons de terre ; mais ces animaux s'enfuyant à leur approche, enfilerent contre notre attente le chemin du rivage, se jetterent tous dans la mer & disparurent. Nous fûmes fâchez d'avoir laissé échapper une si belle proye ; nous tuâmes toutefois deux de ces Cochons le lendemain & nous les portâmes à bord. Leur chair a le même goût que celle des autres Cochons, excepté qu'elle sent un peu le poisson, & leur poil est plus rude que celui des Veaux Marins.

Ils ont des nageoires écaillées & ſont tous noirs. Il y a dans le païs de fort bonne eau, point d'hommes, beaucoup de bêtes fauves, de Cerfs & d'Autruches.

Nous y avons vû une très-grande quantité d'animaux de la derniere eſpece, & trouvé une infinité de leurs œufs ſur le ſable; car elles les laiſſent à terre, & on dit qu'elles n'en prennent aucun ſoin. Elles ſont couvées par le ſoleil; & les petits, dès qu'ils ſont éclos, ſuivent le premier animal qu'ils rencontrent. J'ay vû une troupe de jeunes Autruches ſuivre un de nos camarades. Les vieilles Autruches ſont fort graſſes en cet endroit, leurs cuiſſes ſont groſſes comme celles d'un homme. Leur chair eſt dégoûtante. C'eſt une nourriture groſſiere & fort mauvaiſe. Il y a des gens qui croyent que l'Autruche ſe nourrit de fer.

Mais pour moi, je m'imagine qu'-elle n'avale du fer que comme nos pigeons qui mangent de petits cailloux ſeulement pour faire la digeſtion, & afin qu'ils ſervent de meules pour broyer la nourriture dans leurs eſtomacs. Les Autruches avalent à la verité des cloux, des pierres, ou quelques autres choſes dures qu'on leur jette; mais elles rendent ces choſes comme elles les ont avalées.

Après nous être remis en mer, nous côtoyâmes le Breſil, & delà nous allâmes vers les Iſles des Caribes où nous rencontrâmes Monſieur Edwin Carter dans une chaloupe de Barbade. Il nous apprit la nouvelle de la Proclamation du Roy Jacques qui rappelloit les Boucaniers & leur pardonnoit. Nous prîmes enſemble le chemin de la riviere de la warre que nous montâmes juſques dans la Penſil-

vanie à la Ville de Philadelphia où j'arrivai dans le mois de May 1688.

J'y demeurai pendant quelque tems, après quoi je deſcendis la riviere de la warre juſqu'au Port d'Apokunnumy avec le Capitaine Davis & Jean Hingſon. Nous y chargeâmes nos coffres & nos hardes ſur des chariots, & paſſâmes une petite langue de terre pour nous rendre à la riviere de Boheme qui ſe décharge dans la grande baye de Chiſapeck à la pointe de Confort dans la riviere de Jacques en Virginie. J'avois reſolu de m'établir en cet endroit; mais il s'y éleva des troubles qui m'obligerent à m'en retourner en Angleterre en 1690.

Peu de jours après mon retour, je rencontrai le Capitaine de la Tartane Eſpagnole que j'avois vûë au Quay de la Sonde. Il par-

loit très-bien Anglois. Il me dit que le Capitaine qui l'avoit pris, l'avoit amené à Londres, où il attendoit que sa famille qui étoit une des plus considerables de Lima, Capitale du Perou, lui envoyât de quoi se racheter. Comme j'avois contracté avec lui une amitié particuliere au Quay de la Sonde, où je l'avois gueri d'une blessure très-dangereuse, nous fûmes bien-aise de nous revoir. Nous nous entretinmes de nos voyages, & s'il parut prendre quelque plaisir à m'entendre, j'en eus bien davantage à l'écouter. Il me conta comment il avoit fait naufrage au Port de la Caldera, & me fit une description de la nouvelle Espagne. Je trouvai les choses qu'il me dit si curieuses & en même tems si instructives, que je le priai de me les donner par écrit. Il ne voulut pas me re-

fuſer cette ſatisfaction ; il les mit par ordre & en compoſa un petit ouvrage qu'il m'envoya. Je croi que le public ne me ſçaura pas mauvais gré de lui en faire part.

JE ſortis de Los Rayes autrement de Lima, en 1678. pour me rendre à Calao & m'y embarquer ſur une Fregate que je devois commander. Elle étoit chargée de farines, de fruits, d'un grand nombre de caiſſes & de confitures ſeches & liquides pour Panama, où nous arrivâmes fort heureuſement le 6. May deux jours avant la Pentecôte. Delà voulant aller prendre d'autres marchandiſes à la Caldera, Port ſitué dans la Province de Coſta-rica Evêché de Nicaragua, j'en pris la route avec divers paſſagers que j'avois ſur mon bord. Nous mîmes à la voile

le 10. May ; & croyant arriver à l'ordinaire en moins de neuf jours à la Caldera, nous nous trouvâmes au bout de quinze obligez de jetter l'ancre à l'embouchure de la riviere de Manglarés, qui descend de Chiriqui, haute montagne fameuse par ses mines d'or. Là je descendis avec quelques personnes de l'équipage pour aller aux provisions qui commençoient à nous manquer. Tout le monde convenoit, veu l'endroit où nous étions, qu'il suffisoit d'en prendre pour huit jours, mais à tout évenement j'en pris sur mon compte pour un mois ; & ces provisions consistoient en veaux, cochons, volaille, en quelques fruits du païs, & en maiz.

Nous étant remis en mer, nous fûmes extrêmement battus des flots durant les huit jours que nous avions compté devoir nous suffire

ſuffire pour arriver au Port où nous voulions nous rendre ; & le neuviéme ſur les quatre heures du ſoir nous fûmes aſſaillis d'une furieuſe bouraſque ; & ſans pouvoir nous en défendre, l'orage & la marée nous pouſſerent ſur une côte ſi remplie d'écueils, que ſi nous euſſions été jettez une portée de mouſquet plus avant, le Vaiſſeau ſe ſeroit indubitablement briſé en mille pieces, & nous aurions tous peri, parce qu'il n'y avoit aucune plage ſur cette côte qui étoit toute eſcarpée de rochers. Pour nous délivrer d'un danger ſi preſſant, nous jettâmes au plûtôt la chaloupe en mer, & tâchâmes de remorquer en pleine mer la Fregate à l'aide de huit rameurs des plus vigoureux. Nous y travaillâmes avec tant de concert & de diligence, que nous en vinmes enfin à bout. Mais comme tout ce que

nous avions ſouffert pendant la tempête, & l'effort que nous avions fait pour nous tirer de ce dernier peril, nous avoit fort fatiguez, nous tombâmes dans une ſi grande nonchalance, que vers le minuit, ſans ſçavoir comment, le Vaiſſeau par la mauvaiſe garde qu'on y faiſoit, paſſa parmi des écueils, & porta ſur l'un d'entr'-eux en gliſſant avec tant d'impetuoſité, que tous les ſabors du côté de Babor en furent briſez.

Au bruit que nous en oüîmes, nous nous crûmes perdus; nous imaginant avec aſſez de raiſon que la quille avoit touché, mais nous ne pûmes nous en éclaircir ſur le champ, parce qu'il faiſoit une obſcurité à ne pouvoir rien diſcerner. C'eſt pourquoi nous paſſâmes le reſte de la nuit dans une étrange inquietude, quoique l'orage ſe fût diſſipé. Heureuſement

le jour étant venu, nous connûmes que nous avions eu plus de peur que de mal ; & le vent nous ayant paru favorable, je fis rehausser les voiles. Neanmoins nous n'en joüîmes pas long-tems, car dans les quatre jours suivans il changea plus de six fois. Enfin après avoir bien tournoyé de côté & d'autre, nous nous retrouvâmes à l'embouchure de la même riviere que l'autre fois.

Tous les passagers n'en furent pas si fâchez qu'ils l'auroient été dans une autre conjoncture, parce que les vivres leur ayant manqué, il y avoit déja trois jours qu'ils ne se nourrissoient que de la petite part que je leur faisois de mes provisions. Il falut donc mettre pied à terre une seconde fois. De peur de retomber dans le même inconvenient, ils se munirent pour quinze jours de la

même eſpece de vivres, & apporterent auſſi pluſieurs fruits de platanes qui ſont délicieux quand ils ſont meurs & verts, étant cuits ſous la cendre chaude ils ſervent de pain dans la neceſſité & ne ſont pas d'un mauvais goût. Pour moi, je pris encore des proviſions pour un mois, aimant mieux en avoir de reſte que de m'expoſer à en manquer.

Nous remîmes donc à la voile, & nous arrivâmes à la pointe du Cap de Borica, mais nous n'en fûmes pas plus avancez, car il ſurvint un calme qui nous retint vingt-deux jours en cet endroit. Il duroit depuis l'aube du jour juſqu'au coucher du ſoleil, & alors un petit zephir s'élevant, nous faiſoit naviger pendant toute la nuit avec un tems aſſez favorable; mais les courans contraires qui regnent ſur ces côtes nous fai-

ſoient plus reculer en une heure que nous n'avions avancé en ſix ; de ſorte que ſi-tôt que le jour commençoit à paroître, l'homme qui veilloit à la hune s'écrioit avec de grandes démonſtrations de joye ; *Terre Terre* ; mais le jour devenant plus clair, chacun reconnoiſſoit que cette terre étoit la pointe de Borica d'où nous étions partis à l'entrée de la nuit, ce qui nous mettoit au deſeſpoir. Cependant, comme nous ne pouvions remedier à ce malheur, nous tâchions de nous en conſoler en nous occupant à diverſes choſes : les uns à la peſche, les autres à la lecture ; d'autres ſe baignoient dans la mer ; mais nous paſſions tous la plus grande partie de notre tems à nous entretenir de notre infortune, tantôt en lamentant outre meſure, & tantôt ne pouvant nous empêcher d'en rire. Com-

me nos vivres avoient été consumez pendant un si long calme, nous nous vîmes dans la necessité de faire une troisiéme descente. J'étois d'avis que nous retournassions à Panama ; mais le pilote, & les mariniers assurant qu'avec le moindre vent favorable, nous arriverions en quatre ou cinq jours à la Caldera, j'eus la complaisance de ceder à leur sentiment. Nous revirâmes donc & allâmes renouveller encore nos provisions à l'embouchure de notre fleuve de Chiriqui. Nous en prîmes plus que les autres fois; après quoi nous étant remis en mer, nous arrivâmes en huit jours de navigation à la veuë de l'Isle du Cagno; d'où les matelots dirent qu'en deux jours nous nous rendrions au Port tant desiré de la Caldera. Mais comme les hommes sont sujets à se tromper dans

C'est-à-dire, l'Isle du Chien.

leurs jugemens, il arriva que le tems qui étoit clair & ſerain changea tout-à-coup. Le ſoleil venoit de ſe coucher, lorſque le pilote fit baiſſer les voiles, craignant la tempête dont nous menaçoit une petite nuée qui s'approchoit, & qui ne fut pas plûtôt ſur nous, que s'étendant & ouvrant ſon ſein, elle verſa ſur la Fregate des torrens de pluye, éclairant & tonnant d'une maniere à cauſer de l'épouvante aux plus intrepides. Il ſe faiſoit un mêlange de lumiere & d'obſcurité qui nous frappant d'horreur, ne laiſſoit pas de nous aider en quelque ſorte, parce que les éclairs qui nous environnoient de toutes parts nous éclairoient à faire notre manœuvre ; mais cette manœuvre ne nous ſervant pas beaucoup, nous prîmes le parti de laiſſer voguer au gré du vent & des eaux notre miſerable Bâ-

timent, ſans nous fatiguer d'un travail inutile. L'orage ceſſa, & le jour vint; mais comme il étoit encore trouble, & que la même nuée nous couvroit toûjours, nous ne pouvions nous promettre du beau tems. Le pilote voulut tâcher de découvrir à quelle hauteur nous étions; mais quelques obſervations qu'il pût faire, ſuivant les regles de ſon Art, il ne connut rien, pas même par conjecture. Je le fis appeller dans ma chambre & lui demandai ſi nous ne ferions pas mieux de chercher ſur la côte quelque lieu ſeur & qui fût à couvert du vent & de la marée, pour nous y retirer juſqu'au retour du beau tems, plûtôt que de nous opiniâtrer à errer ainſi à l'aventure dans l'incertitude & le danger d'un orage qui pourroit enfin cauſer notre perte. Le pauvre homme les larmes aux

yeux ne put me répondre autre chose, si ce n'est que ses pechez étoient sans doute la cause du mauvais succez de notre voyage, & qu'il ne sçavoit que faire, parce que les matelots ne vouloient plus lui obéïr. Je les fis appeller, & les ayant questionnez, ils répondirent tous qu'ils croyoient être fort proche de la Caldera, comme on le pourroit reconnoître dès que le Ciel se découvriroit. Dans cette esperance, continuant de croiser de côté & d'autre sur la même hauteur durant cinq jours; le sixiéme, qui parut tel qu'on le pouvoit souhaiter pour sa serenité, le pilote observa le soleil & sa boussole, & assûra que nous étions sans faute à dix lieuës du Port, & que bien-tôt nous découvririons la terre. Nous donnâmes aussi-tôt toutes les voiles; neanmoins nous navigeâmes jusqu'à la

nuit ſans l'appercevoir. Le lendemain matin il perſiſta encore dans ſon ſentiment juſqu'à midi qu'il découvrit de hautes montagnes qu'il fut près de deux heures à pouvoir reconnoître. Enfin après les avoir bien obſervées, il dit avec beaucoup de trouble & d'alteration, que c'étoient les montagnes de Chiriqui où les courans nous avoient encore rejettez.

Il n'eſt pas concevable quel fut le chagrin de tous les paſſagers, quand ils apprirent cette déplaiſante nouvelle. Ils firent des imprecations contre le pilote & contre moi, & nous eûmes aſſez de peine à calmer leur colere. Je leur propoſai encore de retourner à Panama où nous pouvions nous rendre en cinq jours ; mais les paſſagers dont la pluſpart avoient des Charges ou des affaires importantes dans la Province de Coſta-rica,

reprefenterent qu'il ne falloit pas fe rebuter, que nous n'avions qu'à nous repofer quatre ou cinq jours en cet endroit, qui malgré la quantité de moucherons qui s'y trouvoit, ne laiffoit pas d'être agreable, & qu'enfuite nous pourrions continuer notre navigation avec plus de bonheur. Le pilote venant à l'appui de la boule, plus hardi ou plus effronté que jamais, jura qu'il arriveroit au Port de la Caldera avant qu'il fût cinq jours, ou qu'il y brûleroit tous fes livres. Il fallut donc fe rendre à cela, & nous allâmes nous repofer à Chiriqui pour la quatriéme fois. Nous y demeurâmes fix jours, pendant lefquels nous nous rafraîchîmes, & mangeâmes force oranges tant aigres que douces que nous trouvâmes fur la côte de la montagne. Puis nous étant encore munis de vivres, nous mîmes à la voile,

comptant déja 81. jours depuis notre départ de Panama.

Le lendemain il s'éleva un vent si guay, qu'avec une partie des voiles seulement, nous crûmes avoir fait une des plus grandes journées de toute notre navigation ; mais le jour d'après, le ciel se couvrit, le vent cessa, & le plaisir que nous avions ressenti d'aller si vîte fut bien diminué, quand nous nous apperçûmes au bout de douze jours que nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, parce que les courans contraires nous faisoient presqu'autant reculer la nuit que nous avions avancé le jour. Cependant les provisions se consumerent, & nous n'étions plus à Chiriqui pour en prendre de nouvelles. Enfin la necessité vint à un point, que n'ayant plus pour repaître qu'un peu de maiz qui étoit resté dans l'auge aux co-

chons, & que ces vilains animaux avoient remplie de fiante & d'ordures : ce desagreable mets fut partagé entre nous à portions égales ; & cela étant consumé, il falut composer une capilotade des membres coriaces d'un vieux barbet qui avoit fait jusques-là mes délices. Tout l'équipage se jetta avec avidité sur cette mauvaise galimafrée, & chacun n'en eut pas sa suffisance. Le jour suivant on prépara un nouveau repas d'un cuir de Taureau qui avoit servi de couche à mon chien, & qui par sa mort étoit devenu un meuble inutile. On le fit boüillir longtems à gros boüillons, jusqu'à ce qu'il fût converti en une espece de colle noirâtre qui ne prévenoit pas fort les yeux en faveur du goût. Mais bien loin d'en être dégoûtez, notre faim étoit devenuë si devorante, que nous en

mangeâmes avec autant d'appetit que ſi c'eût été de la gelée formée du ſuc ſubſtanciel des viandes les plus exquiſes. Ce même jour un matelot Negre ouvrit ſon coffre, & de deux platanes qu'il avoit ſerrez, il en mangea un, pelure, coque & tout, & vint en grand ſecret me preſenter l'autre, me priant de lui en donner ſeulement la coque, & ſi-tôt qu'il l'eut il la devora avidement, de crainte que quelqu'un ne ſurvînt pour la lui arracher. Pour du vin, l'equipage en étoit ſuffiſamment pourveu, & l'uſage immoderé qu'on en avoit fait, n'avoit pas peu contribué au mauvais gouvernement de la Fregate. Voyant que les principaux matelots, & ſur tout le pilote ne ſçavoient plus que faire, & que tant de fautes averées à leur dam leur avoient bien fait perdre de ces airs d'aſſurance par

leſquels ils avoient prétendu m'impoſer ſur leur capacité, je les pris en particulier : je les conſolai & encourageai dans les termes les plus affectueux que je pus choiſir ; je n'eus pas de peine à les porter cette fois là à chercher la terre de tous les côtez qu'ils croiroient la trouver, & ils y étoient determinez ; de ſorte que ſi nous euſſions rencontré des terres peuplées de Sauvages Indiens qui ſont ennemis irreconciliables de toute la nation Eſpagnole, nous y ſerions deſcendus avec joye pour nous tirer de la cruelle extremité où nous nous trouvions. Quelques-uns d'entre nous veillerent toute la nuit pour obſerver s'ils ne découvriroient point quelque montagne qui nous indiquât notre route. A la pointe du jour, par un bonheur ineſperé, on nous cria de la hune: voile, voile ! Cette

voix répandit une ſi grande joye dans tout l'équipage, que ſans ſonger à rendre à Dieu les graces que nous lui devions, nous nous mîmes tous à crier avec confuſion : *Arrive, arrive, hauſſe les voiles, abaiſſe celle-ci, monte vite.* Enfin, après nous être fait d'un Navire à l'autre tous les ſignes qu'on a coûtume de ſe faire quand on ſe veut joindre, nous vinmes à nous aborder. Le Capitaine du Vaiſſeau qui étoit un Mexiquain de ma connoiſſance, n'eut pas plûtôt ſçeu que je commandois la Fregate, qu'il fit jetter l'eſquif en mer pour me venir offrir ſes ſervices. Après les premiers complimens, il m'apprit que nous étions auprès de l'Iſle de Cagno, & nous convinmes d'y relâcher enſemble pour nous y repoſer.

Dès que Don Loüis de Legnares (ainſi ſe nommoit le Capitai-

ne Mexiquain) fut informé de la preſſante neceſſité où nous étions, il fit porter auſſi-tôt dans la Fregate de la volaille, du pain, des fruits & autres rafraîchiſſemens capables de rétablir nos forces épuiſées & de nous faire perdre le mauvais goût du vieux barbet & de ſa couche. Nous deſcendîmes enfin dans l'Iſle, où nous dînâmes ſous le frais ombrage de quelques platanes ſituez ſur les bords d'un agreable ruiſſeau qui ſe déchargeoit à quelques cent pas de là dans la mer. Le Bâtiment de Don Loüis n'étant chargé que de vivres, de fruits & d'autres proviſions qu'ils alloient vendre à Panama; les paſſagers de la Fregate & mes matelots eurent de quoi choiſir pour leur argent. Ils en prirent ſeulement pour quatre jours ſur l'aſſurance qu'ils ſe donnerent à eux-mêmes qu'en deux

ou trois ils arriveroient à la Caldera ; mais pour moi, je fus pourveu gratuitement par Don Loüis de toute ſorte de volatile, de fruits, biſcuits, conſerves, chocolat, & d'autres choſes de regale; & quelques inſtances que je puſſe faire pour les lui payer, jamais il n'y voulut conſentir, en me diſant, que quelque jour je pourrois bien lui rendre la pareille.

Nous demeurâmes le reſte du jour dans cette Iſle délicieuſe où nous eûmes bien du plaiſir ; & à l'entrée de la nuit chacun rentra dans ſon Vaiſſeau à la reſerve de Don Loüis qui voulut paſſer la nuit dans le mien. Il me divertit infiniment par la douceur de ſa voix qu'il ſçavoit conduire avec beaucoup de methode & d'agrément, & par l'enjoüement de ſa converſation. Comme nous ne pouvions pas toûjours être enſem-

ble, il fallut nous ſéparer le lendemain. Ce que nous fîmes ſur les dix heures du matin après bien des embraſſades & mille proteſtations de ſervice.

Chaque Vaiſſeau ayant repris ſa route, le mien navigea avec tant de bonheur, que le jour ſuivant ſur les ſept heures du ſoir nous apperçûmes ce Port tant deſiré, qui juſques-là ſembloit ne devoir jamais paroître à nos yeux. Ce ne fut plus que réjoüiſſances dans l'équipage : chacun avoit peine à moderer ſa joye. Pour moi, j'en fus ſi tranſporté, que je fis préſent à mes matelots d'un quartaut de vin qui peſoit environ 90. livres, & un Marchand Genois qui étoit ſur mon bord, leur en donna autant. Les matelots étoient dans une trop belle diſpoſition pour remettre au lendemain à faire uſage d'un préſent ſi fort à leur

goût ; ils en firent l'essai sur le champ, & trouvant le vin excellent, ils commencerent à faire le service de Bacchus. Le pilote qui étoit à leur tête les encourageoit par son exemple. Ils s'en acquitterent si bien, que de brindes en brindes, & à force de se faire raison les uns aux autres, les quarrauts furent mis sur le cul en peu de temps. Mais leur cervelle en fut troublée. Le Marchand Genois craignant que la manœuvre n'allât pas bien, s'avisa fort prudemment de s'aller poster entre le pilote & celui qui tenoit le gouvernail sous ses ordres, parce qu'il avoit remarqué que le premier étendu sur sa chaise & passablement yvre, gouvernoit de memoire, comme se trouvant à la vûë d'un Port connu. Ce Marchand se mit donc entre eux à égale distance, pour repeter les

commandemens du Maître au valet, & ſervir comme de vehicule à ſa voix. Cet excès de précaution nous perdit : car le pilote ayant crié au Timonier, *Au Noroueſte*, *au Noroueſte*, qui étoit effectivement la route qu'il falloit tenir pour aller au Port de la Caldera ; le Marchand Genois qui étoit begue & qui ne parloit pas bon Eſpagnol, au-lieu de dire, *al Noroueſté*, comme le pilote dit, en begayant : *al Nornoroueſte*, qui eſt un autre vent ; le Timonier entendant cette voix & la croyant de ſon Maître, prit ſans heſiter le chemin du Nornoroueſte : ce qui l'éloignant du Port, l'approchoit de la côte.

Pendant ce tems-là, comme la nuit étoit venuë, les paſſagers & moi nous dormions ſans nous apercevoir de cette mépriſe. Neanmoins ſur les deux heures

après minuit m'étant réveillé en ſurſault au bruit des vagues qui frapoient avec impetuoſité contre les rochers de la côte, je m'écriai tout ſurpris : Qu'eſt-ce donc ceci, Seigneur Pilote ? Entrons-nous déja dans le Port ? A cet avertiſſement deux ou trois fois réiteré, le Pilote ſortit de ſa vineuſe letargie, & s'étant levé de deſſus ſa chaize pour s'en éclaicir, vit avec épouvante la Fregate ſi mal conduite & prête à heurter contre un roc qu'on avoit eu de la peine à diſcerner juſques-là à cauſe de l'affreuſe obſcurité que répandoit aux environs l'ombre d'une haute montagne couverte d'arbres. Il cria auſſi-tôt aux matelots : Tourne arriere ; mais il n'étoit plus tems, & l'infortuné Bâtiment pouſſé avec violence par le vent & la marée heurta preſque dans le moment contre l'é-

cueil d'une telle force, qu'un des côtez du Vaiſſeau en fut fracaſſé: une montagne de flots qui venoit de ſe briſer contre le rocher, s'élevant au retour du côté de la Fregate, entra dans la chambre de poupe par les ouvertures des côtez, & l'innonda toute entiere. Alors ce ne fut dans tout le Vaiſſeau que clameurs effroyables & que deſolation. Les lamentations ſuccederent aux cris de joye & d'emportement que les fumées Bachiques leur faiſoient pouſſer quelques momens auparavant. Rien ne peut égaler le trouble & la confuſion qui regnoient par tout: quelques-uns réveillez en ſurſault crioient comme les autres, quoiqu'à demi endormis & ſans ſçavoir encore pourquoi. Le bruit, l'obſcurité, les hurlemens, tout augmentoit l'effroi. Ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'eſt que

nous voyions bien tous que nous étions perdus, & que nul ne pouvoit dire par quel étrange revers prêts à entrer dans le Port, nous étions engloutis par les eaux; & moi-même je n'en sçavois pas plus que les autres. Dans une si grande consternation, les uns à genoux sur le tillac poussoient des vœux au Ciel pour leur salut; d'autres les mains jointes demandoient à Dieu misericorde. D'autres disoient à haute voix leurs pechez les plus secrets. Pour moi, parmi ces gémissemens je conservai le sang froid que Dieu m'a donné & que j'ai le bonheur de ne jamais perdre en quelque peril que je me trouve; & voyant qu'ils alloient tous perir faute de prendre le seul parti qui leur convenoit dans l'extremité où nous étions, j'encourageai ces malheureux à travailler utilement & diligemment à se sau-

ver. Je leur perſuadai d'abord de couper les mats, & de nous ſaiſir de toutes les planches, poutres & autres choſes qui pouvoient nous ſoûtenir ſur l'eau & nous aider à gagner en nageant quelque lieu du rivage qui fût propre à aborder. J'ordonnai enſuite qu'on jettât dans la mer tout ce qui par ſa peſanteur pouvoit faire ſubmerger trop promptement le Vaiſſeau : & par ce moyen, auſſi-bien que par celui des pompes je retardaï le naufrage juſqu'aux premiers rayons de l'aurore. Mais ce qui nous ſervit plus que tout le reſte, fut le conſeil que je leur donnai de prendre à deux une longue & menuë corde qu'ils tenoient chacun par un bout. Cet expedient ſauva la vie à pluſieurs ; car lors que la Fregate ouverte de tous côtez eut coulé bas malgré le ſecours des pompes, tout le mon-

de ſe voyant obligé de ſe jetter à la nage ſur les planches ou rouleaux de bois dont il put ſe ſaiſir pour eſſayer de gagner la terre, il arrivoit que le premier qui y abordoit, tiroit après lui ſur le rivage ſon compagnon qui tenoit l'autre bout de ſa corde, & qui fort ſouvent étoit ſur le point de ſe noyer. Je tirai de cette maniere le Pilote, quoiqu'il ne le meritât point. Nous échapâmes preſque tous de ce danger, à la reſerve de cinq ou ſix qui furent pouſſez avec violence par des coups de mer & qui périrent miſerablement en donnant de la tête contre les écueils & contre le Vaiſſeau même.

Quelques heures après le naufrage, la marée s'étant retirée, laiſſa la Fregate preſque à ſec ; de ſorte qu'il nous fut aiſé d'en retirer tout ce qu'il y avoit dedans &

de le tranſporter à terre. Il n'y eut preſque rien de perdu, puiſque nous recueillîmes même la plus grande partie des choſes que j'avois fait jetter à l'eau. Nous rendîmes graces à Dieu de nous avoir conſervé la vie, après quoi nous brûlâmes le Bâtiment pour en tirer le fer, que nous amaſſâmes en un endroit de la côte avec toutes les hardes ſous des arbres feüillus que nous avions choiſis pour nous y mettre à couvert de l'ardeur du ſoleil. Comme nous n'avions pourtant pas deſſein d'y demeurer long-tems, j'exhortai mes camarades à choiſir quelqu'un de la compagnie pour les gouverner, en leur repreſentant qu'autrement ce ne ſeroit que déſordre & que confuſion. Ils me prierent tous d'une commune voix & avec de grandes inſtances, de vouloir bien prendre ce ſoin, ce

que j'acceptai ; & pour commencer à exercer les droits de cette ſouveraineté, je fis trois détachemens, l'un pour aller chercher de l'eau dont nous avions un preſſant beſoin, l'autre pour aller à la proviſion ; car celles du Vaiſſeau ayant été moüillées, ne pouvoient plus nous ſervir, & le troiſiéme, pour reconnoître le païs, & voir ſi l'on ne découvriroit point quelque habitation, parce que le pilote aſſuroit que nous étions à trois ou quatre lieuës de la Caldera. Le premier détachement ne fut pas long-tems à revenir, & il apporta de très-bonne eau qu'il avoit trouvée près de là. Le ſecond revint quelques momens après chargé de fruits ſauvages d'aſſez mauvais goût, avec des œufs de Tortuë, & dit qu'il avoit vû un Porc-épi & des crotes de Poules de Nicaragua,

qui ſont ce qu'on appelle en France des Poules d'Indes. Satisfait de cette découverte, je renvoyai chercher une plus grande proviſion d'eau & d'œufs de Tortuë. Il y avoit une ſi prodigieuſe quantité de ces œufs ſur cette côte, que dans chaque creux qui ſe rencontroit ſur les ſables de cette plage, on y en trouvoit juſqu'à deux ou trois cens. Nous en mangeâmes avec beaucoup d'appetit, quoiqu'ils euſſent une certaine odeur de marécage qui bleſſoit l'odorat & le goût. Nous paſſâmes le reſte de la journée à nous fabriquer de petites loges ou feüillées avec des branches de Palmier. Comme le ſoleil ſe couchoit, nous vîmes revenir le troiſiéme détachement, ce qui nous réjoüit d'abord, comptant qu'il auroit ſans doute découvert quelque habitation; mais il nous rapporta qu'il avoit rencontré un fort grand fleuve ſi profond, ſi rapide

& ſi plein de Crocodiles, qu'il lui avoit été impoſſible de le traverſer. Je les blâmai de s'en être revenus pour cet obſtacle qui ne devoit pas les arrêter, puiſqu'en coupant du bois ils pouvoient en former un radeau ſur lequel il n'auroit tenu qu'à eux de paſſer le fleuve. De peur de quelque nouvelle bêtiſe de leur part, je reſolus d'aller moi-même avec eux le jour ſuivant.

Le lendemain donc après avoir laiſſé à un homme de la compagnie le ſoin de conduire ceux qui reſtoient, je les quittai en les avertiſſant que s'ils n'avoient pas de mes nouvelles dans huit jours, ils pourroient alors laiſſer les hardes & marcher ſur mes traces en cherchant fortune, pourvû qu'ils ne s'éloignaſſent pas de la côte. Voici en quel équipage je partis: J'avois un haut de chauſſe de ſatin piqué plus ample que les Eſ-

Habillement des gens

pagnols ne les portent d'ordinaire, une camiſole blanche garnie de dentelles d'or de Naples, avec les boutons & boutonnieres de meſme, & par deſſus une caſaque de velours gris de perle à manches pendantes, un chapeau de Caſtor blanc, deux piſtolets & deux bayonnettes à ma ceinture, & cent piſtoles avec une montre dans ma bourſe. Outre cela je portois à la main mon épée & un cordon en écharpe où pendoit la mire de mon harquebuze avec ſes charges de poudre & de plomb. Pour mon harquebuſe, c'étoit un matelot qui la portoit, & cette arme étoit la meilleure piece de tout l'équipage : car outre qu'elle étoit de défenſe, c'étoit ſur elle ſeule que la petite Caravane fondoit l'eſperance de ſubſtanter ſa vie. Les autres outre leur épée qu'ils avoient au côté, portoient

de qualité du Perou.

une hache, une corde, un coûteau, un petit fusil à faire du feu avec sa pierre, son fer, sa meche & ses allumettes.

Après deux heures d'un chemin sabloneux & très-pénible, nous arrivâmes au bord d'un fleuve que nous appellâmes le fleuve des Crocodiles, quoiqu'à la verité il n'y en eût pas tant que le détachement l'avoit rapporté, & pour le passer, nous convinmes d'aller sur ses bords en le remontant jusqu'au premier bosquet où nous pussions trouver du bois propre à faire des radeaux. Nous en trouvâmes à deux lieuës plus loin; nous en prîmes sur nos épaules autant qu'il nous en falloit, puis nous descendîmes le fleuve par où nous étions venus, jusqu'au lieu que nous avions quitté; car nous ne voulions pas nous éloigner de la côte; esperant, suivant l'opinion

nion du pilote gagner le Port de la Caldera. Ayant fabriqué un radeau le mieux qu'il nous fut possible avec nos haches, notre bois & nos cordes, nous nous hazardâmes à nous abandonner dessus au courant du fleuve qui étoit très-rapide. On y avoit fait une espece de bancs de joncs pour moi qui y entrai le premier, après avoir pris mon harquebuze des mains de celui qui la portoit. Le pilote se mit à l'un des bouts, & un vigoureux matelot de l'autre, avec chacun une longue perche & deux rames pour le conduire. Comme nous n'y pouvions tous entrer sans l'enfoncer sous l'eau par notre pesanteur, nous nous partageâmes; une partie resta sur le bord du fleuve, & l'on attacha seulement au radeau une longue corde, afin que ceux qui demeureroient, le pussent retirer lorsque

les premiers feroient paffez. Cela étant fait, nous reprîmes les cordes dont nous jugeâmes pouvoir encore avoir befoin ; & je fis jetter à l'eau les bois du radeau pour ôter à la compagnie toute efperance de retourner fur fes pas jufqu'à ce que nous euffions trouvé quelque habitation, & reconnu fi nous étions en terre ferme ou dans une Ifle. Nous marchâmes encore environ fix lieuës, au bout defquelles nous paffâmes un autre fleuve de la même maniere que le precedent ; & comme le foleil fe couchoit, nous arrivâmes à une plage affez étenduë où nous fîmes alte tous bien fatiguez ; mais moi particulierement, parce qu'ayant paffé par des endroits fort humides & marécageux, mes fouliers s'étoient moüillez de telle forte, que le cuir s'en étoit étendu ; d'ailleurs le fable y entrant

de tous côtez m'incommodoit beaucoup. Mes ſouliers me cauſant donc plus d'embaras qu'ils ne m'étoient commodes, je les jettai. Comme nous cherchions de l'œil un terrein plus élevé que les autres pour nous y repoſer & y paſſer la nuit, nous entendîmes quelque bruit près d'un vieux arbre ſec dont le tronc étoit creux de caducité. Nous en étant approchez pour en découvrir la cauſe, nous en fîmes ſortir une eſpece de gros Lezard que les habitans du païs nomment Yguana. C'eſt bien le plus laid animal que la nature ait formé : mais en récompenſe, la chair en eſt fort délicate. Elle approche fort du goût d'une Poularde. Le pilote le frapa de ſa hache & le fendit en deux. Nous avions bien beſoin de faire une ſi bonne rencontre pour reparer nos forces qu'une longue

& penible marche, & le défaut de nourriture avoient déja presqu'épuisées. Il ne nous en fallut pas davantage pour notre souper & pour un bon souper ; car ce Lezard avoit trois quarts d'aunes de long. L'ayant fait rôtir sur les charbons, nous le mangeâmes, & après ce repas nous nous endormîmes. Nous nous remîmes en chemin au point du jour. Sur les dix heures, il nous fallut monter une montagne fort penible, & percer ensuite un bois des plus épais rempli d'épines & de ronces, afin d'éviter un Cap qui nous auroit obligé de faire un grand détour. Ce fut là que j'eus beaucoup à souffrir. A force de marcher j'avois usé la semelle de mes bas, & mes pieds nuds n'étant pas accoûtumez à un chemin si rude, furent en peu de tems pleins d'estafilades & d'écorchures. Ce fu

encore pis, lors qu'au ſortir de ce bois nous eûmes gagné le bord de la mer ; le ſable de la plage échauffé par l'ardeur du ſoleil, me fit venir ſous la plante des pieds des ampoules auſſi groſſes que des œufs de pigeon ; & ces ampoules venant à ſe crever, & le ſable y entrant juſqu'à la chair vive, y cauſoit une cuiſſon douloureuſe. Le mal que j'en ſouffrois fit pitié à tous mes compagnons qui m'obligerent à m'arrêter ſous une feüillée qu'ils firent ſur le bord d'un ruiſſeau, & ſous laquelle nous nous mîmes à couvert ; car le ſoleil étoit bien ardent. Pendant qu'une partie s'y repoſoit, l'autre alla dénicher aſſez près de là dans les creux des rochers que la mer batoit, un grand nombre d'une eſpece de limaçons de mer que les gens du païs appellent Burgados, & dont ils mangent aſſez commu-

nément. Il ne fut plus queſtion que de les faire cuire. Nous aurions ſort ſouhaité de les manger boüillis, mais nous n'avions pas de vaiſſeau où nous les puſſions mettre, & il fallut nous contenter de les faire rôtir ſur les charbons. Nous en mangeâmes avec appetit, & après le dîner, la neceſſité d'avancer chemin nous obligea de nous remettre en marche. Je m'y diſpoſai malgré mes ampoules ; on m'enveloppa les pieds le mieux qu'il fut poſſible de linges déchirez & de vieux haillons, & l'on me fit une eſpece de chauſſure comme on en voit aux pauvres Mandians. Cela me mena juſqu'au coucher du ſoleil que nous arrivâmes ſur les bords d'un étang où nous fûmes harcelez par une ſi grande quantité de couſins, que quelque las que nous nous ſentiſſions, nous n'y pûmes tenir,

nous fûmes obligez pour les fuïr de marcher jusqu'à dix heures de la nuit. Nous la passâmes avec beaucoup d'inquietude & d'autant plus de crainte de nous voir assaillir par une troupe d'Indiens Sauvages, que nous avions apperçû une lumiere à travers les arbres d'un bois voisin ; mais nous n'en eûmes que la peur.

Le lendemain continuant notre route, nous rencontrâmes un ruisseau aux bords duquel nous trouvâmes du feu allumé & un grand nombre de coquilles de platanes autour ; ce qui nous fit croire d'abord qu'il devoit y avoir là auprès quelques-uns des arbres qui portent ce fruit ; mais nous en cherchâmes vainement aux environs, d'où nous conjecturâmes que les personnes qui en avoient mangé en cet endroit, les y avoient apporté d'ailleurs. Sur le midi, nous

arrivâmes à un grand fleuve tout bordé de grands arbres de haute fustaye qui formoient un fort bel ombrage. Comme la faim nous pressoit, nous y jettâmes l'hameçon & pêchâmes trois poissons d'une raisonnable grandeur que nous fîmes rôtir. Nous passâmes ce fleuve sur un radeau à la maniere ordinaire, & poursuivîmes notre chemin jusqu'à un autre plus grand encore, aux bords duquel nous passâmes la nuit & dormîmes ; un d'entre nous faisant la sentinelle pour n'être pas surpris des Indiens. Le jour venu, nous vîmes autour de nous un grand nombre de Palmiers dont nous coupâmes quelques bourgeons pour en manger le cœur qui est tendre, mais insipide & fade, & approchant du goût de la cire de bougie. Un peu plus loin nous trouvâmes une espece de

fruit de la couleur de la mûre & de la grosseur d'un abricot. Les habitans le nomment Icacos. Il est aigre-doux, & du reste d'un goût très-agreable. Nous nous en accommodâmes mieux que des bourgeons de Palmier. Nous regagnâmes ensuite le bord de la mer, après avoir traversé un bois & une montagne Nous apperçûmes sur la plage un grand nombre de Crabes ou Ecrevisses de mer. Nous fîmes d'abord notre compte d'en faire un bon repas; mais nous comptions sans notre hôte; & les gaillards avec leurs pattes crochuës étoient si bons coureurs, que les plus alertes de nos gens les poursuivirent plus d'une demie heure sans en pouvoir attraper que quatre. Mais en récompense ayant remarqué un grand nombre de Pape-gais sur quelques arbres voisins, j'eus re-

cours à mon harquebuſe qui juſqu'alors nous avoit été inutile ; & j'en tuai ſix qui nous furent d'une grande reſſource. C'eſt une eſpece de Perroquet, dont la chair, quoique dure & noire, ne laiſſe pas d'être délicate ; & quand ils ſont jeunes & par conſequent plus tendres, c'eſt un manger de Roy. Nous nous remîmes en chemin & & allâmes paſſer la nuit près d'un Cap où nous trouvâmes en abondance de ces fruits que j'ai nommé Icacos. Nous mangeâmes crus les plus meurs, & fîmes rôtir les autres.

A la pointe du jour nous commençâmes notre cinquiéme journée. Nous paſſâmes deux rivieres ſur des radeaux ſans avoir rencontré aucune choſe à manger, juſqu'à ſix heures du ſoir que je tuai un Pan. Il étoit venu ſe poſer pour ſon malheur ſur le haut

d'un arbre, au pied duquel je m'étois assis pour me reposer. Nous en fîmes un regal & le mangeâmes comme le mets le plus friand que nous eussions eu jusqu'alors. Le lendemain nous arrivâmes sur le midi à une cabane deserte où nous trouvâmes une grande quantité de platanes meurs. Nous en mangeâmes la moitié, & nous nous chargeâmes de l'autre en cas de besoin, non sans crainte d'être surpris en cet exercice ou poursuivis après le coup par le Maître de la cabane & toute sa sequelle. Mais nous fûmes assez heureux pour ne voir personne. Nous continuâmes de marcher jusqu'à la nuit que nous passâmes au bord d'un fleuve après avoir fait notre souper des platanes que nous avions volez. Quoique nous en eussions mangé beaucoup durant le jour, & que ce soit un aliment

fort pernicieux à cauſe de ſon exceſſive froideur, aucun de nous n'en fut incommodé.

Le jour ſuivant, quatre perſonnes de notre compagnie allerent à deux lieuës de là ſur une montagne y chercher du bois à radeau pour paſſer le fleuve, & me laiſſerent accompagné d'un ſeul homme. Je ne pouvois preſque plus me tenir ſur mes pieds. Il fallut pourtant me lever un moment après leur départ, & l'occaſion le meritoit bien, puiſque c'étoit pour tirer ſur une bande de Ramiers qui vinrent ſe percher ſur un arbre à cinquante pas de moi. Je me traînai preſque à quatre pattes juſques ſous l'arbre avec autant de laſſitude que de crainte de les effaroucher. Le Ciel benit ma peine, car j'en tuai dix-huit d'un ſeul coup avec de la cendre de plomb; de ſorte que mes cama-

rades à leur retour trouverent un banquet à quoi ils ne s'attendoient pas. La joye qu'ils en eurent, étoit si grande, qu'ils ne s'appercevoient presque point que le vin leur manquoit pour faire chere entiere. Les dattes qu'ils avoient apportez du Bois servirent de pain. Après un si bon repas, nous recommençâmes à marcher. Je repris courage & suivis les autres autant que mes forces me le purent permettre ; mais au bout de deux heures de chemin ne pouvant plus me tenir sur mes pieds malades, je priai mes compagnons de continuer leur voyage sans moi, & de me laisser en cet endroit, en leur representant qu'il n'étoit pas juste que pour l'interest d'un seul les autres s'exposassent à se perdre : que je les suivrois le mieux que je pourrois aussi-tôt que mes pieds seroient gueris : que s'ils

rencontroient quelques habitations d'Eſpagnols, je les conjurois de me revenir trouver ; mais que ſi le païs étoit deſert, ils priſſent le parti qu'ils jugeroient le meilleur ; & que ſur toute choſe je leur recommandois de demeurer toûjours bien unis. Il n'eſt pas concevable combien cette petite troupe parut touchée de ces paroles. Ils ne purent retenir leurs larmes, & ils s'oppoſerent tous à la reſolution que je témoignois vouloir prendre. Ils me jurerent qu'ils ne m'abandonneroient point, dûſſent-ils mettre leur vie en peril, & ils s'offrirent à me porter ſur leurs épaules. J'en rejettai la propoſition, comme une choſe trop penible & qui les retarderoit trop, ajoûtant que le tems leur étoit cher, & qu'ils devoient pourſuivre avec diligence leur deſſein, qui étoit de ſe rendre au Port

de la Caldera. Mais quelque chose que je leur pûs dire, ils n'en voulurent point démordre, & je fus obligé de me laiſſer porter. Ce qu'ils firent tous en ſe relayant l'un l'autre ſucceſſivement juſqu'à ſept heures du ſoir. Alors ils s'arrêterent autant pour ſe repoſer que pour manger, car ils avoient beſoin de ces deux choſes & encore plus de ſe rafraîchir. Pour ſubvenir à l'une de ces neceſſitez, ayant trouvé par bonheur de ces mêmes limaçons de roche que j'ai appellez Burgados, nous les fîmes rôtir ſur les charbons, mais ce n'étoit pas contentement ; car la fatigue du chemin & l'ardeur extrême du ſoleil que nous avions ſoufferte pendant toute la journée, nous avoit outrageuſement alterez, nous avions le gozier tout enflammé, & nous manquions d'eau douce pour éteindre un ſi grand feu ;

heureusement ayant poussé notre marche une lieuë plus avant, nous rencontrâmes un des plus délicieux fleuves qu'on puisse voir. Le rivage en étoit bordé de part & d'autre de hauts platanes tout chargez de fruits & dont les branches se croisant au dessus de l'eau, formoient tant que la veuë se pouvoit étendre, une espece d'allée en berceau la plus agreable du monde. Nous rendions graces à Dieu d'une si bonne rencontre ; nous appaisâmes notre soif avec avidité, & notre joye fut encore augmentée, lors que le pilote aprés s'être orienté, nous dit : qu'il reconnoissoit le lieu, & que cette belle riviere que nous admirions, étoit celle de S. Antoine. Il nous assûra de plus qu'à quatre lieuës de là étoit une riche Ferme abondante en troupeaux & qui appartenoit à Alonse Macotela Bourgeois de la

la Ville d'Efparza dans la Province de Cofta-rica. Un homme de la compagnie en fut fi tranfporté, qu'il tira fes tablettes pour marquer une fi heureufe journée. Le fruit de ces grands arbres dont nous ne pouvions nous laffer d'admirer le beau feüillage, nous fervit de fouper ce foir là ; & pour le diverfifier, nous en mangeâmes de crus, de rôtis, & de cuits fous la cendre. Nous paffâmes enfuite le fleuve fur un radeau, & la nuit étant venuë, nous nous endormîmes avec plus de tranquilité que les nuits precedentes.

Le lendemain trois de nos hommes furent détachez pour aller à la Ferme de Macotela, & moi je reftai avec les deux autres tout ce jour-là & le fuivant, nous nourriffant d'Ecreviffes que nous pefchions dans la riviere. J'avois pour compagnons le Marchand Genois

dont j'ai parlé, & un Religieux de la Merci. Ce dernier pendant que nous dormions, l'autre & moi la nuit du ſecond jour, étoit chargé de faire la garde, afin de nous précautionner contre les ſurpriſes; mais la ſentinelle plus pratique des fonctions clauſtrales que des militaires, s'endormit auſſi-bien que nous, juſqu'à ce qu'environ ſur les onze heures je me réveillai en ſurſaut au bruit d'une voix qui me ſembloit avoir prononcé mon nom. J'appellai la ſentinelle pour m'en éclaircir; mais la ſentinelle ne répondant non plus qu'une ſouche, je me levai ſur mon ſeant, & en même-tems je m'entendis appeller diſtinctement, quoique d'aſſez loin. Je réveillai le Marchand Genois & le Religieux, & un moment après nous vîmes paroître ſur la riviere un grand radeau ſur lequel il y

avoit plus de vingt perſonnes. Ils étoient conduits par Don Domingo de Chavarria navarrois Curé de la Ville d'Eſparza. Nos trois hommes qui s'étoient détachez pour aller à la Ferme de Macotela l'y avoient rencontré & lui avoient dit dans quel état nous étions ſur le bord du fleuve de S. Antoine, où nous attendions leur retour ; & le bon Curé pouſſé par un mouvement de charité venoit au-devant de nous avec des rafraîchiſſemens pour rétablir nos forces perduës. Il s'étoit fait enſeigner l'endroit où nous pouvions être, & il étoit parti ſur le champ avec tous ſes domeſtiques, quelques-uns de ſes amis & toutes les proviſions qu'il avoit pû ramaſſer. Ayant ſçeu qui il étoit & le deſſein qui l'amenoit, je courus l'embraſſer dès qu'il fut à terre, en lui faiſant force complimens, que la

joye où j'étois rendoit très-ſinceres. Celle du Marchand & du Religieux de ſe voir affranchis du peril de la faim & de la ſurpriſe des Sauvages Indiens, n'étoit pas moindre que la mienne, & Don Domingo & ſa compagnie n'en avoient pas moins que nous de nous avoir rencontrez. Ainſi tout le monde étoit content ; mais comme il étoit heure induë, pour tenir plus long-tems converſation en cet endroit, nous paſſâmes tous la riviere ſur le radeau ; & lors que nous fûmes de l'autre côté, chacun monta à cheval, hors moi qui pour le ſoulagement de mes pieds & de mes autres membres fatiguez fus juché dans un de ces lits panſiles ou ſuſpendus qui ſont ſi fort en uſage dans tous ces païs Occidentaux. Six Indiens de relais, gens des plus robuſtes, me portoient alternativement à deux

ſur leurs épaules, mieux que n'auroient pû faire les meilleurs mulets du païs. Nous arrivâmes en cet équipage un peu devant le jour à la Ferme de Macotela, où nous nous repoſâmes quelque tems. Enſuite nous étant remis en chemin, nous nous rendîmes à Eſparza Ville très-petite. Il n'y a qu'une ſeule Paroiſſe & deux Convents, l'un de Religieux de S. François, & l'autre de l'Inſtitution du Bienheureux Jean de Dieu. Je fus porté à la maiſon de Don Domingo de Chavarria, où je trouvai nos trois compagnons qui avoient pris les devants.

Notre premier ſoin fut d'envoyer un Courier à Cartage Capitale de la Province de Coſta-rica pour donner avis de mon arrivée à Eſparza à D. Juan de Salinas Gouverneur & Capitaine General de cette Province, & Chevalier de

l'Ordre de Calatrava. Je le connoiſſois pour l'avoir vû à Lima, où j'avois contracté avec lui une amitié particuliere. Le Courier fit tant de diligence, que vingt-quatre heures après ſon départ je vis entrer D. Juan dans ma chambre. Après les premiers complimens, je lui racontai ce qui nous étoit arrivé, & ce Gouverneur à ma priere fit partir une Fregate pour aller guerir mes pauvres compagnons de naufrage qui ſe devoient laſſer d'attendre ſi long-tems. Sur les enſeignemens qu'on donna à ceux qui la conduiſoient, de la hauteur & du lieu où ils devoient les trouver, ils s'y tranſporterent; mais ils revinrent deux jours après, rapportant qu'ils n'avoient rencontré perſonne. On ſe perſuada qu'ils n'avoient pas fait aſſez d'attention aux ſignes qu'on leur avoit marquez pour recon-

noître le lieu ; c'eſt pourquoi Don Juan de Salinas y envoya un autre Bâtiment avec ordre à l'équipage de deſcendre à terre & de faire leur poſſible pour rapporter des nouvelles certaines de mes camarades. Ces ſeconds y étant arrivez deſcendirent ſur la plage, & n'y voyant rien, le Capitaine détacha les plus alertes de ſes matelots pour aller en queſte aux environs. Ils firent un circuit de plus de deux lieuës ſans rien rencontrer ; & voyant qu'ils y perdoient leurs peines, ils retournerent faire leur rapport. Comme ils étoient prêts à remonter dans leur barque, l'un d'entr'eux apperçut ſur la greve un grand amas de feüilles qui paroiſſoit n'avoir pas été mis là ſans deſſein ; il s'aviſa de les aller ranger à droite & à gauche avec le pied, & trouvant deſſous des hardes, de la fer-

raille, des coffres, des balots, cette découverte le ſurprit, ſes camarades & lui ne pouvoient comprendre pourquoi on les avoit ainſi abandonnez: & ne ſçachant rien de meilleur à faire, ils les embarquerent dans leur Vaiſſeau, & vinrent rendre compte de leur commiſſion. Chacun crut à Eſparza & moi à la fin comme les autres, que nos camarades avoient été ſurpris par les Sauvages qui les avoient menez à leurs habitations; & je deſeſperois de les revoir jamais. Quatre jours après, le Gouverneur mangeant avec moi chez le Curé, il arriva à la porte du logis un Cavalier qui couroit à toute bride, & qui rapporta plein d'effroi, qu'il avoit vû marcher entre le bois & la mer une puiſſante Armée d'Anglois. On le fit entrer ſur le champ dans la maiſon du Curé, & il nous aſſura la même

chose. Sa frayeur persuadant encore plus que ses paroles, chacun aussi-tôt se leva ; on courut sonner l'alarme par tout avec assez de chagrin ; car tout ce qu'il y avoit de gens dans la Ville étoient trop mal armez pour faire une vigoureuse resistance, & encore moins bien disciplinez. Le Gouverneur monta à cheval, & tout incommodé que j'étois je le suivis pour lui aider à ranger ses gens. Le bruit, le tumulte, le desordre croissoit à chaque instant. Il venoit des gens de tous côtez qui disoient que l'ennemi s'approchoit. D. Juan & moi nous sortîmes de la Ville pour nous en éclaircir par nous-mêmes ; & à peine eûmes-nous fait cinquante pas dans la campagne, que nous vîmes approcher en un équipage fort delabré notre petite troupe qui composoit elle seule cette for-

midable armée dont on nous avoit menacez. La crainte qu'ils ont en ces quartiers-là d'être aſſaillis par les flibuſtiers des Iſles qui ſont gens à tout entreprendre pour piller, les trouble ſi fort, qu'ils ſe repreſentent des fantômes, & leur fit prendre en cette rencontre cinquante hommes bien fatiguez & tous deſarmez pour une puiſſante armée d'ennemis. Je ris beaucoup de cette terreur panique lorſque j'en eus reconnu la cauſe, & j'eus une joye extrême de voir mes compagnons échappez du peril que j'avois craint pour eux. Je les queſtionnai ſur leur avanture, & ils me répondirent : qu'ayant attendu trois jours plus que le tems marqué, ils avoient cherché fortune ſuivant mon conſeil & marché ſur mes traces le long de la côte.

Je demeurai près d'un mois à

Eſparza d'où je ſortis enſuite avec de bons guides après avoir reçeu tous les bons traitemens imaginables du charitable D. Domingo, & de D. Juan de Salinas des lettres de recommandation pour le Viceroy de la nouvelle Eſpagne dont il étoit un peu parent. J'avois bien de l'impatience d'aller voir un Royaume ſi riche, ſi fertile & ſi étendu. Les peuples en ſont à peu près les mêmes que ceux du Perou en ce qui concerne leurs coûtumes. Ils ont le même teint & la même forme de corps. Le climat en eſt preſque égal, quoique le Perou ſoit plus ſous la ligne, & le terroir d'une pareille fertilité; avec cette difference, que la nouvelle Eſpagne n'eſt pas ſi remplie de montagnes, & que les habitans en ſont plus ſociables à cauſe du grand commerce qu'ils ont avec les Eſpagnols naturels.

Leur Religion & leurs loix politiques étoient peu differentes, & voici quelles ceremonies ils employoient anciennement en l'un & l'autre de ces Royaumes pour l'installation de leurs Rois. Ils les élevoient sur une espece de brancard d'or orné de plumes de diverses couleurs, & de la forme à peu près de ceux où l'on porte les Chasses & Reliques de nos Saints. Là tous leurs sujets accouroient en foule leur baiser les pieds, & leur offroient en hommage de l'or, de l'argent, des plumes, marchandises, étoffes, animaux vifs ou morts, des fruits, des grains, &c. chacun selon ses moyens: après quoi ils les obligeoient à jurer, qu'ils n'opprimeroient jamais leurs peuples, mais qu'ils leur administreroient la justice avec zele & integrité; qu'ils seroient courageux dans la guerre; qu'ils obli-

geroient le Soleil à leur continuer ſon cours & ſa lumiere, qu'ils forceroient les nuées à pleuvoir dans leurs beſoins, la terre à fructifier, les fontaines & les rivieres à faire couler leurs eaux, les animaux à ſe multiplier par la generation, & en cela ceux du Perou furent encore plus ſuperſtitieux que les Mexiquains, puiſque les Incas leurs Rois avoient conſacré un Temple au Soleil dans l'Iſle du lac de Titicaca. Ces deux riches Royaumes differoient ou different en cinq choſes remarquables : La premiere, c'eſt que quoique la nouvelle Eſpagne produiſe dans les entrailles de ſes montagnes tous les mêmes métaux que le Perou, il ne s'en tire point de vif-argent comme en l'autre, & il falloit qu'on y en apportât d'Eſpagne ou d'Allemagne, pour qu'on pût travailler à ſes mines.

La ſeconde difference, c'eſt que dans le Mexique les Rois ſe faiſoient par élection, & qu'au contraire dans le Perou ils parvenoient au Trône par droit de ſucceſſion. La troiſiéme, c'eſt que leurs langues avoient ſi peu de reſſemblance entr'elles, tant la generale que les particulieres, qu'il ne s'y rencontroit pas un ſeul terme qui eût du rapport avec un autre. La quatriéme, eſt qu'au Mexique leurs Chroniques, traditions & antiquitez ſe conſervent & ſe manifeſtent par des peintures, & dans le Perou par des Quipos. Enfin la derniere, c'eſt que le vin dont ils font uſage au Perou & qu'ils appellent Chicha, ſe tire du maiz, qui eſt une eſpece de bled ſemblable à celui de Turquie; & dans la nouvelle Eſpagne ils le nomment Pulque, & le tirent d'un arbre nommé Maguey.

Le terme de Costa rica, qui signifie en Espagnol côte riche, sembleroit donner une grande idée de la Province qui porte ce nom ; mais la verité est qu'il lui a été donné par ironie, parce que c'est un terroir pauvre & peu fertile, quoiqu'abondant en grand & menu bêtail. Elle est du Diocése de Nicaragua ; sa Capitale est Cartage ; elle a sur la mer du Sud le Port de la Caldera, & elle en a d'autres sur celle du Nord. C'est un Gouvernement & une Capitainerie Generale, à cause que par sa situation elle est exposée aux insultes des flibustiers des Isles.

La Province de Nicaragua la suit ; c'est un Evêché & un Gouvernement. La terre en est fertile, l'air très-sain, & le païsage le plus agreable du monde, parce qu'il offre à la vûë des plaines, des

ruiſſeaux ; des prairies, & de diſtance en diſtance des boſquets dont les arbres s'élevent dans les nuës ; & il s'y en trouve d'une ſi prodigieuſe groſſeur, que douze hommes ſe tenant par la main les peuvent à peine embraſſer. Il y a dans cette Province un grand nombre de Villages, de Bourgs & de Villes, dont les principales ſont : Leon, Grenade, Segovie & Nicaragua. A cinq mille de cette derniere eſt une très-belle Iſle ſur le lac dont j'ai parlé ; elle eſt fertile en Cacao, Oüatte ; Teinture d'écarlate & en fruits d'un goût délicieux. Ses Ports ſur la mer du Sud ſont ceux de Nicoya, de Realexo & de Maſoya, & cette celebre Habitation des Indiens du païs qu'on appelle le Vieux Bourg ; il eſt ſi grand & ſi peuplé, qu'on y compte vingt mille perſonnes, & l'on y voit dans

le Convent des Religieux de S. François une Image de Notre-Dame, qui par ſes Miracles frequens & averez le rend encore plus celebre que le nombre de ſes habitans. Dans toute cette Province on y recüeille en abondance du ſucre, de la teinture d'écarlate, gome, poix-raiſine, du goudron, & des bois pour les Navires, du chanvre, du lin, & du meilleur Cacao de toutes les Indes ; mais il ne ſort gueres du païs à cauſe que ce fruit eſt le principal ingredient qui entre dans la compoſition du Chocolat dont ils y font un uſage exceſſif. C'eſt entre les rochers de ſes côtes que l'on peſche ce petit poiſſon à écaille ſi renommé, qui travaille la pourpre dont on teint une ſi grande quantité de toiles de ſoye, de coton & de fil ; & cette teinture ne perd jamais ſa couleur, quoique

vous la laviez dans la lessive la plus forte.

Après la Province de Nicaragua est celle de Tegusigalpa, où il y a de riches mines d'argent : Honduras vient ensuite, c'est un Evêché, un Gouvernement & une Capitainerie Generale. Cette Province est située entre Nicaragua & le Yucatan. C'est un terroir fertile & pourvû de toutes les choses necessaires pour la vie ; & sur tout de miel & de cire ; son Port le plus considerable est Truxillo sur la mer du Nord. Vous trouvez après cela trois Gouvernemens, qui sont : San Salvador ou Saint Sauveur, la Trinité, & S. Antoine de Suchitepeques, lieux très-abondans en Cacao, cochenille, pastel, graine d'écarlatte & en cotton.

L'on arrive ensuite dans l'Audiance de Guatimala ; c'est un

Gouvernement & une Capitainerie Generale fort considérable ; car elle est sans aucune dépendance du Viceroy de la nouvelle Espagne. Ce Gouvernement en a sous lui quatre autres, qui sont tout autant de Provinces. La Capitale en est S. Jacques, Ville située dans la vallée de Panchoy, entre deux montagnes appellées dans le païs *Volcanes*, dont l'une jette de l'eau, & l'autre du feu. La premiere se nomme Almolonca ; elle a quatre lieuës de hauteur & dix-huit de tour. La Ville de S. Jacques avoit nom autrefois Zacualpa, & est appellée presentement la Vieille Ville ; c'est un séjour délicieux ; elle abonde en toute sorte de fruits ; mais elle est sujette à des tremblemens à cause de la proximité des deux Volcans dont je viens de parler. Il y a Audiance, Evêché, Université,

& tous les autres Tribunaux qui font établis dans les Capitales des plus grands Royaumes. Elle a six Convens de Religieux Mandians, & trois de Religieuses. Peu de Villes sont plus peuplées, les habitans y sont très-polis, & sur tout la noblesse qui y est fort nombreuse, s'y distingue avec beaucoup d'éclat. Ils y sont excellens hommes de cheval, quoique presque tous à la ginette, & des plus experts en fait de courses de Taureaux.

De là on vient à Chiapa : C'est une Prevôté Royale, qu'on appelle dans le païs Alcadia mayor. On y voit les mêmes fruits qu'à S. Jacques de Guatimala & en quantité ; sa Ville Capitale est Chiapa Ville Royale, c'est-à-dire, où il y a des Tribunaux Royaux, en quoi elle differe de Chiapa des Indiens où il n'y en a point,

quoiqu'elle soit très grande. Cette derniere est à dix lieuës de celle des Espagnols, & est située sur un fleuve navigable, aux bords duquel se rencontre des couleuvres de trente-deux pieds de longueur, comme celles de Portobelo.

A côté de la Province de Chiapa vers la mer du Nord, est celle de Tabasco, qui est de la même fertilité que les autres, qui rapporte les mêmes fruits & où les mêmes denrées se debitent; mais son Port pour être trop bon lui devient dangereux, parce qu'en toute saison il offre un seur abord aux ennemis de la Nation.

Plus avant est le Yucatan, Evêché, Gouvernement, & Capitainerie Generale; Merida en est la Capitale. Cette Province est moins connuë par ce nom que par celui de Campesche, Port dan-

gereux à la verité, & si rempli de bancs & d'écüeils, qu'on est obligé de moüiller à quatre lieuës avant en mer, mais fameux par son bois qui est si necessaire aux belles teintures. Le Yucatan est des plus abondans en cire, coton, pastel, & autres marchandises dont on fait trafic par toute l'Amerique. Tabasco & le Yucatan sont, comme je l'ai dit, à côté de Chiapa; mais en droite ligne après cette derniere Province est celle de Teguantepeque, fertile en fruits & en graine d'écarlatte: les Indiens qui l'habitent y sont si peu faits à l'obéïssance, & si seditieux, qu'en l'année 1657. le Lundi de la Semaine Sainte, ils tuerent à coups de pierre & de bâtons Don Juan de Avellaño Gentil-homme du Duc d'Alburquerque & Grand Prevôt de cette Province avec deux de ses va-

lets : enſuite ils allerent à la Maiſon de Ville où D. Juan logeoit, & qui étoit une des plus belles du Royaume ; ils y mirent le feu & la brûlerent entierement avec plus de quarante mille écus de meubles & de marchandiſes.

Mexapa ſuit Teguantepeque, puis Xicayan & la Ville haute, qui ſont les plus riches de la nouvelle Eſpagne, par l'abondance des graines d'écarlatte, de cochenille, & des toiles de coton qui s'y debitent. Après elles on trouve Guaxaca Evêché & Prevôté Royale ; dont la Capitale nommée Antequera ou Guaxaca du nom de la Province, eſt une grande Ville de commerce & qui abonde en toutes choſes. C'eſt là que ſe fait le meilleur Chocolat de toutes les Indes, auſſi-bien que l'excellente poudre de Polville, la plus exquiſe de toutes les

Le meilleur Chocolat de toutes les Indes Occidentales.

odeurs. Elle eſt tellement eſtimée & ſi chere, que la livre en coûte autant que ſix de Chocolat. Il s'en debite une grande quantité dans toutes les Provinces du Mexique, & il en paſſe beaucoup au Perou, & même en Eſpagne. Mais ce qui eſt aſſez particulier, c'eſt qu'il n'y a que les Religieuſes de Sainte Catherine établies dans Antequera qui en ſachent la compoſition. Les Religieuſes du Convent de la Conception, ni celles des autres Monaſteres de la Ville n'ont jamais pû y parvenir.

De Guaxaca on entre dans le Theguacan où l'on rencontre Tepeaca, Tlaxcala, Atriſco, & quelques autres Villes toutes grandes & bien peuplées, & aux environs deſquelles on foüille des mines d'argent. La puebla de los Angeles vient enſuite ; c'eſt un Evêché

Evêché de ſoixante & dix mille écus & la plus grande Ville de toute la nouvelle Eſpagne après Mexique ; elle eſt à cinq lieuës de Tlaxcala ; ſa Metropole qui eſt une agreable Ville pour le ſéjour, mais pas ſi grande, ni à beaucoup près ſi riche que ſa ſuffragante. Il y a dans la Puebla un nombre conſiderable de ſuperbes Egliſes & d'autres Edifices bâtis de pierre de taille ; mais la Cathedrale eſt le plus beau de tous. On y voit auſſi des Manufactures établies de toute ſorte de draps fins & d'étoffe de laines, de ſoye & d'or ſemblables à celles d'Europe. C'eſt là que ſe travaillent les meilleures armes de toute l'Amerique. A vingt lieuës de cette grande & celebre Ville en tirant au Noroueſt eſt Mexique, la merveille des Indes ; mais je n'en ferai la deſcription qu'après

avoir parlé des autres.

A côté de la Puebla à 80. lieuës ſur la mer du Nord eſt ſituée La vera Cruz, Port celebre où l'on vient aborder d'Europe pour entrer dans la nouvelle Eſpagne; & à 80. lieuës de l'autre côté ſur la mer du Sud, eſt Acapulco. A huit lieuës de cette derniere eſt une autre Ville nommée Paſquaro où l'on voit des Orgues de bois qui furent faites par un Indien adroit & induſtrieux, & qui reſonnent auſſi harmonieuſement que les meilleures Orgues d'Europe. Tout le monde les va voir par curioſité.

En ſuivant le chemin vers le Couchant, on arrive au Mechoacan, dont la Capitale eſt Vailladolid. C'eſt un riche Evêché & une grande Prevôté. Le terroir en eſt fertile, & il s'y rencontre des mines d'argent & de cuivre.

Après Mechoacan eſt Xaliſco Evêché & Preſidence. On y voit de pareilles mines & les mêmes choſes ; la Capitale en eſt Guadalaxara. Au-delà eſt Sacatecas, Gouvernement fecond en riches mines d'argent autant qu'aucun autre de la nouvelle Eſpagne. Je vais rapporter un fait qui donnera une idée juſte de ſa richeſſe : En l'année 1661. il y avoit dans Sacatecas un Cavalier nommé Barthelemi de Lagunas, lequel pour avoir fait la découverte de certaines mines, qu'il appella Las benitillas, s'étoit tellement enrichi, qu'au-lieu qu'il ne ſubſiſtoit auparavant que de ce qu'il pouvoit grapiller dans les maiſons du jeu, à force de faire le complaiſant & l'officieux auprès de ceux que la fortune du dé & des cartes favoriſoit : Il commença par donner plus de quinze cens mille écus

de present à ceux qui l'avoient assisté dans sa necessité. Ensuite il acheta la maison sous le porche de laquelle, avec la permission speciale du Portier il avoit coûtume de passer les nuits enveloppé de son seul manteau. Il la fit même rebâtir de pierres de taille mêlée avec la brique, en quoi il dépensa deux cens mille écus. Il n'en demeura pas là : il fit bâtir à ses dépens l'Eglise de S. Dominique à qui il avoit une singuliere devotion, & cette œuvre de pieté lui coûta encore autant. J'ai oüi dire à Don Joseph de Sanabria Gentil-homme du Perou, qu'étant à Sacatecas dans la maison du Grand Prevôt de la Ville nommé Don Juan Hurtado de Mendoza de l'Ordre de S. Jacques, ce Barthelemi de Lagunas lui vint un jour rendre visite, & qu'ayant extrêmement loüé un Chapeau de

Vigogne qu'on avoit envoyé du Perou à Don Joſeph, celui-ci le lui offrit. L'autre l'accepta avec force remercimens, lui diſant: qu'il lui en rendroit deux de Caſtor en échange. Après la viſite, Don Joſeph lui envoya le Vigogne avec deux fort beaux Piſtolets d'arçon richement & induſtrieuſement travaillez; & le Mexiquain, pour ne pas demeurer en reſte de generoſité, lui envoya une Aiguiere d'or, avec la Taſſe de même metal, ce qui pouvoit valoir mille ducas, & outre cela deux Fontaines de vermeil doré du poids d'environ douze marcs, dans chacune deſquelles il y avoit cinq cens écus en patagons, & par-deſſus deux Chapeaux de Caſtor, comme il le lui avoit promis. C'eſt ainſi que les richeſſes mettent quelquefois en ſon jour le courage d'un homme genereux,

qui peut-être ſans elle ſeroit reſté dans une honteuſe obſcurité. D. Joſeph de Sanabria lui demandant un jour par curioſité combien il avoit de revenu, le Mexiquain lui répondit : qu'il n'étoit pas fort expert en fait de calcul ; mais que ſans compter les dépenſes extraordinaires de ſa maiſon & celles de dehors qui étoient plus grandes, ni deux cens écus qu'il donnoit d'aumône aux pauvres en menuë monnoye tous les Samedis, & deux cens autres à divers Convents de la Ville, il donnoit mille écus chaque ſemaine pour les journées des ouvriers qui travailloient à ſes mines & mille autres à ſon Maître d'Hôtel pour la dépenſe ordinaire de ſa maiſon.

Après Sacatecas eſt la nouvelle Biſcaye. C'eſt un Evêché & une Capitainerie generale, la Capitale eſt Durango. Le païs eſt pau-

vre à cauſe de l'exceſſive abondance de bêtail & de grains qui donne occaſion à ſes habitans d'être oiſifs ; mais on y voit des mines d'argent ſituées dans un canton appellé *El Parral*, *à Guancamé*, *à Sonora*, & dans d'autres endroits ; on y trouve auſſi des mines d'or qu'on foüille à S. Jacques à douze lieuës du Parral. Il y a encore des mines de plomb à Sainte Barbe.

A l'Occident de la nouvelle Biſcaye, ſont la Province de Cinaloa & l'Iſle de Californie, qui ne ſont ſéparées que par un bras de la mer du Sud, & ſur la côte deſquelles on peſche des perles en abondance, mais peu groſſes. Ce ſont des Gouvernemens ſeparez, mais qui reconnoiſſent le même Evêque. Après ces mines dont je viens de parler, on entre dans le nouveau Mexique qui eſt éloigné

de 500. lieuës de la Ville de Mexique. C'eſt un Evêché, Gouvernement & Capitainerie generale ; la Capitale eſt Sainte Foy de la nouvelle Marato. Dans l'étenduë prodigieuſe que contient cē nouveau Royaume, ſont dix-huit Provinces, dont voici les noms : *Los Piros*, *Xacona*, *Galiſtheo*, *Theguas*, *Queris*, *Pecos*, *Hemex*, *Las Salinas*, *Thaxique*, *Thanos*, *Sugni*, *Cibola*, *Acoma*, *Moqui*, & les ſept Villes, *Picuries*, *Thoas*, *Marſos* & *Humanas*. C'eſt un terroir froid & ſitué au 37. degré & demi de latitude Septentrionale, mais fertile & abondant particulierement en toutes eſpeces de bêtail grand & petit, & en cotton dont on y fait une infinité de toiles, de tapiſſeries, & mêmes de tapis. Il eſt peuplé des Indiens qui y reſterent de maladie & de laſſitude, lorſque le premier

premier Mortegſuma ſortit de Theguajo ſa patrie pour aller conquerir le Royaume du Mexique, & de cela font foi non-ſeulement les traditions du païs, mais auſſi le nom de la Province qu'ils appellent Theguas, de celui de leur patrie dont ils étoient ſortis en armes, & même la langue que parlent encore à preſent ceux du Faux-bourg S. Michel de la Ville de Sainte-Foi, qui conſtamment étoit la naturelle de Mortegſuma, & qu'il établit generale de ſon tems dans toute l'étenduë de ſon Empire. Ces peuples tranſplantez s'arrêterent & s'établirent ſur les bords du grand fleuve qu'on appelle du Nord, ou autrement, Rio-bravo, à cauſe de l'abondance & de la rapidité de ſes eaux. Il eſt navigable & a de largeur dans les moindres endroits une portée de mouſquet pour le moins, &

quelquefois plus d'un quart de lieuë. Il s'y pesche de très-beaux poissons, comme des Truites, Congres, Aloses, Dorades, & autres. Ce qu'il faut particulierement remarquer au sujet de ce fleuve, c'est que presque toutes les Cartes font venir sa source d'un grand lac; mais c'est une opinion fausse, puisqu'il ne se trouve point d'étang ni de lac à plus de 300. lieuës de lui; le lieu où il prend naissance est une des plus hautes montagnes & des plus inaccessibles qui soient dans le nouveau monde, à six vingt lieuës au-delà du Bourg de Los Tahos, vers le Nord. On ne sçauroit monter à cheval cette montagne, tant elle est escarpée; & de l'autre côté est le Teguajo, d'où sortit, ainsi que je l'ai dit, le premier Mortegsuma, lorsqu'il entreprit la conquête du Mexique. Il descend un

grand nombre de ruiſſeaux des montagnes circonvoiſines. Ces ruiſſeaux joints à la fonte des neiges, quelques lieuës avant que d'arriver au Bourg de Los Tahos, forment tous enſemble ce fleuve fameux, lequel acrû de toutes leurs eaux, coule un tems entre ces monts comme un canal, mais ſi profond & ſi étroit, qu'il n'a pas alors une aulne de large, & l'on entend à peine le bruit de ſon courant; mais venant enſuite à s'étendre dans une des plus belles & des plus étenduës pleines qui ſe puiſſent voir, après qu'il a paſſé le bourg que j'ai nommé, il ſe mêle avec cinq ou ſix rivieres conſiderables qui paſſent à Picuries, à Zama, Sainte-Foy, & autres lieux, ce qui l'augmente de telle ſorte, qu'on le voit s'enfler au printemps, & comme un ſecond Nil inonder & fertiliſer toutes les

campagnes des environs. Après qu'il a continué ſon cours fort long-temps vers le Midi, il tourne enfin à l'Orient ; & par ce détour perdant ſon nom de fleuve du Nord, il acquiert celui de Rio-bravo, ou du grand fleuve ; il entre de là dans la Province des Patarabuyes, où il ſe joint au fleuve ſalé qui eſt très-large & qu'il honore de ſon nom. Paſſant enſuite au milieu du nouveau Royaume de Leon, à près de trente lieuës des mines de Quavila, il entraîne avec lui les rivieres de Nombre de Dios, de la Floride, de S. Pierre & de Las Conchas, & tous enſemble ſous le celebre nom de Rio-bravo, vont ſe décharger dans le Golfe de Mexique par une embouchure qui a plus de trois lieuës de large, même avant que d'arriver à la Guaſteca.

Quelques autres Geographes

prenant tout le contrepied, marquent ſon embouchure de l'autre côté dans la mer rouge de Californie ; ce qui eſt contraire à ce qu'en a remarqué par lui-même Don André de Figueroa de la Province de Pecuries, & à tout ce qu'il s'en eſt fait rapporter par les gens du païs. Ce Gentilhomme pour s'en éclaircir encore davantage auſſibien que pour être en droit d'autoriſer cette verité & de l'aſſurer à tous ceux qu'il appartiendroit pour le ſervice de Sa Majeſté Catholique, forma le deſſein en 1662. de faire conſtruire à ſes dépens 20. barques, afin de pouvoir achever avec elles de découvrir le païs, & de ſoumettre à la Couronne d'Eſpagne le reſte de ces Indiens qui s'étoient établis ſur le bord de ce fleuve. Mais le Marquis de Ladrada Comte de Bagnos, qui étoit alors Viceroy de la nouvelle

Eſpagne, s'oppoſa à cette entrepriſe, alleguant que ſans une permiſſion ſpeciale du Roy, il ne pouvoit pas donner les mains à cette expedition. Ce Seigneur étoit occupé de plus grands ſoins dans ce temps-là. Il avoit à ſurmonter par une conduite delicate les traverſes que ſes ennemis lui ſuſcitoient. C'eſt ce qui l'empêcha de fournir à Don André les munitions de guerre & de bouche neceſſaires pour le ſuccez d'une entrepriſe ſi importante, & ſans leſquelles Don André & ſes gens ſe ſeroient imprudemment expoſez à devenir les victimes des peuples qu'ils vouloient ſubjuguer. Les neceſſitez du dedans étant preferables à celles du dehors, le Comte de Bagnos ſe crut obligé de courir au plus preſſé, & il ne pouvoit alors faire autrement, puiſqu'il lui falloit ſonger avant toute choſe à

diſſiper l'orage qu'avoient excité dans toute l'étenduë de ſon Gouvernement les emportemens de ſes deux fils Don Pedro & D. Gaſpard de Leyva. Ces jeunes Seigneurs fiers du pouvoir de leur pere, & ne ſuivant que l'impetuoſité d'un ſang boüillant, exerçoient dans Mexique une eſpece de Duumvirat par des excès que les mécontens qualifioient de crimes & de cruautez intolerables. Effectivement ils en firent tant, que les plaintes des peuples, & ſur tout des perſonnes de diſtinction portées à la Cour, y mirent le Viceroy en ſi mauvaiſe poſture, qu'il fut dépoſſedé de ſon emploi; & en attendant l'arrivée du Marquis de Manſera qui fut nommé pour lui ſucceder, l'adminiſtration des affaires ſe donna par *interim* à Don Diego Oſorio de Eſcobar Yllamas, Evêque de la

Puebla, qui par l'averſion qu'il avoit toûjours euë par le Comte de Bagnos, avoit plus contribué que perſonne à ſa dépoſſeſſion. Les choſes neanmoins n'en allerent guere mieux par ce changement; Don Diego ne ſe fit pas plus aimer que le Comte; mais je m'apperçois que je ſors des bornes que je me ſuis preſcrites.

Dans la nouvelle Eſpagne, & toutes les Provinces qui ſont compriſes ſous ce nom, il y a plus de quarante mille Egliſes, 85. Villes conſiderables, 58. petites, & un nombre infini de Bourgs & de Villages. On y compte trois Archevêchez, qui ſont: S. Domingue, Primatie des Indes, & dont le revenu eſt de dix mille patagons: Mexique qui en vaut trente mille, & Manilha ſix mille. Il y a quinze Evêchez: La Puebla appellée Tlaxala de ſoixante &

dix mille écus de revenu, Oaxaca de 12, Chiapa de 10, Guatimala de 13, Honduras de 5, Nicaragua de 8, Michoacan de 35, Xalisco de 15, Durango de 8, le nouveau Mexique d'autant, la Havana en l'Isle de Cube de 10, Puertorico, Sibu, Cagayan, & Camarines, chacun de trois mille.

Il y a de plus dans ce Royaume une inquisition generale établie à Mexique, outre les particulieres qui sont répanduës dans toutes les Villes, grandes ou mediocres ; cinq Universitez Royales, où il y a des Compagnies de toutes les Facultez des Sciences, & des Arts, sans compter plusieurs Colleges particuliers. On y voit les mêmes Tribunaux & Magistratures que dans le Perou ; toute la difference qui s'y rencontre, c'est que les appointemens des Magistrats & autres Officiers de Ju-

ſtice ſont plus forts dans ce dernier que dans le Mexique : on y compte cinq Audiances, celle de Mexique, celle de Guatimala, celle de Guadalacara, celle de S. Domingue & celle de Manille; les Gouverneurs & Capitaines Generaux en ſont les Preſidens, & par leur mort ou en leur abſence le plus ancien des Conſeillers. Il y a un grand nombre d'Officiers qui ne ſont nommez que par le Roy, comme certains Gouverneurs, Grands Prevôts, Generaux de Flotes, ou Amiraux Colonels, Gouverneurs de Forteresſes; mais le Viceroy ne laiſſe pas d'y pourvoir par *interim*, lorſque les places deviennent vacantes. Voici quels ils ſont : Le Gouverneur & Capitaine general de Guatimala*, des Filipines, d'Yu-

*Les Villes aprés leſquelles il y a des * ſont celles dans le terroir deſquelles il y a des mines d'argent.*

catan, de la nouvelle Biſcaye*, du nouveau Mexique, de Honduras, de San Domingo, de Coſta-rica, de la Havana, & celui de Puerto-rico. Plus le Gouvernement ſans titre de Capitaine General de Soconuſco, de Nicaragua, de Xaliſco, de Nueva-vera-Cruz, de Cuba, les Gouverneurs des deux Fortereſſes de la nouvelle Eſpagne, de San Juan de Ulva, & d'Acapulco; des trois qui ſont à la Havana: ſçavoir, ceux du Morro, de la Punta, & du vieux Fort, & des trois de Manilha. Il y a douze grandes Prevôtez auſquelles le Roy ſeul nomme: ſçavoir, Mexique, Sacatecas*, Metepeque, Las Amilpas, Tacuba, Chucitepeques, Chiapa, Tabaſco, San Salvador, la Trinité, Teguſigalpa, & la Vera-Cruz.

Il y a quatorze Villes où l'on a établi des Caiſſes Royalles, ou

Treſoreries, ce ſont : Mexique ; Sacatecas*, Vera-Cruz, Yucatan, Guadalacara, Guatimala, Chiapa, Durango, Saint Loüis, Taſco, Manilha, San Domingo, Havana, & Puerto-rico, ſans parler de pluſieurs moindres où il y a un Treſorier particulier qui rend compte aux Treſoriers Generaux des quatorze Villes que je viens de nommer, leſquels ont Juriſdiction ſur eux, & par ce moyen grande occaſion d'enrichir leurs parens, amis & domeſtiques, & de ruiner les perſonnes les plus conſiderables, quand ils les prennent en averſion.

Les Villes où le Viceroy établit des Grands Prevôts & Chefs de Juſtice & de Police de ſa propre autorité, & ſans que la Cour s'en mêle, ſont au nombre de 135. En voici les noms : La haute Ville de S. Ildefonſe, Xigayan, Me-

xapa, Tlapa, Tlaxcala, ou la Puebla de Los Angeles, Michoacan*, San Luis*, Taſco*, Xiquilpa la grande, Chilchota, Tanſitaro, & Pintzardaro, Colima, Sayula, Chametla, Motines, Amula, Zamora, Xacona, Aguatla, Miaguatlan, Tinguindin, Salaya, S. Michel, & S. Philipe, Guanaquato*, Cinaloa, Meſtitlan, Queretaro, Alamillo*, Sombrerete*, Cholula, Chalco, Suchimilco, Atriſco, Guaſcoſingo, Zapotlan, Sacatula, Tutepec, Tequantepec, Tepeaca, Teguacan, Tulanſingo, Chichicapa, Oaxaca, Xilotepeque, Panuco, Itampico, la Ville de Los Valles, Villa-rica, & l'ancienne Vera-Cruz, Xalapa, Mexicalſingo, Tacubaya, Coantnavac, Teutitlan, Acatlan, Serrogordo, El Saltillo, Aqualulcos, Sultepec*, Tlaſaſalou, Yſtepec, Izucar, Yapotlan, Gua-

ſulco, Titzla, Chant la de la Sal, Tetela*, Itmiguilpa, Xiguilpa, la Ville de los Lagos, celle de Leon, Pachuca*, Totonicapa*, Guadalcazar*, Xiquipila, Teutila, Oriſaha, Xalofingo, Papantla, Quantitlan de los Jarros, Teſeuco, San Juan de los Llanos, S. Jacques de Tecaliautlan, Saint Antoine, Guatiſco, Tulpa, Petaltepec, Zapotitlan, Cuiguacan, Xaſoitremendo, Yurirapundaro, Topila, Teuſicalco, Marabatio, Taximaroa, Guauſacalco, Xitotepec*, Zumpango*, Guauchinango*, Simatlan, Xiquipilco, Otumba, Saint Chriſtophe, Chacalluta, Compuala*, Yautitlan, La Miſteca, Teutitlan du chemin, Tepalotiſlan, Culiacan, Sapotecas, Petatlan, compoſtela, Quataguapa, Coſamaluapa, & les autres dont je ne puis me ſouvenir.

Outre toutes ces Villes, il y en a ſix autres où le Gouverneur & Capitaine general nomme ſeul les Magiſtrats & les autres Officiers qui ſont : El Parral, Sonora, Indehen, Guancame, S. Jacques & Sainte Barbe ; & dans toutes celles-là, c'eſt-à-dire, dans leur territoire, il y a de riches mines d'or & d'argent.

Au Gouvernement de chaque Province de la nouvelle Eſpagne s'employe d'ordinaire un Noble ſuivant ſa naiſſance & le rang qu'il tient dans le monde ; parce que tous les Gouvernemens ne ſont pas d'égale importance, ni de pareil revenu. Il y en a de ſi lucratifs, qu'en moins de deux ans ils rapportent deux cens mille écus à celui qui a été aſſez heureux pour les obtenir. Il en eſt de cent mille, de cinquante mille, de 40, de 30, de 20, de 10, de 6, & d'autres ſi

mediocres, qu'ils ne vont pas jusqu'à quatre mille, & dans quelques-uns de ces derniers s'entretiennent quelquefois des gens de merite, qui n'ayant ni rentes ni fonds, y demeurent pour subsister, & souvent par leurs épargnes & par les petits profits casuels que leur emploi leur procure, ils se mettent peu à peu en équipage & en état d'aspirer à des Gouvernemens plus considerables. Ce Royaume n'est pas moins abondant que le Perou en choses necessaires à la vie, à l'exception du vin qui ne se fait que dans le Parral, encore est-il mauvais & en petite quantité; mais on y en porte d'Espagne & du Perou. Il manque aussi d'huile. Il y a environ quarante ans qu'on commença d'y planter des oliviers; ils rapportent peu, mais le fruit en est bon. Pour ce qui est des mines, il s'y en trouve

ve un grand nombre & de fort riches : mais parce que le païs, comme j'ai dit, manque de vif-argent qui ne s'y porte que d'Allemagne & d'Eſpagne ; elles ne ſont pas d'un auſſi grand rapport que celles du Perou. Si Sa Majeſté permettoit qu'on y en apportât de ce dernier Royaume, elle épargneroit bien de la dépenſe, & retireroit un plus grand profit ; mais pour des raiſons qu'il n'eſt pas permis de penetrer, tout le vif-argent qui vient du Perou eſt arrêté avant qu'il arrive au Mexique, & confiſqué comme Marchandiſe de contrebande. En vertu d'une ſomme de huit mille ducats que la contractation de Seville paye chaque année au Roy, elle a fermé la correſpondance des Ports du Perou avec ceux de la nouvelle Eſpagne. Ce qui fait perdre à Sa Majeſté plus de trois cens

mille ducats de droits qu'elle en retireroit, ſi elle y laiſſoit la liberté du commerce. Ces Royaumes voiſins qui s'incommodent aujourd'hui tous deux, s'aideroient mutuellement des marchandiſes qui manquent dans l'un & abondent dans l'autre.

La nouvelle Eſpagne eſt un terroir fertile & riche, non ſeulement par les grains & autres fruits qu'y produit l'art & le travail des peuples, mais encore par ceux que la terre y produit ſans être cultivée, comme l'écarlate ou cochenille, l'Agnil ou Paſtel, le bois de Campeſche, le Mollé, & le Cacao. La cochenille eſt une eſpece de petite araignée blanchâtre qui naît ſur certains figuiers d'une eſpece particuliere : ces figuiers ſont de petits arbres fort bas de tige, mais dont les feüilles ſont en grand nombre & d'une prodigieuſe gran-

deur. Perſonne n'ignore l'eſtime & l'uſage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les Royaumes de l'Europe ; cependant c'eſt de cette petite araignée ſeulement qu'elle ſe tire. Le Paſtel ſe fait d'une herbe ſemblable à du chanvre, elle eſt excellente pour les belles teintures bleuës ; & chacun ſçait que les Teinturiers auſſi-bien que les Peintres ne peuvent s'en paſſer. Le bois de Campeſche eſt ſi renommé dans l'Europe, que c'eſt une des principales marchandiſes dont ſe chargent les Navires qui font le commerce d'un monde à l'autre, & l'induſtrie des hommes l'a trouvé propre à teindre 22. couleurs differentes. Le Mollé eſt un grand arbre feüillu dont la feüille verte teint en jaune ; ſes petites branches appliquées entre la tête & le chapeau paſſent, ſelon la commune opi-

nion, pour un refrigeratif, & preſervent des ardeurs du ſoleil. La gomme blanche qui en coule eſt un baume qui guerit toute ſorte d'ulceres & de bleſſures ; ſon tronc ſert pour du bois de charonnage ; ſon fruit, qui ſont de petites grappes approchantes de nos groſeilles rouges pour la groſſeur, la forme & la couleur, eſt de bon goût & d'une odeur agreable quoiqu'un peu forte, & l'on en tire une eſpece de vin fort doux qui ennivre. Le Cacao eſt un arbre de moyenne hauteur qui ne ſe trouve gueres qu'à l'ombre, & ſe couvre preſque toûjours de quelque autre arbre plus élevé pour ſe garantir des ardeurs du ſoleil ; il produit depuis la ſurface de la terre juſqu'à ſes plus hautes branches une eſpece de Coco grenu de la forme d'un grand concombre d'un gris brun, lequel étant ou-

vert laiſſe voir au dedans environ cent grains plus ou moins couverts chacun d'une petite écorce cottoneuſe de très-bon goût & pleine de ſuc. Lors qu'on a mangé cette écorce, vous trouvez dedans un grain roux couvert d'une autre écorce plus mince & preſque noire, & ce grain qu'elle renferme eſt ce qu'on appelle le Cacao: l'uſage en eſt à preſent commun dans toute l'Europe, quoique depuis quelques années celui du Café ſemble l'avoir emporté ſur lui, ſur tout en France, en Angleterre & en Hollande. Ce grain ſert de monnoye dans le commerce, on en donne ſoixante pour ſept ſols: dans les marchez publics on en achete les menus uſtenciles de cuiſine & de ménage, & l'on s'en ſert auſſi à faire l'aumône aux pauvres. Lors qu'on l'a moullu & qu'il eſt reduit en paſte, il s'en

tire une eſpece de pomade blanche qu'on appelle pomade de Cacao ; elle eſt d'une odeur fort agreable ; elle ſert utilement en pluſieurs ſortes de maladies, & quelques-uns l'appliquent avec ſuccès ſur les bleſſures nouvellement faites. Il y en a de petit, de moyen & de gros ; mais ſa bonté ne conſiſte point en ſa groſſeur, ni en ſa couleur, mais en l'excellence de ſon goût qui provient de la qualité du terroir. Le meilleur de tous eſt celui de Nicaragua, & enſuite celui de Guatimala qui eſt preſque le même climat, puiſque celui de Varacoa en l'Iſle de Cuba, & ce dernier eſt le plus roux. Après ceux-là c'eſt celui de S. Domingue, qui eſt menu & excellent pour ſon ſuc ; celui de Caracas qui eſt plus gros eſt le moins eſtimé de toutes les Indes. Il y en a auſſi dans le Perou, mais il

ne croît que dans le Guyaquil ; il y eſt fort gros & excellent tant qu'il ne ſort pas du Royaume ; mais lors qu'on le veut tranſporter ailleurs, il change de goût en paſſant la mer & ſe moiſit. C'eſt ce qui fait que pluſieurs perſonnes le recherchent avec plus d'empreſſement que les autres, parce qu'il fait plus de mouſſe & d'écume que celui du Mexique, & il y a bien des gens qui n'aiment du Chocolat que l'écume, & n'en voudroient pas boire s'il n'étoit fort mouſſé.

Le Maguey eſt une plante de la forme de l'Artichaud ; il croît dans les champs, & il y croît ſans culture, mais ſemblable à la vigne, il n'a jamais tant de force & de qualité que quand il eſt cultivé. Ses feüilles ſont beaucoup plus grandes que celles de l'Artichaud. Il y en a d'une aulne de

longueur & qui ſont larges à proportion ; mais communément elles ont trois quarts de long. Elle eſt très-large par en bas & va en diminuant juſqu'au haut où s'éleve une eſpece de tuyau de la groſſeur & de la forme d'une plume à écrire & qui aboutit en épine. Cette feüille eſt épaiſſe de deux doigts, & a une écorce aſſez dure qui peut ſervir de papier dans un beſoin, de même que ſon tuyau taillé avec un canif peut ſervir de plume. Le corps de la feüille qui eſt deſſous cette écorce étant cuit au four a tout le même goût que des pâtes de Coin ; lors qu'elle eſt verte il en ſort un ſuc qui eſt merveilleux pour les bleſſures & pour ranimer la vigueur des chevaux recrus de fatigue ; & quand elle eſt ſeche elle ſert de thuile pour couvrir les maiſons. Lors qu'on la lave, ou qu'elle de-

meure quelque tems dans l'eau, elle s'amollit de telle ſorte, qu'on en file du fil très-fin dont on fait toutes ſortes de toiles & de cordages, ſuivant la groſſeur dont on le tire. La tige d'où ſortent ces feüilles eſt groſſe comme la cuiſſe par le bas, & va en diminuant en pointe juſqu'à la hauteur d'environ vingt pieds; elle pouſſe des fleurs jaunes dont on fait des ſyrops & des purgations ſouveraines pour les maux veneriens & pour toutes ſortes de puſtules. Le bois en eſt pliant, mais d'une nature peu ſujette à ſe corrompre, & pour cette raiſon on s'en ſert à couvrir les toits. On en fait auſſi des fourreaux d'épées & de piſtolets, des jalouſies pour les feneſtres, des enclos de jardin; & le cœur qui eſt plus tendre s'employe d'ordinaire à faire des images & repreſentations de Saints, à quoi il

eſt fort propre. C'eſt de cette plante que les habitans du païs tirent le vin qu'on y boit. Voici de quelle maniere : Ils y font une petite ouverture, laquelle neanmoins eſt profonde, puiſqu'elle va juſqu'au cœur du tronc, à l'endroit où les feüilles s'en ſéparent, & de cette ouverture coule une liqueur qu'ils recueillent quatre fois le jour, & ils en tirent le poids de deux livres chaque fois. De cette liqueur ſe fait d'excellent miel, de l'huile, du vinaigre, & de cette eſpece de vin que les Indiens nomment Pulqué, & dont ils s'enivrent. Il eſt fort bon pour pluſieurs incommoditez & particulierement pour la gravelle. L'uſage en eſt ſi exceſſif par toute la nouvelle Eſpagne, qu'un des plus conſiderables emplois auſquels le Viceroy pourvoyoit autrefois, étoit celui de Juge du Pulqué;

mais depuis quelques années on l'a mis en parti, & il rend aux cofres du Roy quarante mille écus par an dans la ſeule Ville de Mexique, ſans compter une pareille ſomme qui ſe paye aux Gardes & Commis qui ſont continuellement par voye & par chemin pour empêcher qu'on ne fraude le droit des entrées, lequel toutefois n'eſt que de ſept ſols pour chaque charge de cheval ou de mule; & il y a un profit ſi conſiderable à faire dans cet emploi, qu'un certain François de Cordoüe homme rond & de bonne conſcience, ayant eu le bonheur d'y parvenir, de petit Mercier qu'il étoit, courant par les marchez pour vendre ſa marchandiſe, il y a amaſſé de ſi prodigieuſes richeſſes, qu'on l'a vû premier Juge de Police à Mexique. Il eſt à preſent Treſorier General dans la Chambre des

Comptes de cette Ville, c'eſt-à-dire, un des hommes de conſequence du Royaume & de ceux que les Vicerois ménagent le plus. Il étoit ſi bien avec le Comte de Bagnos, & enſuite avec le Duc d'Alburquerque, que les femmes de ces Seigneurs alloient tous les ans chez lui prendre du Chocolat & voir paſſer la Proceſſion le jour de la Fête-Dieu. Le balcon qu'il leur faiſoit préparer eſt ſi magnifique, & d'un travail ſi prodigieux, qu'il a coûté plus de vingt mille écus, quoiqu'il ne ſoit que de fer. Sa maiſon ſituée dans la ruë S. François, & ſans contredit la plus belle & la mieux bâtie de tout Mexique, eſt eſtimée trois cens mille ducats, ce qui a donné lieu à ce bon mot qu'on dit d'elle, que c'eſt un édifice, *pulcherrimo*, à cauſe qu'il doit ſon origine au Pulqué.

On fait auſſi en pluſieurs en-

droits de ces Provinces, & ſur tout dans celle de Colima, d'excellent vin blanc d'une eſpece de Cocos que portent certains Palmiers qui reſſemblent à ceux qui portent des dattes, quoiqu'ils ne ſoient pas tout-à-fait ſi hauts. Les Eſpagnols, Criolles & Indiens en font uſage. Ce vin pour la couleur & pour la ſaveur eſt peu differẽt de celui qui croît en Allemagne ſur les bords du Rhein, & on ne le croit pas moins bon que lui pour ceux qui ſont ſujets à la gravelle. Les cannes de ſucre ſont fort communes dans le païs; & il s'y trouve auſſi un grãd nombre d'eaux chaudes & minerales. Dans le Bourg de Guadalupe on en voit une très-froide qui guerit de la fievre lors qu'on en boit, & qui ne ſort jamais de ſon lit, quoiqu'elle boüillonne continuellement plus haut que ſes bords, ce qui eſt regardé com-

me une merveille.

Il ſe nourrit beaucoup de bê-tail dans toute la nouvelle Eſpa-gne, à cauſe de la bonté & de l'é-tenduë des pâturages. Il y a des particuliers qui ſont très-riches en cette nature de bien, comme Don Geronimo Magdaleno de Andra-de, Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, qui ſortant de Mexique pour aller en ſes Domaines de Gua-rachi ſituez dans les Provinces de Xiquilpa & de Michoacan éloi-gnées de 80. lieuës de cette Capi-tale, pendant tout ſon voyage ne dé-couche point de deſſus ſes terres ; mais c'eſt peu de choſe encore en comparaiſon de D. Prudencio de Armentia, qui marche ſans diſcon-tinuation ſur les ſiennes l'eſpace de deux cens lieuës depuis Mexi-que juſqu'à Durango ; & l'abon-dance de ſes haras eſt ſi prodi-gieuſe, que pour ne pas conſumer

ſes pâturages, il eſt obligé de faire precipiter toutes les années plus de quatre mille pieces de chevaux, de cavales, & de poulains. Cet homme peut ſe vanter d'être le plus riche particulier de toute la nouvelle Eſpagne.

L'inſigne & celebre Ville de Mexique fut fondée par Morteg-ſuma Premier, lequel l'embellit de ſuperbes édifices durant tout le cours de ſon regne, & l'augmenta juſqu'à la grandeur de deux fois comme Seville d'Andalouſie. Elle eſt bâtie ſur un terreplein ſitué aux bords d'un lac, qui par ſa vaſte étenduë forme une eſpece de mer, & entouré des autres côtez de quatre autres plus petits qui ne ſont ſeparez les uns des autres que par de larges chauſſées pavées & revêtuës de pierre de taille. Fernand Cortez qui fut depuis Chevalier de l'Ordre de S. Jacques,

Marquis del Valle, & Viceroi de la nouvelle Eſpagne en fit la conquête avec mille Eſpagnols, & deux cens mille Indiens habitans des Provinces de Tlaxcala & de Teſcuca, & qui étoient ſujets de Rois ennemis du dernier Morteg-ſuma. Il attaqua cet Empereur avec cette groſſe armée, & lui livra la premiere bataille, qu'on appella celle de la nuit triſte, & où reſterent ſur la place trente mille Mexiquains d'un côté, & de l'autre quatre cens cinquante Eſpagnols avec quatre mille Indiens de leur parti. Cortez lui-même en ſortit bleſſé, & ſe retira à Tacuba diſtant de deux lieuës de Mexique, quoiqu'à vrai dire, ce ne ſoit qu'une habitation continuée de l'une à l'autre par le grand nombre de maiſons qui ſe ſuivent le long d'une des chauſſées dont je viens de parler. Cette

chauffée eſt large d'environ trois toiſes & toute de niveau, c'eſt-à-dire, égale & droite dans toute ſon étenduë. Elle eſt traverſée d'eſpace en eſpáce par un grand nombre de ponts ſous leſquels paſſent pluſieurs canaux qui ſe rendent d'un lac dans un autre, & ce fut à l'endroit d'un de ces ponts que les Mexiquains avoient coupé, qu'un nommé Alvarade fit cette étonnante action qui l'a rendu ſi celebre dans les Indes, de ſauter le canal en appuyant au fonds le bout de ſa pique, quoiqu'il eut vingt pieds de large en cet endroit, & que cet Eſpagnol fût bleſſé & fatigué du combat & du poids de ſes armes. Pour en conſerver la memoire l'on a toûjours appellé depuis & l'on appelle encore aujourd'hui ce pont, *le pont du ſault d'Alvarade.*

Le ſuccèz de la ſeconde bataille

fut encore plus avantageux pour Cortez, puiſqu'il cauſa la priſe de Mexique, & qu'il n'y eut que cinquante Eſpagnols de tuez avec dix mille de leurs Indiens ; & les Auteurs qui en ont écrit, conviennent tous que les Mexiquains y perdirent plus de cent mille hommes. Ce que j'en ay oüi dire aux gens du païs ſuivant la commune tradition, & ce que j'en ay vû moi-même dans les tableaux qui repreſentent cette inſigne victoire ; c'eſt que le canal qui coule entre Sainte Anne & S. Jacques de Tlatilulco l'un des Fauxbourgs de Mexique, ſervit ce jour-là de pont aux Eſpagnols pour entrer dans la Ville par le grand nombre de corps morts dont il étoit comblé, & ſur leſquels paſſa la Cavalerie auſſibien que l'Infanterie. Ce qu'ils n'auroient jamais pû faire autrement. Car on n'avoit point en-

core trouvé alors, comme on a fait depuis, des moyens promts & faciles de faire paſſer les plus grands fleuves aux armées les plus nombreuſes. Beaucoup de gens murmurerent en ce tems-là contre Fernand Cortez : & quoique ce genereux Capitaine, inſtruit des mauvais offices qu'on lui rendoit, s'efforçât par grandeur d'ame d'honorer & de ſervir ceux qui l'offenſoient, au-lieu de s'en vanger, comme il en avoit le pouvoir, on ne laiſſa pas d'entreprendre de le noircir à la Cour & de lui imputer pluſieurs crimes. Mais faut-il s'en étonner ? Quand eſt-ce que le courage & la vertu ont manqué d'envieux ? Et ne ſuffit-il pas pour en avoir, de s'élever au-deſſus des autres par un merite diſtingué.

Le plan de cette Babilone Indienne eſt uni : Elle a trois lieuës de longueur à prendre depuis

Guadalupe juſqu'à S. Antoine, & preſque autant de large depuis l'Arſenal & l'Hôpital de S. Lazare juſqu'à Tacuba. Les ruës ſemblent être tirées au cordeau, tant elles ſont droites ; & elles ſont ſi larges, que ſix carroſſes de front y peuvent paſſer ſans embaras. Quelques-unes ſont diviſées en trois parties égales, dont celle du milieu eſt le lit d'un des cinq canaux qui ſortent d'un des lacs, & qui arroſent par pluſieurs détours cette grande Ville dans ſes differens quartiers. C'eſt par le moyen de tous ces canaux que ſes habitans ſe fourniſſent en abondance de tous les vivres, munitions, marchandiſes & denrées neceſſaires pour l'établiſſement d'un grand commerce, les voiturant & tranſportant dans des canots d'un lieu à l'autre, & chaque jour de la ſemaine a ſes differentes marchan-

difes ; mais le Samedi fe fait diftinguer de tous les autres : Car on y voit arriver de tous côtez un printems portatif, fi j'ofe me fervir de cette expreffion,c'eft-à-dire, une flotte de fruits & de fleurs qui ne font ce jour-là de tout Mexique qu'un jardin continu. La grande Place y eft d'une fi grande etenduë, que le peuple en peut à peine remplir la troifiéme partie les jours deftinez pour les courfes de Taureaux & jeux de Cannes. La grande Eglife bâtie de pierre de taille mêlée avec la brique, & de la forme que je dirai en fon lieu, borne le milieu d'une de fes faces du côté du Septentrion, & à l'oppofite de celui du Midi, font la Maifon de Ville, celle du Juge de Police, & celle des Greniers publics avec la Prifon. A chacune de ces Maifons eft un grand portail de pierre de tail-

le, soûtenu de deux piliers de même matiere & tout d'une piece. Ensuite sont plusieurs grandes boutiques & magasins de riches Marchands de draps. Du côté du Couchant on voit une grande quantité de maisons comme celles dont je viens de parler. Elles sont à des particuliers, mais ce sont les plus riches & les plus considerables gens du Royoume. Elles tiennent presque toute cette face, & après elle sont cinq ou six grands magazins de riches étofes d'or travaillées en Europe. Du côté du Soleil levant sont le Palais du Viceroi, la Royale Audiance, l'Université, & le College des Religieux de S. Dominique avec la Maison de l'Inquisition ou Saint Office attenant; & dans des encognures est la maison de la Monnoye, de laquelle on peut dire par excellence qu'il ne s'y fit jamais rien de faux.

Le Palais du Viceroy fut bâti par Fernand Cortez; tous ceux qui l'ont vû demeurent d'accord qu'il eſt plus grand & plus magnifique que celui de Sa Majeſté à Madrid; la cour en eſt fort ſpatieuſe & toute ornée de riches balcons de fer, de même que la Place; & il y a dans le milieu un Cheval de bronze poſé ſur un large pied d'eſtal & fort bien travaillé. Les cinq ruës par où l'on entre dans la grande Place, ſont toutes larges & bien pavées, un caroſſe à ſix chevaux y peut tourner ſans peine. Sur le portail de la principale Egliſe eſt une eſpece de petite tour où le Duc d'Alburquerque fit poſer un fanal de criſtal, dans lequel on allume tous les jours à l'entrée de la nuit un flambeau de cire blanche pour la commodité de ceux qui paſſent par la Place à des heures induës, & il y a

un fond établi pour ſon entretien. Au milieu de la Place eſt un très-beau pilier de marbre, ſur lequel eſt élevé un aigle de bronze que chacun admire pour la beauté de ſon travail ; & l'on voit alentour quatre rangs de petites boutiques de bois fort propres, où ſe débite en abondance tout ce qui ſe peut vendre de curieux en ſoye, or, linge, dentelles, rubans, coëfures, gazes, & autres marchandiſes.

En ſortant de la Place par le côté oppoſé à la grande Egliſe, on entre dans la ruë des Orféyres, qui eſt extrêmement longue & riche, & de là dans une grande Aulnaye dont les arbres ſont exceſſivement hauts & diſpoſez à pluſieurs rangs en forme d'échiquier ; & au milieu eſt une très-belle Fontaine d'une eau vive & pure. C'eſt un lieu délicieux.

Il y a dans Mexique deux très-ſpatieux & très-beaux Amphitheatres deſtinez pour les Spectacles & Comedies : l'un près l'Hôpital de S. Jean, & l'autre dans la ruë de S. Auguſtin. Dans l'endroit où eſt à preſent la Maiſon Profeſſe de la Compagnie de Jeſus, étoit autrefois le Palais du dernier Morteġſuma ; & pour n'en pas perdre entierement le ſouvenir, on y conſerve encore un morceau de l'ancien édifice avec la fenêtre où cet Empereur fut tué d'un coup de pierre jettée au hazard, & qui le frappa au front dans l'inſtant qu'il s'y mettoit pour voir de là le combat. Cette fenêtre peut avoir ſix pieds de hauteur, elle eſt en arc & ſoûtenuë d'un pilier de marbre blanc. Cette inſigne Capitale de la nouvelle Eſpagne eſt toute remplie d'illuſtre Nobleſſe, de gens con-

ſiderables, qui par leur naiſſance, leur merite, & par leurs ſervices ſe diſtinguent des autres; les principaux de ceux-là ſont: Don Fernando Altamirono Comte de S. Jacques de Calimaya, & Senéchal des Philipines, Don Garcie de Valdez Oſorio, Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, Comte de Pegnalva & Vicomte de S. Michel. Don Nicolas de Bivero Peredo Comte de Orizaba; & outre cela il demeure dans Mexique plus de cent Chevaliers de differens Ordres militaires, non ſeulement de Caſtille, comme S. Jacques, Calatrava & Alcantara, mais auſſi de ceux de S. Jean, de Monteſa, de Chriſt, & Davis. On comptoit en cette grande Ville quatre mille caroſſes, dix-ſept Convens de Religieuſes, un College pour élever la jeuneſſe, avec une prodigieuſe quantité de gran-

des & ſomptueuſes Egliſes, toutes bâties de pierres de taille & de brique ; j'en nommerois bien 89. ſi je ne craignois d'ennuyer le Lećteur, ſans parler de celles des Religieux Mandians qui ſont moins ſuperbes, mais fort propres. La beauté des maiſons eſt incomparable, tant pour l'étenduë, que pour la matiere, l'agreable figure & la commode diſpoſition des apartemens ; les plus hautes n'ont pas plus de trois étages, & toutes les murailles ſont incruſtées par dehors de petits cailloux de diverſes couleurs, & taillez les uns en cœurs, d'autres en ſoleils, en étoiles, en rouës, en fleurs de toutes les eſpeces & autres figures dont la varieté infinie eſt très-agreable à la veuë. Les portes en ſont fort grandes & fort hautes ; on y voit des balcons de ferrurerie preſqu'à toutes les fenêtres,

& ces balcons ſont quelquefois d'une telle étenduë, qu'ils tiennent toute la face du logis. Ils ſont ornez en tout tems d'un grand nombre de quaiſſes d'orangers & pots de fleurs de toutes ſortes; car il s'y en voit toute l'année; & le climat y eſt ſi doux & ſi temperé, que la chaleur n'y devient jamais incommode, ni les rigueurs du froid n'y obligent en aucun tems d'y allumer du feu. On peut dire ſans s'écarter de la verité qu'on y joüit d'un printems perpetuel. L'eau y eſt pure & ſaine; elle y vient d'un village appellé Sainte-Foi, à trois lieuës de Mexique, par le moyen d'un grand Aqueduc ſoûtenu de 365. arcades de pierres de taille & qui paſſe au travers d'un des lacs dont la Ville eſt entourée, ce qui forme une très-belle perſpective.

Il y a dans Mexique cinq Pa-

roiſſes d'Eſpagnols, & douze d'Indiens, douze mille Bourgeois Eſpagnols qui y ſont établis avec leurs familles, ſans parler d'environ vingt mille autres qui n'y ſont que pour un tems, & trente mille Eſpagnolles qui y ſont toutes generalement belles & d'une magnificence à ſurprendre : car il n'y a pas une femme du commun qui ne porte des étofes d'or. On y compte quatre-vingt mille Indiens Bourgeois, outre les paſſagers qui ſont en plus grand nombre, & plus de cent mille eſclaves tant blancs que noirs de l'un & de l'autre ſexe, ce qui fait plus de quatre cens mille ames, ſans compter les enfans. Le licencié Pedro Ordognez de Cevallos dans ſon Livre du Voyage autour du monde, aſſure dans la page 241 qu'il y avoit de ſon tems à Mexique deux cens mille Indiens & un plus grand

nombre d'Indiennes; vingt mille noirs & plus de noires; trente mille Espagnols, & plus d'Espagnolles.

Enfin cette belle Ville est abondamment fournie des plus riches marchandises, d'étofes d'or & de soye, de velours, de satin tant pleins & unis, que brodez au métier, de damas, tafetas, écharpes, draps de laine, en un mot de tout ce qu'on peut souhaiter pour la parure, & dont on se sert dans les autres païs pour entretenir le luxe. Joignez à cela toutes les choses qui viennent d'Europe par le moyen de deux Galions d'Espagne qui y arrivent regulierement chaque année avec une espece de Fregate legere qu'on appelle la Patache du Roy, & plus de quatre-vingt Vaisseaux Marchands qui la fournissent en abondance de tout ce qui se voit de plus pre-

cieux dans cette partie du monde. Ce n'eſt pas tout encore, une autre flote partie des Philipines lui apporte de l'autre côté par la mer du Sud, tout ce qu'on eſtime de plus rare dans la Chine, le Japon, la Perſe, & dans les Indes qu'on nomme en Europe Orientales, & que ceux du nouveau monde appellent d'Occident.

Les Mexiquains ont la taille belle, le viſage agreable, le naturel doux; ils ſont dociles, très-bons Catholiques & preſque tous riches, parcequ'ils s'appliquent extrêmement à trafiquer d'une Province dans l'autre. Il y en a pluſieurs parmi eux pour qui l'on a la même conſideration & les mêmes égards que pour les Eſpagnols naturels. Il n'eſt reſté perſonne à Mexique du ſang de Morteguſuma que Don Diego Cano Morteguſuma, Chevalier de l'Or-

dre de S. Jacques, ſon fils Don Juan, & ſes deux neveux Don Diego & Doña Leonor enfans de Don Antoine Morteguſuma. Ils joüiſſent tous de penſions aſſignées ſur la Caiſſe Royale; & quoique ces penſions ſoient modiques par rapport au ſang illuſtre dont ils ſont ſortis, elles ne laiſſent pas de les faire ſubſiſter avec honneur.

C'eſt une tradition dans le païs, qu'il y a eu autrefois des geants à Teſcuco petite Ville ſituée à cinq lieuës de Mexique. J'y ay vû du tems du Duc d'Alburquerpue des oſſemens & des dents d'une grandeur prodigieuſe; entr'autres une dent de trois doigts de large & de quatre de long. Le Viceroi fit faire ſur elle une conſultation Anatomique par les plus habiles Philoſophes, Medecins & Chirurgiens de toute la nouvelle Eſpagne.

Eſpagne. Ils rapporterent tous d'un commun avis, que ſuivant la grandeur de la dent, la tête devoit avoir à proportion une aulne & demi de large. Ce qui paroît fabuleux à raconter, & neanmoins il ne falloit pas qu'elle fût plus petite pour y pouvoir placer les ſeize dents dont chaque mâchoire doit être garnie. Le Duc fit faire deux portraits de cette énorme tête ſuivant les proportions marquées par les Anatomiſtes ; il en envoya l'un au Roi & garda l'autre chez lui par curioſité.

On a auſſi trouvé en divers tems au Perou des oſſemens de Geant dans l'Iſle appellée Sainte Helene. Pluſieurs Auteurs en ont écrit ; les uns ont ſimplement rapporté la choſe, & les autres l'ont traitée en Phiſiciens. Pendant que le Comte de Chinchon y étoit Viceroi, on lui amena à

Lima un Geant, jeune homme âgé de vingt-quatre ans, Mesti-ce Criolle de la Ville de Guamanga, & nommé Juannico, c'est-à-dire, Jeannot. Je l'ai vû, & je puis assurer qu'il étoit plus haut d'une coudée qu'Arnao Segarra qui étoit le plus grand homme de toute la Ville, & qui passoit sous son bras étendu sans le toucher. Il mourut dans l'Hôpital de S. André dans un lit qu'on avoit été obligé de lui faire faire exprès. Après sa mort les gens de l'Hôpital gagnoient de l'argent à montrer seulement un de ses souliers, tant on le trouvoit hors de la mesure ordinaire. Ce Jeannot étoit assurément très-grand, mais non pas de la hauteur démesurée des Geans qu'on croit avoir été autrefois dans le païs, & qui, selon qu'il paroît par leurs ossemens, passe toute exageration.

Il y a encore plusieurs autres choses très-remarquables dans la nouvelle Espagne, & très-singulieres, comme les deux Volcans de Guatimala. J'ai déja marqué la prodigieuse hauteur & la vaste circonference de celui qui ne jette que de l'eau. L'autre vomit sans cesse des tourbillons de flammes jusqu'à la hauteur d'une pique. On les apperçoit de loin, & la fumée qui les surmonte semble avoir de la continuité avec les nuës, tant elle s'éleve dans les airs ; de quart d'heure en quart d'heure plus ou moins, il part de cette effrayante fournaise un bruit pareil à celui d'une coulevrine, ce qui cause des étonnemens, & même quelque sorte d'épouvante à ceux qui n'y sont pas accoûtumez.

Le grand lac de Nicaragua a, comme je l'ay dit, quatre-vingt

lieuës de circuit ; les Vaisseaux y peuvent naviger commodément ; mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'étant par tout d'une eau très-douce & bonne à boire, il ne laisse pas d'avoir son flus & son reflus comme la mer. Une chose encore qui est assez extraordinaire, c'est que dans la grande Isle qui se voit au milieu, & où j'ay dit cy-dessus qu'il y avoit un si grand nombre de fruits délicieux de toutes les espéces, est un volcan de feu qui jette des flammes en quantité & presque autant que celui de Guatimala. Ainsi l'on peut dire qu'elles sortent en quelque maniere du sein des eaux, puisque ce volcan est tout environné de celles du lac. Il y en a un autre à Colima qui jette des cendres de tems en tems avec une épaisse fumée, & ces cendres sont poussées si loin qu'el-

les ſont du tort aux biens de la terre à plus de trente lieuës aux environs.

La nouvlle Eſpagne voit couler ſur ſes terres un grand nombre de fleuves navigables ; les plus conſiderables ſont ceux de Grikhalva, de la Chuluteca, d'Alvarade, de la Vera-Cruz, de Guaſaqualco, de la Barca, de Panuco, de Conchos, & celui dont j'ay déja fait mention, le grand fleuve du Nord.

Les arbres y ſont d'une hauteur & d'une groſſeur ſurprenante ; mais ceux de la foreſt d'Oaxaca ſituée à un grand quart de lieuë de la Ville qui porte ce nom, paſſent de beaucoup tous ceux qu'on voudroit faire entrer en comparaiſon avec eux. Ils ſont extrémement toufus & toûjours verds ; la fleur en eſt rouge comme du couleur de feu, le bois en eſt trés-leger

& facile à travailler. La nature ou le temps en a creusé le tronc à quelques-uns, & lors qu'on coupe ceux-là par le pied, ce tronc creux forme une espece de pavillon sous la concavité duquel peuvent contenir 20. hommes armez de lances & d'écus. Dans l'année 1654. Dom Juan de Tabora, jeune Gentilhomme qui étoit Grand Prevost de la Ville de ce nom, & fils d'un Tabora qui avoit été Gouverneur des Philipines, donna un grand repas sous un semblable pavillon à Dom Juan Lazo de la Vega Evêque de Guatimala & à plusieurs autres Seigneurs & Chanoines de Guatimala qui accompagnoient l'Evêque. Il y avoit dessous une table où s'assirent dans des fauteüils douze personnes servies par autant de valets, & deux buffets garnis de toutes sortes de va-

ſes d'argenterie & autres commoditez pour une pareille fête. On peut concevoir par là quelle eſt la groſſeur de ces ſortes d'arbres.

Depuis Guatimala juſqu'à Teguantepeque s'obſerve un ordre admirable établi pour la commodité des gens de conſideration qui voyagent. Les Officiers Royaux, les Chevaliers des Ordres militaires, & tous les Eccleſiaſtiques tant ſeculiers que Reguliers, ſont pourvûs par les Communes des lieux où ils paſſent, de toutes bêtes de monture & de charge dont ils peuvent avoir beſoin ſuivant leur qualité, de valets même pour les ſervir, de vivres & de rafraîchiſſemens en abondance ; & le tout ſans qu'il leur en coûte rien que ce qu'ils veulent bien donner de gratification aux muletiers & à ceux qui conduiſent les radeaux ſur les rivieres qu'il faut paſſer. Voici com-

me la chose se pratique. La premiere journée, vous présentez au Gouverneur de la Province ou de Guatimala, ou de Teguantepeque, suivant le côté d'où vous venez, le mandement que vous avez obtenu de la Royale Audiance ou du Gouverneur de la Province que vous venez de quiter, & aussi-tôt en execution de l'ordre vous étes logez dans des maisons destinées seulement à ces usages, bien meublées, & pourveuës de toutes les choses necessaires aux voyageurs. On prend soin de vos valets & de vos chevaux, sans que vous soyez chargé du moindre embaras; on vous donne du Chocolat & ensuite à souper avec beaucoup de propreté. Ils s'informent de vous à quelle heure vous voulez partir le lendemain, de combien de chevaux, de mules, & de valets vous avez be-

ſoin, & ſur le champ ils envoyent au Bourg ſuivant une eſpece de courier y porter votre mandement, & donner avis de tout ce qu'il vous faut. Ainſi de l'un à l'autre juſqu'à ce que vous ſoyez ſorti de l'Audiance de Guatimala pour entrer en celle de Mexique, & avant que de partir de chaque lieu, on vous préſente un livre de compte où un de vos valets écrit par votre ordre : *La Commune de ce Bourg a dépenſé pour la reception de Monſieur tel la ſomme de . . . ce . . . jour du mois de . . . de cette préſente année . . .* Il ſigne enſuite, & le ſeing ſeul ſuffit pour la décharge de la Commune. Tout cela s'execute avec le plus grand ordre & la plus exacte fidelité du monde. Grandeur certes digne d'être admirée, & qui peut ſervir de témoignage de la

richesse & de la fertilité de cette Province.

Teguantepeque est une grande Ville également peuplée d'Espagnols & d'Indiens, mais ils y ont leurs quartiers séparez. Il s'y tient deux fois le jour un très-grand marché de toutes les marchandises du païs, & principalement de fruits & de marées ; il commence depuis dix heures du matin jusqu'à une heure après midi, & depuis six jusqu'à neuf heures du soir ; & il s'y trouve ordinairement deux à trois mille personnes. Ce climat est le plus fecond de toute la nouvelle Espagne en beaux visages ; car les femmes de cette Ville y passent communément pour les plus belles du Mexique. Il s'y fait un grand trafic de chemises, & on les teint de toutes sortes de couleurs suivant la coûtume du païs.

On voit auprès de Mexique à Mexicalsingo un étang d'une vaste étenduë, & sur lequel on voit un grand nombre de maisons & de jardins flotans ; ce qui cause un excès d'amiration à ceux qui les voyent pour la premiere fois. Voici de quelle maniere les Indiens les fabriquent. Ils étendent sur trois ou quatre grosses cordes une infinité d'oziers les uns sur les autres de la longueur de 60. pieds en carré & d'un demi pied de hauteur. Ils attachent ensuite les bouts de ces cordes aux aulnes, saules, & autres arbres qui sont sur les bords de l'étang, pour assurer davantage le fondement de la machine, ils couvrent ces oziers de gazons sur lesquels ils répandent de la terre & du fumier par dessus pour l'engraisser. Après quoi ils y sement toutes sortes de fleurs & de legumes qu'ils vont vendre à la Vil-

le de Mexicalſingo. De toutes ces differentes matieres jointes enſemble il ſe fait un compoſé qui devient avec le tems une maſſe épaiſſe & ſolide ſur laquelle ils bâtiſſent de petites maiſons, qui ſuffiſent pour les loger eux & leurs familles, & dans la plûpart deſquelles il y a des poulaillers & d'autres endroits pour y élever des pigeons. Il arrive quelquefois que le Maître d'une de ces petites Iſles flotantes allant à la Ville dans ſon canot avec ſa femme & ſes enfans pour y vendre ſes denrées, ne retrouve plus à ſon retour ſon habitation au même lieu où il l'avoit laiſſée; parce que les cordages qui l'arrêtoient venant à s'uſer par le temps & & à ſe pourrir par l'humidité, ſe rompent enfin & l'abandonnent au gré du vent & du courant. Alors le jardinier demande à ſes voiſins s'ils n'ont point vû par ha-

zard paſſer ſon iſle de leur côté, & ſur leur rapport, l'ayant ſuivie comme à la piſte, ils la remorquent avec des cordes dans le même endroit d'où elle étoit partie ; ce qu'ils font à l'aide de leurs amis qui les aſſiſtent en ce beſoin à la charge d'autant.

Je finis ce petit ouvrage par une obſervation que j'ai oublié de faire, lors que j'ai parlé des Gouvernemens & des autres emplois. Il faut ſçavoir que dans le Mexique, ainſi que dans tous les autres Etats de la Couronne d'Eſpagne, c'eſt un uſage établi, que tous les Gouverneurs & les Juges tant grands que petits, tant Souverains que ſubalternes, ſont obligez de reſter dans les lieux de leur Juriſdiction un certain tems après que celui de leur emploi eſt fini, pour répondre aux accuſations de tous ceux qui voudront ſe plaindre de leur admi-

niſtration. Il s'en dreſſe des informations qui ſont faites pardevant des Juges nommez ſpecialement pour cet effet. Ces Juges qu'on appelle Juges de reſidence envoyent ces informations à la Cour, qui ſtatuë des peines ou des récompenſes ſuivant la nature du rapport. Cet uſage ſe nomme communément la reſidence, loi certes très-prudemment établie, & qui produiroit des biens infinis, ſi elle étoit auſſi exactement & ſincerement executée qu'elle a été judicieuſement preſcrite; mais les abus preſque infinis qui ſe ſont gliſſez dans l'execution par la facilité que les Juges commis à cet examen ont à ſe laiſſer corrompre, en rendent l'effet entierement inutile pour le bien des peuples & pour l'honneur du Gouvernement.

FIN

Page 398 :



LE MEXIQUE
OU
LA NOUVELLE ESPAGNE
Dressée pour l'Intelligence des Voyages de lionnel Waffer.
Par
N. de Fer Geogᵉ. de Sa Majesté Catolique et de Monseigneur le Dauphin.
Echelle
4 8 12 16 20
Vingt Lieus Communes d'Espagne
Nord
Sud
Ou Est
Est
A. Coquart Sculp.
NOUVEAU MEXIQUE
FLORIDE
Mer ou Golfe de Californie
CALIFORNIE
Gofe de la Nouvelle Espagne ou de Mexique
Embouchures du Missisipi
Baye de St. Louis
Presquisle DE Floride
CAROLINE
S. Mathieu
S. Augustin
Baye du S. Esprit
la Havane
ISLE DE CUBA
I. de Pinos
Golfe de Honduras
MER DU NORD
MER DU SUD
NOUVELLE ESPAGNE
MEXIQUE
Baye de Campesche
Vera Cruz
S. Leon de Ulva
Torre Blanco
Villa rica
Merida
YUCATAN ou CAMPESCHE
Tabasco
Acapulco
Guadalaxara
XALISCO
Vailladolid
MECHOACAN
la Puebla de los Angeles
THEGUACAN
Antequera ou Guaxaca
GUAXACA
CINALOA
NOUVELLE BISCAYE
SACATECAS
Durango
Nombre de Dios
les trois Maries
GUATIMALA
HONDURAS
NICARAGUA
COSTA RICA
Leon de Nicaragua
Nouveau Panama
Realex
Truxillo
TEGUSIGALPA
Rio Bravo ou grand Fleuve
265 270 275 280 285 290 295 300

ERRATA.

TErrain, *lisez* terroir, pag. 210 lig. 23.
rayes, *lis.* Reyes, pag. 255 lig. 6.
Calao, *lis.* Callao, pag. 255. lig. 8.
meurs & verts, *lis.* meurs; & verts, &c. p. 260 lig. 4.
de Cagno, *lis.* du Cagno, pag. 272. lig. 20.
substanter, *lis.* substenter, pag. 287. lig. 22.
se tite, *lis.* se tire, pag. 318. lig. 20.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé, *Les Voyages de Lionnel Vvaffer*, & je n'y ay rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 25. Avril 1705.

POUCHARD.

Privilege du Roy.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; Salut. CLAUDE CELLIER Libraire à Paris, Nous ayant fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer un Livre intitulé, *Les Voyages de Lionnel Vvaffer traduits de l'Anglois*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires ; Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit Cellier de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre & faire vendre par tout notre Royaume pendant le temps de quatre années conſecutives, à compter de la datte deſdites Preſentes : Faiſons défenſes à toutes per-

ſonnes de quelque qualité & condition qu'elles puiſſent être, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance, & à tous Imprimeurs-Libraires & autres d'imprimer & contrefaire ledit Livre en tout ni en partie ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & en beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente il en ſera mis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & Feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Preſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour deuëment ſignifiée, & qu'aux copies

collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conſeillers & Secretaires foi ſoit ajoûtée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingt-uniéme jour de Juin, l'an de grace mil ſept cens cinq : Et de notre Regne le ſoixante-troiſiéme, Par le Roy en ſon en ſon Conſeil. Signé, Lecomte.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, nombre 4. page 3. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt mil ſept cens cinq.

Signé, GUERIN, Syndic.



A. Tezcuco. B. la Calzada principal. C. Quitlavaca. D Iztacpalapa. E. Mexico. F. Aguaducho. G. Cuyoacan. H. Magiscatzingo. I. Cimameca. K. Suchimilco. L. Otras dos Calzadas.





